

Université de Montréal

Le culte marial chez les Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle

Par  
Julie Boutin

Département d'histoire  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A)  
en histoire

Décembre 2005

© Julie Boutin, 2005



D

7

U54

Loop

V.509

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :  
Le culte marial des Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle

présenté par :

Julie Boutin

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

John Dickinson, président-rapporteur  
Dominique Deslandes, directrice de recherche  
Olivier Hubert, membre du jury

Mémoire accepté le 21 février 2006

## RÉSUMÉ

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la rénovation du clergé régulier et séculier de France, à laquelle participe le séminaire de Saint-Sulpice, se fait notamment par les dévotions et la promotion des valeurs mariales. Tel que le conçoivent les élites religieuses d'alors, le culte voué à la Vierge Marie facilite le perfectionnement de la vie chrétienne en général et des prêtres en particulier. C'est ainsi qu'au séminaire de Saint-Sulpice, la Vierge Marie, élue patronne par le fondateur Jean-Jacques Olier, est présentée comme le modèle religieux qui fonde l'édification spirituelle et morale des Messieurs. Réputé pour son inclination pour l'intériorité et l'ascèse de ses membres, le séminaire de Saint-Sulpice a tôt fait de diffuser sa spiritualité et ses préceptes moraux, imprégnés de valeurs mariales, afin de sanctifier les peuples, en France et en Nouvelle-France.

Par conséquent, l'étude du culte marial d'après les textes de Jean-Jacques Olier, de Louis Tronson et de quelques missionnaires sulpiciens venus en Nouvelle-France (tels que François Dollier de Casson et François Vachon de Belmont) contribue à une meilleure compréhension du discours socioreligieux des prêtres de Saint-Sulpice et de leur action dans le monde. Plus spécifiquement, Marie étant la plus parfaite des femmes dans la tradition chrétienne, l'analyse de la représentation mariale dans les sources normatives, spirituelles et missionnaires des Messieurs met en lumière les relations qu'entretiennent ces derniers avec les femmes de leur époque. Adoptant la perspective de l'histoire du genre, ce mémoire de maîtrise démontre que les valeurs féminines (telles que la maternité, la douceur, l'intériorité), que promeut le culte marial, sont constitutives de l'œuvre sulpicienne et aident à comprendre la reconnaissance exprimée par les Prêtres de Saint-Sulpice, du rôle actif des femmes dans les initiatives éducatives et missionnaires de leur compagnie.

**Mots clés :** Histoire socioreligieuse, étude du genre, France, Nouvelle-France, Sulpiciens, XVII<sup>e</sup> siècle.

## ABSTRACT

In seventeenth-century France, Marian values and devotions played a key role in the renewal of the regular and secular clergy, an important mission of Saint-Sulpice. The cult of the Virgin Mary, such as it was then understood by the Catholic hierarchy, brought Christian life to perfection. This proved valuable for all Christians but even more so for priests. Thus, when Jean-Jacques Olier, the founder of the seminary, chose the Virgin as the patroness for his priests, he made her the religious model underpinning the spiritual and moral edification of the “Messieurs”. Well-known for their inner life and asceticism, the sulpicians propagated their spirituality and moral precepts, deeply infused with Marian values, to sanctify the populations of France and New France.

The study of the Marian values and devotions of Jean-Jacques Olier, Louis Tronson and the missionary narratives of François Dollier de Casson and François Vachon de Belmont contributes to our understanding of the religious and social discourse of this elite and its missionary activity. Furthermore, the examination of male priests’ depiction of Mary, the most perfect Christian woman, in prescriptive, spiritual and missionary texts sheds light on the relations of these clergymen and women of the time. Attuned to gender, this thesis demonstrates how the sulpicians’ Marian cult intertwines both women and feminine values (such as motherhood, gentleness and inwardness) in their missionary activity.

**Key words:** Social and religious history, Gender Studies, France, New France, Sulpicians, Seventeenth century

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<i>I- Présentation du sujet</i>	<b>1</b>
<i>II- Historiographie et concepts théoriques</i>	<b>4</b>
II. a) Histoire socioreligieuse	4
II. b) Histoire des représentations identitaires et genrées	7
II. c) Contribution de la recherche à l'historiographie de Saint-Sulpice	9
<i>III- Définition du sujet</i>	<b>11</b>
III. a) Méthodologie et sources	11
III. b) Plan général du travail	14
 <b>1- MISSIONS SOUS L'ÉGIDE DE MARIE</b>	<b>16</b>
1.1. <i>La Réforme catholique en France</i>	18
1.2. <i>Une piété mariale renouvelée</i>	22
1.3. <i>Marie, les femmes et la maternité</i>	26
1.4. <i>La Nouvelle-France : mission sous l'égide de Marie</i>	29
 <b>2- LA SPIRITUALITÉ SACERDOTALE MARIALE DE JEAN-JACQUES OLIER</b>	<b>36</b>
2.1. <i>Saint-Sulpice et la sanctification des prêtres</i>	37
2.2. <i>La spiritualité sacerdotale de Jean-Jacques Olier</i>	40
2.2.1. <i>Mère divine</i>	45
2.2.2. <i>Épouse céleste et Reine des Anges</i>	46
2.2.3. <i>Mère et Reine de l'Église</i>	47
2.3. <i>Marie : archétype du prêtre de Saint-Sulpice</i>	48
2.4. <i>Missions apostoliques de Saint-Sulpice</i>	52
2.4.1. <i>Œuvres littéraires</i>	53
2.4.2. <i>Œuvres caritatives</i>	55

<b>3- L'IDENTITÉ SULPICIEENNE SELON LES VALEURS MARIALES DE LOUIS TRONSON</b>	<b>60</b>
<b>3.1. <i>L'invention du Sulpicien idéal</i></b>	<b>63</b>
3.1.1. <i>L'abnégation de soi</i>	69
3.1.2. <i>Des vertus édifiantes</i>	72
<b>3.2. <i>Saint-Sulpice, lieu d'intériorité mariale</i></b>	<b>76</b>
3.2.1. <i>Les fêtes mariales</i>	78
3.2.2. <i>La retraite spirituelle</i>	79
3.2.3. <i>Les visites ecclésiastiques</i>	80
 <b>4- LE CULTE MARIAL DES MISSIONNAIRES SULPICIENS EN NOUVELLE-FRANCE</b>	 <b>85</b>
<b>4.1. <i>Les contours de l'identité sulpicienne en Nouvelle-France</i></b>	<b>89</b>
4.1.1. <i>De la réputation des prêtres de Saint-Sulpice au Canada</i>	91
4.1.2. <i>Promotion de la dévotion à Marie médiatrice</i>	93
<b>4.2. <i>Les femmes et Saint-Sulpice</i></b>	<b>95</b>
4.2.1. <i>Entre le Temple et la Visitation : le culte marial de la Congrégation de Notre-Dame</i>	97
4.2.2. <i>La vie cachée de Jeanne Le Ber</i>	103
 <b>CONCLUSION</b>	 <b>110</b>
 <b>BIBLIOGRAPHIE</b>	 <b>115</b>



## LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

<b>Annales : ESC</b>	Annales : économies, sociétés, civilisations
<b>DSAM</b>	Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique
<b>FHS</b>	French Historical Studies
<b>RAM</b>	Revue d'ascétique et de mystique
<b>RHAF</b>	Revue d'histoire de l'Amérique française
<b>RHEF</b>	Revue d'histoire de l'Église de France
<b>RHS</b>	Revue d'histoire de la spiritualité
<b>RUL</b>	Revue de l'Université Laval
<b>SCHEC</b>	Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

## REMERCIEMENTS

La rédaction de ce mémoire n'aurait jamais pu devenir une chose du passé sans l'aide et la présence de plusieurs personnes.

Ma reconnaissance va d'abord à ma directrice, madame Dominique Deslandres. Sa disponibilité, ses corrections minutieuses et ses conseils judicieux ont été pour moi d'une aide inestimable tout au long de ces deux années.

Je tiens ensuite à exprimer toute ma gratitude à l'égard de ma famille pour le support indéfectible dont elle m'a fait preuve. Mes remerciements s'adressent de manière particulière à mes parents. Sans eux, les occasions d'abandonner se seraient concrétisées à plusieurs reprises. Je suis aussi infiniment reconnaissante à l'égard de François pour avoir été à mes côtés, avoir su mettre les choses en perspective et m'avoir donné confiance. Merci encore à Jean-Philippe et Frédéric pour leur sens de l'humour.

Enfin, je suis très obligée à l'égard à tous ceux qui m'ont facilité la vie dans le dernier droit. Je remercie donc Gary Clyde, Ian Pitblado, Doc Schultz et surtout, Myriam de Denus. Un gros merci à toi, Myriam, pour ton amitié et tout ce que tu as fait pour moi.

## INTRODUCTION

### *I- Présentation du sujet*

Le concile de Trente a statué sur la nécessité de réaffirmer les sacrements, d'accroître la piété populaire, de réformer les ordres religieux et le clergé. Jean-Jacques Olier, désirant adhérer à ces réorientations, fonde en 1641 une communauté de prêtres qui deviendra très vite le séminaire de Saint-Sulpice. Ce dernier aura une influence notable en France et en Nouvelle-France par les nombreux prêtres et prélats qui y seront formés.

Empreint de la spiritualité de son fondateur, le séminaire fait preuve d'une profonde révérence pour la Vierge Marie, et ce, dès ses tout débuts. Le culte voué à Marie constituera d'ailleurs un élément important de l'identité sulpicienne. Le jour de la *Présentation de la Vierge au Temple*, qui a une valeur symbolique de complète donation à Dieu, fut désigné fête patronale de la compagnie par le fondateur<sup>1</sup> ; et, aujourd'hui encore, on reconnaît la Compagnie de Saint-Sulpice par son sigle sur lequel on peut voir un *A* et un *M* entrelacés signifiant *Auspice Maria*, « sous la protection de Marie ».

Il faut dire que la fondation du séminaire de Saint-Sulpice s'inscrit dans un contexte religieux qui (ré)-affirme la toute-puissance de la Vierge Marie. Pour l'Église catholique, Marie a su triompher de deux hérésies : celle de Nestorius au V<sup>e</sup> siècle et la plus récente de Luther au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle est alors plus que jamais une médiatrice efficace, la Mère divine protectrice et rassurante, vers qui les fidèles peuvent se tourner en toute confiance.<sup>2</sup> De manière plus particulière, les prêtres de Saint-Sulpice voient aussi en la grandeur de Marie, le modèle le plus achevé du clergé en ceci qu'elle illustre la parfaite union au Christ,

---

<sup>1</sup> Étienne-Michel Faillon, *Vie de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice*, 4<sup>e</sup> éd. Paris, Poussielgue-F. Wattelier, 1873 [1840], vol.III, p.83-85.

<sup>2</sup> Jean Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989, ch.7.

puisque c'est dans sa chair que celui-ci s'est fait homme.<sup>3</sup> Jean-Jacques Olier et ses prêtres réfléchissent ainsi beaucoup au lien maternel entre Marie et Jésus parce qu'il permet de comprendre les dispositions intérieures qu'un « bon prêtre » doit avoir à l'égard du Christ et de son Église. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le culte marial est un élément essentiel de la rénovation du clergé et il est structuré autour de la maternité, la fécondité, l'intériorité et la douceur de la Vierge Mère, qui est « la mère de tous les chrétiens, c'est-à-dire de l'Église et par conséquent de sa partie la plus noble, le clergé, dont elle est la mère et la reine. »<sup>4</sup>

En créant son séminaire, Olier n'a cependant pas seulement en tête la réforme du clergé, il veut aussi constituer un groupe de prêtres-missionnaires prêts à partir en toute contrée, et ce, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la France. Cette visée apostolique et civilisatrice aura pour corollaire la diffusion des pratiques religieuses et des valeurs morales de la compagnie de prêtres. À cet égard, les écrits spirituels de Jean-Jacques Olier et de Louis Tronson, deuxième successeur du fondateur, élaborent minutieusement le profil du prêtre idéal qui agit en conformité avec la compréhension qu'ils ont de la vie de Marie au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour ces religieux, le salut des fidèles passe impérativement par l'édification des prêtres : c'est en faisant d'eux-mêmes des exemples de sainteté et de moralité que les prêtres missionnaires pourront éduquer et civiliser. Puisque les valeurs mariales sont un élément constituant de l'identité sulpicienne, elles ont assurément un rôle de premier plan dans la mission civilisatrice de la compagnie de prêtres.

On sait que Jean-Jacques Olier, qui était très attaché à la dévotion à Marie, se servait du culte marial afin de populariser les réformes qu'il avait entreprises dans la paroisse de Saint-Sulpice à Paris dont il avait la cure. Il épinglait par exemple l'effigie de la Vierge, « avocate et gardienne du trésor des pauvres », aux sacs dont il se servait pour amasser les dons charitables que faisaient ses paroissiens aux plus démunis.<sup>5</sup> À l'extérieur de la France, la nature de l'entreprise missionnaire de Saint-Sulpice est sans doute mieux

<sup>3</sup> Jean Simard, *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle. Les dévotions de l'école française et les sources de l'imagerie religieuse en France et au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, p. 145.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>5</sup> E.-M. Faillon, VMO, tome 1, p.380s cité dans Jean Simard, *op.cit.*, p. 130 et Brian Young, *In its Corporate Capacity: the Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1876*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1986, p. 5.

représentée par sa participation à la *Société de Notre-Dame de Montréal*, organisation qui se consacrait à la conversion des Amérindiens en Nouvelle-France. Lors d'une réunion tenue en 1642 avant le départ des premiers missionnaires pour Montréal, la société consacre la future ville à la Sainte Famille en lui donnant le nom, par dévotion mariale, de Ville-Marie.<sup>6</sup> En plus d'être un modèle vertueux pour le clergé, la Vierge Marie est ainsi devenue la protectrice et le modèle religieux d'une collectivité comme elle l'avait été historiquement pour les Français grâce à l'action apostolique de l'élite socioreligieuse dont font partie les prêtres de Saint-Sulpice.

Arrivés en Nouvelle-France en 1657 et devenus les seigneurs de l'île de Montréal en 1663, les Sulpiciens ont eu des responsabilités religieuses et civiles très importantes. Les Sulpiciens sont devenus tour à tour au fil du temps des missionnaires, des professeurs, des juges, des colonisateurs, des architectes, des urbanistes, etc.<sup>7</sup> En remplissant ces multiples fonctions, les Sulpiciens ont placé plusieurs églises, chapelles, institutions et routes sous le vocable de Notre-Dame.<sup>8</sup> Leurs diverses fonctions religieuses et sociales conjuguées à leur perception du monde, imprégnée de la décadence de l'homme et de valeurs mariales, ont procuré aux Sulpiciens, de la métropole comme à ceux de la colonie, les moyens de lutter contre le péché et l'ignorance de leurs paroissiens qu'ils soient autochtones, femmes, jeunes, etc.<sup>9</sup>

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous sommes proposée d'étudier le développement et la diffusion du culte marial des Sulpiciens et l'incidence que les dévotions et les valeurs mariales ont eue sur l'action apostolique et civilisatrice des Messieurs en France et en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Marie-Claire Daveluy, *La Société Notre-Dame de Montréal (1639-1663)*, Ottawa, Fides, 1965, p. 23.

<sup>7</sup> Brian Young, *op.cit.*, p.17. Voir aussi D. Deslandres, J.-A. Dickinson et O. Hubert, dir, *Saint-Sulpice et son monde. Les Sulpiciens au Canada, 1657-2007*, Montréal, Fides, à paraître en 2007.

<sup>8</sup> Olivier Maurault en dresse notamment un inventaire de ces vocables dans son article « Saint-Sulpice au Canada et la dévotion à la très sainte Vierge » (*Marie*, 11 no.2, 1957, p. 24-26)

<sup>9</sup> Brian Young, *op.cit.*, p.168.

## *II- Historiographie et concepts théoriques*

L'intérêt pour le sujet n'est pas récent. Le culte marial a fait l'objet d'études théologiques, littéraires et historiques en France comme au Canada. En ce qui a trait à l'étude historique, force est d'admettre que le culte marial colonial est examiné depuis longtemps. Gustave Lanctot, dans *Une Nouvelle-France inconnue*, soutint dès les années 1950 que la ferveur mariale est apparue dès les débuts de la colonie alors que l'historien Hector Bibeau s'intéressa, à la fin des années 1960, aux « gestes collectifs [qui] mettent en relief une commune confiance en Marie ».<sup>10</sup> Que peut-on alors ajouter de neuf au sujet ? Des historiens comme Lanctot et Bibeau ont relevé l'importance du climat marial par les fêtes, les vocables, les dévotions laïques et cléricales ; nous nous proposons maintenant d'interpréter l'apport de la spiritualité mariale sulpicienne à la colonie en situant notre sujet à la confluence de plusieurs approches historiographiques.

Étudier l'évolution du culte voué à la Vierge Marie chez les Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle consiste en fait à analyser le culte marial en tant qu'un ensemble de pratiques réglées au sein du catholicisme qui permet à une élite cléricale, responsable de l'encadrement des fidèles, d'articuler un discours socioreligieux. Par ailleurs, le culte marial est aussi la représentation d'un idéal chrétien construit dans le langage d'une époque donnée. La représentation de la Vierge Marie – symbolisant la plus parfaite des femmes dans la tradition occidentale chrétienne – par une élite de prêtres comporte plusieurs implications sociales. Par l'entremise de ce sujet, nous avons donc cherché à dégager comment les relations des prêtres de Saint-Sulpice avec les femmes ont été influencées par l'idéal marial. Par conséquent, la base de notre travail repose sur l'historiographie des études socioreligieuses et des représentations genrées de la France moderne.

### *II. a) Histoire socioreligieuse*

Dans l'historiographie de la France moderne, plusieurs auteurs se sont intéressés aux nouvelles dynamiques sociales induites par le renouveau religieux tridentin. C'est plus précisément depuis les années 1970 que les historiens – férus de concepts empruntés aux

<sup>10</sup> Hector Bibeau, « Le climat marial en Nouvelle-France à l'arrivée de Mgr de Saint-Vallier », *RHAF*, 22 no. 3 (1968-1969), p.417 et Gustave Lanctot, *Une Nouvelle-France inconnue*, Montréal, Librairie Ducharme Ltée, 1955, p.21-54.

sciences sociales et humaines – ont expliqué le conditionnement de l'expression religieuse au fil des âges par différents facteurs sociaux.<sup>11</sup> L'histoire socioreligieuse plaçait ainsi la religion dans une perspective sociale globale. Il est alors devenu possible pour les historiens de décoder la religion, comme tout autre paramètre social, en système de représentations socioculturelles.<sup>12</sup> Jean Delumeau disait d'ailleurs à cet égard qu'« on ne peut exclure du domaine de la sociologie les représentations des mondes invisibles, les panthéons et mythologies, les enfers et les paradis. Les uns et les autres ont une origine partiellement sociale et, inversement, l'idée qu'on s'en est faite au cours des âges n'a pas été sans influencer sur la vie sociale. »<sup>13</sup>

Au cours des deux dernières décennies, maintes recherches d'histoire socioreligieuse ont analysé comment se sont créés dans les sociétés européennes modernes des « espaces de sens » à partir du sentiment religieux. En se proposant d'étudier les congrégations mariales sous l'angle de la sociologie, Louis Châtellier expliqua notamment, dans *L'Europe des dévots*, le rôle des Jésuites, et de leur culte marial, dans la construction d'une nouvelle société moderne caractérisée par un catholicisme normalisé. Selon Châtellier, les congrégations mariales ont permis à des hommes de s'unir « dans la fidélité de la Vierge et dans une religion vécue intensément », ce qui a créé une nouvelle élite catholique et ainsi, favorisé une cohésion sociale après les dissensions dues à la Réforme protestante et aux guerres de religion.<sup>14</sup>

Pour sa part, l'historienne Dominique Deslandres a analysé les missionnaires de la France moderne en tant qu'agents d'intégration socioreligieuse. Ses travaux démontrent que les missions françaises extérieures sont le continuum du vaste effort de christianisation lancé à l'intérieur de la France. Plus important encore pour notre recherche, l'élite socioreligieuse, constituée de religieux et de dévots laïcs, est mue par un double sentiment de sécurité : hantée par l'avènement de la fin du monde qu'elle croit éminente, l'élite

<sup>11</sup> Michel Lagrée et Françoise Monfrin, « Histoire religieuse et sciences humaines », *RHEF*, no.217, (juillet-décembre 2000), p.533.

<sup>12</sup> Dominique Julia, « Sources nouvelles, sources revisitées. Le traitement des sources dans l'historiographie religieuse du XX<sup>e</sup> siècle », *RHEF*, no.217, (juillet-décembre 2000), p.414-417.

<sup>13</sup> Jean Delumeau et Monique Cottret, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1996 [1971], p.248.

<sup>14</sup> Louis Châtellier, *L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion, 1987, 315 p.

religieuse entreprend une profonde réforme afin d'assurer son propre salut pour ensuite diffuser son idéal moral et catholique pour « le salut du plus grand nombre » parmi les populations française et étrangère.<sup>15</sup> Ainsi, en « tridentinissant » les pratiques religieuses des peuples, les missions visent à restaurer l'unanimité catholique chez la majorité des sujets français et de fait, à consolider le pouvoir du clergé.

Les ouvrages de Châtellier et Deslandres ont donc souligné l'importance du clergé et des communautés religieuses dans la diffusion des cultes et, par le fait même, le rôle de ces derniers dans la fabrication d'identités collectives modernes. D'autres historiens ont par ailleurs décelé le lien étroit entre les représentations religieuses et la sphère politique. Dans un ouvrage tout récent, Bruno Maes s'est intéressé aux sanctuaires nationaux – qui sont aussi mariaux – de la France d'Ancien Régime. Pour l'historien, « les grands pèlerinages rayonnant sur une vaste partie du royaume [sont des espaces] servant de support à l'identité nationale » parce qu'ils unissent les sujets pèlerins autour de leur souverain (-pèlerin) et de leur sainte patronne et, par le fait même, ils créent l'image d'une France dévote, alliée à la Vierge et protégée par elle et son roi.<sup>16</sup> Situés à la frontière du royaume, ces lieux de pèlerinages ont été instrumentalisés à dessein à certaines époques par le souverain afin de faire maîtriser la périphérie du royaume par le centre.

Voilà quelques exemples de l'historiographie socioreligieuse qui illustrent bien comment les historiens ont récemment analysé les projets d'encadrement et le discours socioreligieux émanant des élites de la France moderne. Or, bien que ces recherches expliquent la pertinence d'étudier l'encadrement religieux, elles dépassent largement le cadre de notre mémoire puisqu'elles ont été élaborées par des enquêtes de terrain et de larges corpus de sources. Notre étude du culte marial en tant que discours religieux relève méthodologiquement davantage de l'histoire des représentations genrées.

<sup>15</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2003, p. 194.

<sup>16</sup> Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et révolution*, [s.l.], Publisud, 2002, p. 25 et 30.



## II. b) Histoire des représentations identitaires et genrées

Désormais devenue un classique de l'historiographie de l'histoire du genre, la définition du genre articulée par l'historienne Joan Scott comporte deux parties : « [...] le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir. »<sup>17</sup> Discours normatif par excellence s'il en est un, le culte de la Mère du Christ fut au fil des âges l'idéal chrétien de la féminité, la virginité, la maternité, l'humilité, l'intériorité, etc. Puisque aucune femme ne peut égaler une telle icône, l'historiographie du genre au cours des dernières décennies a notamment souligné les relations de subordination de la femme au sein de la religion.

C'est en effet par les valeurs mariales que Marina Warner<sup>18</sup> et Elisja Schulte Van Kessel<sup>19</sup> ont toutes deux expliqué la subordination des femmes catholiques sur la longue durée. Pour la première, le culte marial est devenu une doctrine morale au fur et à mesure que l'Église consolidait son pouvoir. En effet, en se penchant sur différents thèmes marials – vierge, mère, épouse, reine et intercesseur – l'historienne affirme, dans son célèbre ouvrage, que les valeurs mariales sont culturellement féminines et que le culte de la Vierge Marie est à la fois une pratique religieuse rassurante et un mythe diminuant la femme.<sup>20</sup> De son côté, l'historienne Elisja Schulte Van Kessel conclut, après avoir retracé l'histoire culturelle de la chasteté, que la position de l'Église se durcit par rapport aux femmes au début des Temps modernes. Elle illustre ce durcissement par le fait que la conception de la sainteté à partir du XVI<sup>e</sup> siècle est définie par les hommes et que les saints de l'époque sont majoritairement des moines et des fondateurs d'ordres religieux. Elle souligne avec pertinence pour l'histoire des rapports entre les sexes que « la chasteté devint la spécificité de la femme sainte, comme la profession de foi en actes et en paroles devint celle des hommes saints. Dans la hiérarchie des saints, il n'y eut jamais de femmes *confesseurs* et d'hommes *vierges*. Dans la catégorie des plus héroïques, ceux qui ont payé de leur vie leur

<sup>17</sup> Joan Scott, « Genre: une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF, Le genre de l'histoire*, nos. 37-38 (1988), p.141.

<sup>18</sup> Marina Warner, *Alone of all her Sex: The Myth and the Cult of the Virgin Mary*, Londres, Weindenfeld and Nicolson, 1976, 398 p.

<sup>19</sup> Elizabeth Schulte Van Kessel, « Vierges et Mères entre Ciel et Terre. Les chrétiennes des premiers Temps modernes », dans Natalie Zemon Davis et Arlette Farge, dir. *Histoire des femmes en Occident*, tome III : *XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2002[1991], p.169-232.

<sup>20</sup> Marina Warner, *op.cit.*, p.336.

attachement à la foi, la différence entre vierges et non vierges n'a été établie que pour les victimes féminines. »<sup>21</sup>

L'historiographie du genre comprend maintes études du culte marial. Il nous serait impossible de les dénombrer tant les études sont nombreuses et diverses. Il est toutefois bon de remarquer que la subordination des femmes au sein de la religion n'est pas si clairement exprimée dans la pratique. Depuis les années 1980, les historiens ont accordé une grande importance à l'*agency*, « la part explicite et réfléchie de l'action », en récusant quelque peu les déterminismes collectifs et sociaux.<sup>22</sup> À cet égard, les travaux de l'historienne Elizabeth Rapley<sup>23</sup> sur les religieuses et filles séculières présentent ces femmes en tant qu'« agents » de changements durant la période de restructuration de l'Église que fut le XVII<sup>e</sup> siècle : elles ont élargi le rôle de la femme au sein de l'Église catholique en consacrant leur vie à des fonctions telles que l'éducation, la charité et le soin aux malades. Ce faisant, les religieuses et les filles séculières ont aussi renouvelé le culte et la représentation de la Vierge Mère puisqu'elles percevaient notamment d'une manière active et « vagabonde » la vie de Marie, idéal féminin. Le culte marial ne peut donc pas être perçu uniquement comme étant l'imposition d'un idéal aux femmes puisque cette période voit apparaître de nouvelles interprétations de la vie mariale chez les religieuses.

Une autre tendance historiographique fut de dégager les attitudes officielles d'une époque à l'égard de certains traits de la culture et du genre par l'examen de la littérature hagiographique. Les historiens ont ainsi mis en évidence que les hagiographes construisent des récits qui dépassent la simple perfection morale : ces récits sont articulés par des références symboliques et des systèmes de valeurs ancrés dans un contexte historique particulier. Nourris de cette littérature, les saints modèlent leurs propres actes sur ce qu'ils croient être les actions et la geste missionnaire. Pour reprendre les mots de l'historien Allan

<sup>21</sup> Elizabeth Schulte Van Kessel, *loc.cit.*, p. 181.

<sup>22</sup> Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, no.6, (novembre-décembre 1989), p.1506

<sup>23</sup> Elizabeth Rapley, *The Dévotes : Women and Church in Seventeenth -Century France*, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 283p.

Greer, nous pouvons dire qu'ils interprètent (*to perform*) ainsi « un archétype assimilé ».<sup>24</sup> Par conséquent, les représentations religieuses « agissent » à la fois dans la construction d'identité collective et individuelle. Des valeurs chrétiennes telles l'humilité et la perfection sont comprises de la même manière par les agents d'une aire spatio-temporelle donnée puisqu'elles sont représentées et véhiculées par des références culturelles communes bien précises.

## II. c) Contribution de la recherche à l'historiographie de Saint-Sulpice

La large diffusion du culte marial aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, comme nous l'avons vu, résulte de l'action des communautés religieuses et du clergé qui mettent en place une religion épurée. Plusieurs études rendent compte du rôle du séminaire de Saint-Sulpice dans la construction de ce discours social et moral. Des ouvrages portant sur les courants spirituels et l'art religieux s'inscrivent dans cette foulée et font état du discours socioreligieux de Saint-Sulpice.<sup>25</sup> En outre, des auteurs sulpiciens tels que G. Létourneau et Olivier Maurault ont démontré l'importance du culte marial pour leur compagnie de prêtres, mais leurs recherches ne relèvent pas des approches historiques actuelles.<sup>26</sup> Plus récemment, Michel Dupuy a étudié la spiritualité de Jean-Jacques Olier d'après ses écrits inédits. Dans une large mesure, il est question de la place de la Vierge Marie dans la spiritualité d'Olier. Le

<sup>24</sup> Voir à ce sujet James R. Horne, « Saintliness and Moral Perfection », *Religious Studies*, 27 no.4 (1991), p. 463-471 et Allan Greer, « Colonial Saints: Gender, Race and Hagiography in New France », *William and Mary Quarterly*, 57 no. 2 (avril 2000), p. 323-348.

<sup>25</sup> Guy Laperrière, « Les communautés religieuses au Québec : pour une approche par familles spirituelles », *SCHEC. Études d'histoire religieuse*, 67 (2001), p.173. (L'article fait par ailleurs une très bonne présentation de l'historiographie des communautés religieuses au Québec depuis les années 1980.) Voir au sujet des courants spirituels et de l'art religieux caractéristique de Saint-Sulpice : Yves Krumenacker, *L'école française de spiritualité : des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Éditions du Cerf, 1999, 650 pages et Jean Simard, *op.cit.*, 264 p.

<sup>26</sup> Voir G. Létourneau, p.s.s., *Le ministère pastoral de Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652)*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1905, 219 pages et Olivier Maurault, « Saint-Sulpice au Canada et la dévotion à la très sainte Vierge », *loc.cit.*, p. 24-26. Il y a maintenant un siècle de cela, G. Létourneau mettait en évidence que le ministère pastoral de Jean-Jacques Olier était largement consacré aux dévotions mariales. Bien que l'ouvrage contienne plusieurs références aux *Remarques historiques de la paroisse et l'église Saint-Sulpice* (Paris, 1773) de Simon de Doncourt, l'auteur trace à plusieurs reprises un lien direct entre le culte marial d'Olier et la ferveur mariale du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, les raisons sociohistoriques qui expliquent l'instrumentalisation des valeurs mariales par les Sulpiciens après la Réforme catholique ne prévalent plus au XIX<sup>e</sup> siècle. Il y aurait donc lieu de situer ces valeurs dans le contexte historique du XVII<sup>e</sup> siècle afin de comprendre en quoi elles sont précisément originales et normatives pour l'époque.

propos demeure toutefois centré sur Olier et n'approfondit pas la portée de ce culte sur la compagnie.<sup>27</sup>

Il y a vingt ans, Brigitte Caulier, dans le cadre d'une thèse de doctorat, a entre autres mis en relief ces thèmes de l'historiographie dans une imposante étude des confréries de dévotion promues par les Sulpiciens à Montréal aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Les confréries, conceptualisées à la fois comme indicateur d'encadrement religieux et comme cadre de sociabilité laïque, ont permis à l'historienne d'évaluer le sentiment religieux des laïcs et l'influence de la spiritualité sulpicienne dans l'élaboration d'une morale sociale à Montréal.<sup>28</sup> Hormis l'apport important de la thèse de Brigitte Caulier à l'historiographie, les dévotions de la compagnie de prêtres ont été très peu étudiées en ce qu'elles ont de normatif et didactique pour les Sulpiciens eux-mêmes, pour les autres et pour les congrégations religieuses féminines, dont ils assurent la direction spirituelle au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, bien que « les analyses féministes [aient] lancé avec force la question des genres dans l'étude des communautés religieuses », il n'existe pas d'études sur les rapports genrés entre les Sulpiciens et les congrégations féminines, et ce, malgré l'importance du culte marial et la prépondérance de Saint-Sulpice dans la fondation de Montréal.<sup>29</sup> Nous espérons donc pouvoir apporter, par cette recherche, une contribution à l'historiographie de Saint-Sulpice en soulevant certaines pistes de réflexion.

À partir des œuvres littéraires sulpiciennes publiées, nous nous proposons d'étudier, en amont, comment les Sulpiciens se sont construit une identité grâce aux représentations mariales et, en aval, vérifier si le culte de la Vierge Mère a pu façonner les rapports des Sulpiciens avec les communautés féminines de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>27</sup> Michel Dupuy, *Se laisser à l'Esprit. Itinéraire de Jean-Jacques Olier*, Paris, les Éditions du Cerf, 1982, 416 pages.

<sup>28</sup> Brigitte Caulier, *Les confréries de dévotion à Montréal du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Ph.D (Histoire), Université de Montréal, 1986, 586 p.

<sup>29</sup> Guy Laperrière, *loc.cit.*, p.177.

### III- Définition du sujet

#### III. a) Méthodologie et sources

L'analyse du culte marial de Jean-Jacques Olier et de Louis Tronson – important successeur d'Olier – ainsi que de celui de quelques Sulpiciens venus en Nouvelle-France constitue la base de notre travail. C'est grâce à leurs écrits respectifs que nous avons voulu vérifier l'impact des valeurs mariales sur le projet missionnaire et civilisateur de Saint-Sulpice. Nous avons procédé à la lecture des ouvrages en relevant chacun des passages où il était mentionné significativement de la Vierge Marie. Par la suite, nous avons entrepris d'analyser les contextes dans lesquels la Vierge Marie était citée à titre de modèle vertueux ou d'intercesseur afin d'en dégager les récurrences. Situées dans leur contexte historique, ces répétitions sont porteuses de sens.

Nous avons retenu pour cette recherche divers écrits spirituels de Jean-Jacques Olier : *La Journée chrétienne* (1655), *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure* (1656), *Explication des cérémonies de la grande messe de paroisse* (1657), *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes* (1657), *Lettres spirituelles* (1672), *Traité des saints ordres* (1676), et *Extraits des mémoires autographes*.<sup>30</sup> Ces œuvres traduisent bien l'esprit du fondateur de Saint-Sulpice ainsi que celui des premiers missionnaires sulpiciens de Montréal.

Le fondateur de Saint-Sulpice est bien connu pour ses écrits spirituels. Cependant, si de son vivant Olier a beaucoup écrit, sa pensée est bien souvent demeurée à l'état de manuscrits fragmentaires.<sup>31</sup> La plupart des publications d'Olier ont donc été organisées et publiées par ses successeurs. Pour nécessaire qu'elle semble, *la Vie intérieure de la T.S Vierge* a été écartée de notre étude puisqu'elle fut publiée au XIX<sup>e</sup> siècle par Étienne-Michel Faillon, supérieur de Saint-Sulpice. Ce dernier a rassemblé divers fragments écrits par Olier pour en faire un livre. Parue en plein renouveau marial, cette œuvre traduit autant le culte marial d'Olier que la compréhension qu'en a Faillon.

<sup>30</sup> Voir *Œuvres complètes* compilées et éditées par l'abbé Migne en 1856.

<sup>31</sup> Irénée Noye et Michel Dupuy, « Olier (Jean-Jacques) », *DSAM*, 1994, vol. 11, p.739.

Pour ce qui est de Louis Tronson, les *Examens particuliers*, le *Manuel du séminariste*, la *Retraite ecclésiastique*, les *Méditations sur la prière* : « O Jesu vivens in Maria », et les *Méditations pour la fête de la présentation de la Sainte Vierge* constituent le corpus de nos sources. Il est à noter que la plupart des écrits ascétiques de Louis Tronson n'ont été publiés pour la première fois qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et qu'il est difficile de déterminer si ces ouvrages sont tous intégralement de Tronson puisqu'il ne subsiste pratiquement pas d'autographe. Toutefois, l'historien Irénée Noye souligne qu'« on est du moins assuré d'y trouver l'enseignement courant sous le supérieurat de Tronson ».<sup>32</sup> Pour notre recherche, nous avons utilisé l'édition Migne de 1857 qui regroupe les *Œuvres complètes* de Louis Tronson en deux volumes, dont l'un est, entre autres, composé d'œuvres inédites. Les *Méditations* sont issues du volume d'œuvres inédites.

La correspondance de Louis Tronson avec le séminaire de Montréal a également servi à cette recherche afin d'évaluer la réception du culte marial dans la colonie<sup>33</sup>. D'autres sources imprimées telles que le *Manifeste de la Société de Notre-Dame*<sup>34</sup>, *l'Histoire du Montréal* du sulpicien François Dollier de Casson<sup>35</sup> et les « éloges funèbres de quelques personnes mortes en odeur de sainteté » rédigés par un autre sulpicien, François Vachon de Belmont,<sup>36</sup> ont par ailleurs été utilisées à des fins comparatives. Les missionnaires sulpiciens en Nouvelle-France étaient-ils aussi enclins que leurs supérieurs français à recourir à la Vierge et à promouvoir son culte?

En n'étudiant que les écrits de Jean-Jacques Olier et Louis Tronson, nous omettons sciemment la contribution d'un important supérieur de Saint-Sulpice au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, nous n'avons pas étudié dans ce travail l'apport d'Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers – successeur immédiat de Jean-Jacques Olier au supérieurat de Saint-Sulpice pendant près de vingt ans (1657-1676) – au développement institutionnel et spirituel de la

<sup>32</sup> Irénée Noye, « Tronson (Louis) », *DSAM*, 1991, vol.15, p. 1330.

<sup>33</sup> Canada. Ottawa. Séminaire de Saint-Sulpice, série II, *Correspondance générale*, Volumes dépouillés : 5,6,7,8.

<sup>34</sup> Marie-Claire Daveluy, *La Société Notre-Dame de Montréal (1639-1663). Son histoire, ses membres, son manifeste*. Ottawa, Fides, 1965, 127 pages.

<sup>35</sup> François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, Édition et annotations par Marcel Trudel, Québec, Édition Hurtubise HMH, 1992.

<sup>36</sup> Montréal. Archives du Séminaire de Saint-Sulpice. « Oraisons funèbres, sermons de circonstance et discours », *Fonds Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice*, Section 34, tiroir 112.

compagnie de prêtres. En cela, nous sommes consciente qu'il s'agit d'une lacune considérable dans notre recherche, d'autant plus que l'historiographie a signalé que le deuxième supérieur de Saint-Sulpice était un fervent dévot de la Vierge Marie.<sup>37</sup> Nous justifions toutefois cette décision d'omettre Bretonvilliers de cette recherche par le fait qu'en fondant initialement notre recherche sur les œuvres littéraires des supérieurs de Saint-Sulpice, à Paris et à Montréal, nous excluons Bretonvilliers qui n'a pas publié d'œuvres. Deuxièmement, ce que nous savons de ses dévotions mariales grâce à des mémoires publiés par son secrétaire, M. Bourbon, nous fait croire que le culte marial de Bretonvilliers était similaire à celui de Jean-Jacques Olier.<sup>38</sup> Aussi, étant donné que le temps alloué à la recherche est limité dans le cadre de la maîtrise, nous avons cru bon d'étudier le développement du culte marial chez les Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle en passant de celui de Jean-Jacques Olier à celui de Louis Tronson. Nous avons ainsi une vue d'ensemble des changements survenus au niveau des sensibilités religieuses et de l'expression du sentiment religieux à l'égard de la Mère divine dans la société française, et ce, depuis le début jusqu'à la fin de siècle.

Toutefois, dans le cours de la recherche, une référence à une version des *Examens particuliers* pouvant être attribuée à Bretonvilliers fut portée à notre attention. En effet, les *Examens particuliers* – traditionnellement considérés l'œuvre de Tronson, mais vraisemblablement davantage le fruit d'une écriture continue – étaient cette fois attribués à Bretonvilliers en raison de « la dévotion mariale qui affleure constamment ».<sup>39</sup> Nous avons alors pensé pouvoir introduire une étude du culte marial de Bretonvilliers par ce livre, mais nous n'avons jamais trouvé le recueil ni à la bibliothèque du grand séminaire, ni aux

<sup>37</sup> E. Lévesque, « Bretonvilliers (Alexandre Le Ragois de) », *DSAM*, 1936, vol. 1, p.1040.

<sup>38</sup> Voir à cet égard : M. Bourbon, *Mémoires sur la vie de M. de Bretonvilliers, second supérieur général de S. Sulpice. Suivies de quelques détails sur la vie de M. de Bretonvilliers, écrite par M. Baudran, curé de Saint-Sulpice*, [sl, sd,] 1873. Plusieurs passages des mémoires font écho à la spiritualité oliérienne et semblent situer le culte marial de Bretonvilliers dans la continuité de celui qu'avait le fondateur. Par exemple, Bretonvilliers « disoit tous les jours la Sainte Messe dans les intentions de la Sainte Vierge dont il se regardoit à l'exemple de M. Olier, comme le Chapelain, ne manquant jamais dans sa préparation de les lui demander avec grande simplicité & confiance, ce qui plaisoit tellement à cette divine Maîtresse qu'elle les lui faisoit toujours connoître si intelligiblement qu'il n'en pouvoit douter, & elles étoient si saintes, si belles, & par fois, si subites, si imprévues, & si extraordinaires, qu'il étoit aisé de juger que l'esprit propre n'y avoit nulle part », p.28

<sup>39</sup> « Un recueil conservé par les sulpiciens du Canada (Montréal, Bibliothèque du grand séminaire) contient des examens où la dévotion mariale affleure constamment et qui pourraient être attribués à Bretonvilliers [...] » dans Irénée Noye, « Tronson (Louis) »,... p. 1331.

archives de Saint-Sulpice. Aussi, est-ce pour cela que nous faisons le saut du culte marial de Jean-Jacques Olier à celui de Louis Tronson.

### *III. b) Plan général du travail*

Notre étude débute en France avec Jean-Jacques Olier et la fondation du séminaire de Saint-Sulpice. La formation sulpicienne étant empreinte de la spiritualité du fondateur ainsi que de la vision particulière qu'il avait du ministère sacerdotal, l'examen des écrits de Jean-Jacques Olier permet de déterminer l'importance des dévotions mariales dans la construction identitaire des prêtres de Saint-Sulpice. Puisque la fondation de Saint-Sulpice s'opère dans un contexte religieux fortement mystique, nous nous sommes efforcée d'expliquer dans un premier temps comment la spiritualité sacerdotale mariale du fondateur induit une identification des prêtres aux fonctions maternelles de la Vierge Mère et incidemment, comment les prêtres faisaient des femmes des transmetteurs privilégiés de la foi.

Dans un deuxième temps, l'enquête se poursuit avec les écrits de Louis Tronson. Puisque Jean-Jacques Olier est décédé peu de temps après le départ des premiers Sulpiciens pour Montréal, Louis Tronson, à la suite de Bretonvilliers, est un véritable maître d'œuvre de la mission sulpicienne en Nouvelle-France. C'est également au deuxième successeur d'Olier que revient le crédit d'avoir organisé la compagnie en France : on lui doit notamment la première constitution et les règlements de la compagnie. Le discours de Louis Tronson, étant beaucoup plus pragmatique que celui du fondateur, nous avons voulu comprendre le rôle des valeurs mariales dans la morale sulpicienne telle qu'il l'a promue.

Finalement, afin de suivre le destin du culte marial des Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons cherché à comparer la culture mariale vécue par les missionnaires sulpiciens en Nouvelle-France avec celle présente au sein des murs du séminaire en France. *Le Manifeste de la Société de Notre-Dame*, la correspondance de Louis Tronson et les écrits produits par les Sulpiciens à Montréal ont été utilisés à cette fin. Dans cette partie, la spiritualité mariale de Marguerite Bourgeoys et celle de Jeanne Le Ber ont aussi été esquissées afin de les comparer avec la spiritualité sulpicienne. Puisque la tonalité spirituelle de ces femmes est



en accord avec celle des Sulpiciens, nous avons voulu étayer l'hypothèse que l'association des prêtres et des femmes a permis la diffusion des valeurs mariales en Nouvelle-France.

Tout au long de l'enquête, nous avons tâché de répondre à certaines questions : La Mère du Christ, chrétienne modèle par excellence, était-elle alors un exemple à suivre pour les religieux comme pour les laïcs ? Consistait-elle un même recours céleste pour les hommes comme pour les femmes ? Le rôle maternisant et rassurant de la Vierge Marie était-il, par ailleurs, aussi important pour les clercs de la métropole que pour les missionnaires de la Nouvelle-France ? Et comment les valeurs des Sulpiciens ont-elles eu une incidence sur leurs relations avec les femmes ? Mais pour répondre à ces questions, il nous a fallu dans un premier temps circonscrire le contexte socioreligieux de la France au XVII<sup>e</sup> siècle et c'est ce par quoi débutera ce mémoire.

## MISSIONS SOUS L'ÉGIDE DE MARIE

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique riposte aux attaques protestantes par le concile de Trente (1545-1563). Par ce concile, les pères de l'Église condamnent l'hérésie protestante et redéfinissent le dogme catholique qui réitère notamment la hiérarchie ecclésiale. L'autorité de l'épiscopat, la foi du septénaire sacramentel, le bien-fondé de la médiation des saints et celle du prêtre lors de la messe sont réaffirmés avec force.<sup>1</sup> Pour diffuser le dogme catholique aux populations souvent jugées ignorantes, reconquérir les âmes nouvellement gagnées au protestantisme et convertir les populations étrangères, le concile de Trente décrète aussi la rénovation des ordres religieux et la création de séminaires diocésains en vue de former adéquatement le clergé alors considéré défaillant. En somme, le concile de Trente fournit aux catholiques un catéchisme qui expose le dogme catholique et des pasteurs pour l'enseigner.<sup>2</sup>

Or, la réforme tridentine n'est pas un point de rupture dans l'histoire de l'Église catholique. Les transformations religieuses et ecclésiales que connaît l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle se sont entamées longtemps auparavant. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le clergé se préoccupait d'orienter la piété collective vers des thèmes théologiques et vers le salut personnel.<sup>3</sup> Cette piété de plus en plus intériorisée correspondait davantage à la sensibilité de l'époque qui voit naître l'homme moderne. À l'époque, si certaines formes de piété collective sont encouragées par l'Église enseignante, elles le sont seulement à condition d'être encadrées par le clergé, car elles sont « l'expression de la réalité de l'Église

---

<sup>1</sup> Jean Delumeau et Monique Cottret, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, 6<sup>e</sup> édition, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, [1971], p.78-91.

<sup>2</sup> *Ibid*, p.74.

<sup>3</sup> Jean Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989, p.299

universelle ».<sup>4</sup> Le renouveau catholique, consolidé par le concile de Trente, renforce donc le clergé dans son rôle de gardien de l'orthodoxie religieuse et d'intermédiaire entre Dieu et les fidèles.

La piété mariale connaît aussi un nouvel élan dans cette période de reconquête catholique. La Vierge Marie, dont le culte fut mis à mal par le protestantisme, prend résolument part à l'économie du salut dans l'Église tridentine. En effet, la ferveur mariale se traduit souvent par un moyen de se rassurer pour les fidèles frappés par des calamités telles que la peste, la famine et la guerre.<sup>5</sup> Cette ferveur, qui est une manifestation essentielle du sentiment religieux de l'époque moderne, caractérise alors toutes les couches sociales. Très populaire, ce culte prend à la fois la forme de dévotions religieuses affectives et ancrées dans le temporel et à la fois, la forme de dévotions à caractère plus austère et dogmatique.<sup>6</sup> Les secondes, issues de l'élite socioreligieuse, prennent au fur et à mesure davantage le pas sur les premières. En cela, le culte marial est « un des éléments les plus actifs de la Réforme catholique »,<sup>7</sup> car il véhicule largement les idéaux religieux, moraux et sociaux des élites, devenant même une figure de proue de l'identité catholique.

Ainsi, dans la foulée du renouveau catholique de l'époque moderne, la Vierge Marie et le prêtre – deux symboles catholiques attaqués par le protestantisme – sont mis de l'avant par les élites socioreligieuses. Ces deux symboles traduisent bien à eux seuls les idéaux de perfection chrétienne promus par le mouvement de réforme. Dans ce chapitre, nous tracerons un portrait d'ensemble de la culture mariale des agents de la réforme catholique en France – ordres réguliers et séculiers, dévots, religieuses et missionnaires – et la manière dont cette élite met en scène la Vierge Marie et son culte. Nous tacherons d'expliquer les différents courants religieux qui influencent la France au XVII<sup>e</sup> siècle, en nous penchant plus particulièrement sur l'influence de l'École française de spiritualité afin de cerner le contexte dans lequel est fondé le séminaire de Saint-Sulpice.

<sup>4</sup> François Lebrun, « Les Réformes : dévotions communautaires et piété personnelle », dans Philippe Ariès et George Duby, dir. *Histoire de la vie privée*, tome III : *De la Renaissance au Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 75.

<sup>5</sup> Jean Delumeau, *op.cit.*, p. 289.

<sup>6</sup> René Taveneaux, *Le catholicisme dans la France classique (1610-1715)*, Paris, SEDES, 1980, tome II, p.371.

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 372.

### 1.1. La Réforme catholique en France

À l'image du monde céleste, composé de hiérarchie d'anges et de saints intercesseurs, la société française moderne conçoit que chaque être a un rang bien précis dans la création et que « tout ce qui est dans l'ordre est selon Dieu ».<sup>8</sup> Dans une vision du monde aussi hiérarchique et en symbiose avec la religion, tout ce qui ébranle cet ordre des choses est considéré comme une menace à la société catholique. Or dans le contexte eschatologique du tournant du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, la nécessité de réformer l'ensemble des chrétiens se fait non seulement nécessaire mais urgente car « les bouleversements, que subit alors le monde, semblent annoncer sa fin. Il faut donc être prêt pour le Jugement dernier ». À tous les échelons de l'échelle sociale, « chacun va devoir répondre de son attitude dans la grande affaire du salut. Nourries de théologie augustinienne qui damne l'ignorance religieuse et ceux qui la laissent vivre, les élites religieuses se doivent de passer à l'action. Leur propre rédemption est à ce prix ».<sup>9</sup> Leur action apostolique à l'intérieur et à l'extérieur de la France consiste par tous les moyens, y compris les voies du pouvoir établi, à imposer aux autres les préceptes religieux et moraux qu'elles se sont elles-mêmes prescrits.<sup>10</sup>

Ce mouvement de réforme est caractérisé en France, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, par une mobilisation sans précédent des ressources humaines et matérielles. Maintes gens se sentent attirés par l'idéal religieux. Les congrégations religieuses anciennes et nouvelles, les laïcs, hommes et femmes, tous participent à réformer les mœurs et les pratiques religieuses. La nécessité de réforme n'était certes pas un fait nouveau pour l'Église, mais les réformes apportées jusqu'alors avaient été le fruit d'initiatives personnelles.<sup>11</sup> Or, si la Réforme catholique en France fut un effort concerté, elle fut dans un premier temps marquée par l'action du clergé régulier. En effet, en raison du manque d'effectifs religieux du côté du clergé séculier, ce sont les ordres religieux réguliers qui dominent la scène des missions apostoliques dans cette première moitié de siècle, et ce, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la France.

<sup>8</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2003, p. 65.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 69.

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 69-70 et Paul Broutin, *La Réforme pastorale au XVII<sup>e</sup> siècle*, Tournai, Desclée, 1956, tome I, p.27.

<sup>11</sup> Louis Châtellier, *Le catholicisme en France (1600-1650)*, Paris, SEDES, 1995, Tome II, p.19.

Emboitant le pas d'ordres religieux nouveaux tels que les Jésuites et les Capucins (branche réformée de l'ordre franciscain), la plupart des couvents et monastères français revoient leur vocation et leurs règles pour se conformer aux orientations prescrites par l'Église lors du concile de Trente. Les prescriptions tridentines portent sur tous les aspects de la vie religieuse : offices, vœux (obéissance, pauvreté et chasteté), formation intellectuelle et spirituelle, autorité de l'évêque, jeûne, etc.<sup>12</sup> La vie contemplative, critiquée par la Réforme protestante, n'est plus autant valorisée qu'auparavant, on la joint plus volontiers à la vie active. En effet, puisque la rédemption individuelle et le salut de la collectivité sont indissociables, la définition de la sainteté et de la perfection religieuse repose à la fois sur la vie intérieure et sur les notions d'apostolat, d'utilité et de charité.<sup>13</sup>

Les missionnaires, plus particulièrement les Capucins et les Jésuites, parcourent toute la France pour uniformiser les mœurs et les pratiques religieuses. Ils trient les pratiques et croyances religieuses pour en éliminer certaines et en enseigner de nouvelles.<sup>14</sup> Les pratiques religieuses qu'ils favorisent se veulent épurées et centrées sur le Christ. Œuvrant principalement dans les régions où le catholicisme et le protestantisme coexistent, les Capucins mettent en scène des pratiques religieuses spectaculaires qui ont pour but de susciter l'intérêt des protestants et affermir la foi des catholiques. En exaltant le culte des saints et de la Vierge, les processions, et les prières des Quarante Heures, les Capucins sont souvent responsables de l'aspect le plus populaire et affectif des missions apostoliques.<sup>15</sup> Ces dévotions baroques, attaquées par la Réforme protestante, s'avèrent dans ce contexte une manière de réaffirmer l'identité catholique.

Pour leur part, les Jésuites consacrent leur champ d'action aux missions *ad fidele*, aux missions anti-protestante de même qu'à la constitution, grâce à leurs collègues, d'une élite religieuse vouée à l'activité apostolique. Pour ce faire, les Jésuites misent sur la

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>13</sup> Jean Delumeau et Monique Cottret, *op.cit.*, p.117-139 et Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p.31-32; 65-73.

<sup>14</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p. 65.

<sup>15</sup> Bernard Dompnier, « Pastorale de la peur et pastorale de séduction. La méthode de conversion des missionnaires capucins », *La conversion au XVII<sup>e</sup> siècle*, Actes du XII<sup>e</sup> colloque de Marseille, CMR, 1982, p.257-281, B. Dompnier, « Les missions des capucins et leur empreinte sur la réforme catholique en France », *RHEF*, 70, no. 184 (1984), p. 127-147, B. Dompnier, « Un aspect de la dévotion eucharistique dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle : les prières des Quarante Heures », *RHEF*, 67 (1981), p. 5-31.

formation et le perfectionnement de l'individu par la méditation, l'oraison mentale et l'introspection afin de convertir par l'émulation du bon exemple.<sup>16</sup> Cette forme d'apostolat du « semblable par le semblable » est particulièrement notable dans les congrégations mariales que les Jésuites établissent dans chacun de leurs nombreux collèges. Ces dernières ont pour but d'habituer les congréganistes à la fréquentation régulière des sacrements. Ce faisant, elles créent une élite d'hommes qui visent à édifier leur entourage par la poursuite d'un idéal moral et spirituel très élevé.<sup>17</sup> Ardents défenseurs et promoteurs du culte voué à la Vierge Marie, les Jésuites, par leurs congrégations, sont sans aucun doute ceux qui contribuent le plus au renouvellement du culte marial durant l'époque moderne.<sup>18</sup>

Les femmes, religieuses et laïques, n'échappent pas à ce renouveau religieux. Elles remplissent même un rôle essentiel dans les missions apostoliques entreprises par l'Église tridentine.<sup>19</sup> Cette période est en effet caractérisée par d'importantes réformes des ordres féminins anciens, l'action militante de femmes dévotes et l'apparition de nouvelles congrégations religieuses féminines. Suivant différentes voies, les femmes participent résolument à l'élan missionnaire en associant la vie contemplative à des activités apostoliques telles que la charité, l'éducation et les soins hospitaliers. Elles véhiculent ainsi un modèle d'activisme féminin et défendent le besoin de former des femmes plus instruites, et ce, malgré le fait que l'esprit du concile de Trente ait réduit les alternatives des femmes au mariage ou à la clôture (*maritus aut maurus*).<sup>20</sup>

Finalement, il va sans dire que la Réforme catholique n'aurait pu être accomplie sans que le clergé n'entreprenne lui-même de profondes réformes internes. Progressivement, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les prêtres instruits dans l'esprit du concile de Trente sortent des séminaires et prennent en main la vie chrétienne des fidèles et

<sup>16</sup> René Taveneaux, *op.cit.*, t.I, p. 75.

<sup>17</sup> Louis Châtellier, *L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion, 1987, p. 122-123.

<sup>18</sup> René Taveneaux, *op.cit.*, t.I, p.368.

<sup>19</sup> À ce sujet voir : Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, chap. XXIII ; Jodi Bilinkoff, « Navigating the Waves (of Devotion) : Toward a Gendered Analysis of Early Modern Catholicism », dans Jane Donawerth and Adele Seef, (ed.), *Crossing Boundaries : Attending to Early Modern Women*, Newark, University of Delaware Press, 2000, p.161-172 ; Elizabeth Rapley, *The Dévotes : Women and Church in Seventeenth-Century France*, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 283 pages.

<sup>20</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p. 84-85 ; Merry E. Wiesner, *Women and Gender in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p.203 ; René Taveneaux, *op.cit.*, p. 82.

s'accaparent une part grandissante des missions apostoliques entre les années 1620-1650.<sup>21</sup> La formation de ces clercs nouvellement formés se fait sous l'influence d'un courant spirituel méditerranéen. Des influences italienne et espagnole relativement récentes introduisent dans le clergé français une exaltation pour l'état de prêtre et l'encadrement de la ferveur religieuse.<sup>22</sup> En réaction au sacerdoce universel des protestants, les nouvelles sociétés sacerdotales qui voient le jour en Italie et en Espagne donnent une définition moderne à la prêtrise. Elles valorisent la fonction sacrificielle du prêtre dans l'Eucharistie, son rôle de guide et d'enseignant, de même que l'attrait pour la vie apostolique et le perfectionnement de la vie intérieure. Les nouvelles sociétés sacerdotales réaffirment aussi, dans cette définition du sacerdoce, le concept de la charge des âmes selon lequel le prêtre doit veiller à la rémission des péchés et servir de modèle chrétien aux fidèles par une vie exemplaire.<sup>23</sup> Bref, la figure par excellence du prêtre au XVII<sup>e</sup> siècle dans les pays catholiques, c'est le curé de paroisse dévoué à ses ouailles comme peut l'être un berger pour son troupeau.<sup>24</sup>

Cette nouvelle doctrine sacerdotale sera introduite et largement diffusée en France par les maîtres de l'École française de spiritualité<sup>25</sup> – François de Sales, Pierre de Bérulle, Charles Condren, Jean-Jacques Olier, Jean Eudes... – qui définiront pour plusieurs siècles un nouveau sens du sacerdoce en associant l'état de prêtre au mystère de l'Incarnation.<sup>26</sup> L'École française, en inscrivant ainsi la fonction de prêtre dans la continuité de celle du Christ, aspire à un idéal spirituel très élevé pour le clergé, dans un premier temps, et ensuite pour le reste de la société qui sera encadré par celui-ci. En France, la Compagnie de Saint-Sulpice, aux côtés des autres filiales de l'Oratoire (les Eudistes et les Lazaristes), est l'une

<sup>21</sup> Jean Delumeau et Monique Cottret, *op.cit.*, p. 105.

<sup>22</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p.98-100.

<sup>23</sup> Nicole Lemaître, « Le prêtre mis à part ou le triomphe d'une idéologie sacerdotale au XVI<sup>e</sup> siècle », *RHEF*, 85, no.215 (juillet-décembre 1999), p.283-284.

<sup>24</sup> Yves Krumenacker, *L'école française de spiritualité : des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Éditions du Cerf, 1999, p. 57.

<sup>25</sup> Plusieurs historiens et théologiens préfèrent parler de « bérullisme » plutôt que de l'« École française de spiritualité » puisque cette expression est utilisée de manière imprécise dans l'historiographie. « L'école française » traduit tantôt la spiritualité, tantôt la formation des prêtres, et ce, tant à l'époque moderne qu'à l'époque contemporaine. (Voir à ce sujet : Paul Broutin, *op.cit.*, t. II, p. 413-414 ; Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 7-16.) Comme notre sujet est circonscrit au XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons maintenu l'usage de cette expression tout au long de ce travail puisqu'elle demeure encore courante et qu'elle simplifie le texte. Nous évitons ainsi de parler des prêtres de la compagnie fondée par Jean-Jacques Olier comme des « disciples de Bérulle ».

<sup>26</sup> René Taveneaux, *op.cit.*, t.I, p.159 et Nicole Lemaître, *loc.cit.*, p. 285.

des sociétés de prêtres qui ont le plus contribué au renouvellement du clergé séculier en faisant éclore une véritable « pépinière de prêtres ».<sup>27</sup>

En se penchant sur le mystère de l'Incarnation et de fait, sur le rôle de la Mère du Christ dans celui-ci, l'École française développe au XVII<sup>e</sup> siècle une spiritualité christocentrique et mariale qui influence beaucoup les pratiques de dévotions. Dans cette diffusion, si le renouveau dévotionnel à l'époque moderne est largement tributaire de l'action des ordres réguliers, les congrégations de prêtres transmettront leur « tonalité spirituelle » aux confréries de dévotions et pèlerinages qu'elles conduisent. Elles insuffleront notamment un renouvellement des cultes d'intercession en diffusant l'idéal de la conformité aux « états » de Jésus.<sup>28</sup> Nous reviendrons sur cet aspect de la spiritualité de l'École française dans la partie suivante. Il importe seulement ici, pour nous, d'associer le culte marial au renouveau religieux et social qui s'opère depuis les hautes sphères sociales jusque vers le bas.

### ***1.2. Une piété mariale renouvelée***

La France, comme le reste de l'Europe, connaît une importante piété mariale durant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles puisque la Réforme catholique préfère de loin le culte marial à celui de tout autre saint populaire. Promu par une diversité de livres de dévotions et d'images religieuses, le culte marial est un élément particulièrement important dans cette période de reconquête catholique, car c'est souvent autour de ce culte que se manifeste et se raffermi la foi traditionnelle.<sup>29</sup> Aux yeux des théologiens, la Mère du Christ et, de fait, de tous les catholiques a indéniablement une place prépondérante dans la vie chrétienne. Partout où le culte fut menacé par la Réforme protestante, l'accomplissement d'actes de piété spectaculaires tels que pèlerinages et processions se veut un moyen d'affirmer et de consolider l'identité catholique. Ces dévotions baroques, légitimées par le récit de nombreux miracles, ont pour but d'attester la médiation mariale entre les fidèles et le Christ.

<sup>27</sup> Paul Broutin, *op.cit.*, t. II, p.428 et Jean Simard, *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle. Les dévotions de l'école française et les sources de l'imagerie religieuse en France et au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, p.4.

<sup>28</sup> René Taveneaux, *op.cit.*, t.II, p. 393.

<sup>29</sup> Stefano De Fiore, « Marie (Sainte Vierge): de 1650 au début du 20<sup>e</sup> siècle », *DSAM*, 1980, vol.10, p. 462.



L'action apostolique des agents de la Réforme catholique tend toutefois à spiritualiser et interioriser de plus en plus le culte marial. En effet, fortement influencée par la *devotio moderna* – définie par la pratique de l'ascèse totale, l'anéantissement de soi et la communion directe avec Dieu par l'oraison et l'imitation des vertus du Christ – l'élite religieuse voit en Marie un modèle de vertu qu'elle propose aux fidèles de suivre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, prendre exemple sur la vie de la Vierge Marie facilite l'itinéraire chrétien sur la voie du perfectionnement intérieur et de l'apostolat.<sup>30</sup> Les dévotions mariales de l'époque moderne sont par conséquent moins caractérisées par une diversité de dévotions que par une révérence pour le rôle de la Vierge dans la vie chrétienne.<sup>31</sup> La Vierge Marie est la sainte patronne qui protège et qui rassure, comme elle l'était au Moyen Âge, mais elle est désormais avant tout un modèle de vie qu'il faut s'efforcer de suivre.

Le rôle des missionnaires et du clergé dans la promotion du culte voué à la Mère du Christ n'est certes pas nouveau. Les Franciscains ont été, depuis le Moyen Âge, associés à la défense des prérogatives de la Vierge Marie et à la prière de l'Angélus alors que les Dominicains, pour leur part, sont largement responsables de la diffusion du Rosaire et des confréries qui lui sont consacrées.<sup>32</sup> Ce qui est différent maintenant c'est la méthodologie systématique qu'emploient les réformateurs catholiques pour encadrer les voies du salut. Ils misent sur une lecture accrue des Écritures et sur la méditation de la vie des saints, en ayant une dévotion particulière pour la Vierge Marie, afin d'inciter les fidèles catholiques à la vie morale, à la vertu et à l'éradication du vice.

Du côté des élites religieuses, les dévotions mariales sont marquées par la jonction de la théologie et l'expérience vécue.<sup>33</sup> En réponse aux critiques protestantes, le culte marial est recentré sur la maternité de Marie attestée par les Écritures. Les deux principales représentations mariales au début de l'époque moderne sont d'ailleurs très éloquentes : il

---

<sup>30</sup> *Ibid*, p. 460

<sup>31</sup> *Ibid*

<sup>32</sup> Donna Spivey Ellington, *From Sacred Body to Angelic Soul: Understanding Mary in Late medieval and Early Modern Europe*. Washington D.C, Catholic University of America Press, 2001, p.29, 33 et 159.

<sup>33</sup> Stefano De Fiores, *loc.cit.*, p.460.

s'agit de la Vierge à l'Enfant et la Mère du Christ au Calvaire.<sup>34</sup> Cette iconographie mariale qui représente le lien filial entre le Sauveur et sa Mère va de pair avec la piété christocentrique et eucharistique de l'époque. En soulignant ce lien privilégié, les religieux, les clercs et les laïcs dévots sont en mesure de réaffirmer le rôle de médiatrice de Marie dans l'économie du salut.

Les congrégations mariales, la vie « marieforme » et l'esclavage marial sont autant de formes que va prendre la spiritualité mariale des élites. Elles ont pour fin première d'orienter complètement la vie du fidèle dans le service de Marie en insistant sur le lien maternel qui unit cette dernière au Christ. Les confréries de dévotions, nouvellement fondées et chapeautées par les communautés religieuses, sont très représentatives de la piété mariale moderne. Le congréganiste se lie à la « Dame qu'il veut honorer », à la « mère qu'il veut aimer », à l'« avocate qu'il veut invoquer » dans un pacte qui scelle sa vie à celle de la Sainte Vierge. Il donne ainsi à sa vie une orientation mariale complète. Dans le même ordre d'idées, la vie « marieforme », qui trouve son origine chez les Carmes au XVII<sup>e</sup> siècle, se veut en complète conformité avec la volonté de Marie et est parachevée « lorsque l'âme s'est laissée former et animer par l'esprit de Marie jusqu'à être transformée en elle, de manière que Marie vit et fait toute chose en elle. » L'esclavage marial est une dévotion similaire aux deux premières. Bien que très ancienne, cette dévotion est à nouveau populaire durant la période moderne. L'absolutisme donne un souffle nouveau à cette dévotion qui acclame la dignité royale de la Vierge. Avec Bérulle, l'esclavage marial devient un renouvellement de la grâce baptismale.<sup>35</sup> L'union singulière de Marie avec le divin sur laquelle est fondée chacune de ces dévotions permet aux fidèles qui les pratiquent de se rapprocher de Dieu.

L'esprit de ces dévotions mariales est christocentrique et doit beaucoup à l'influence de l'École française de spiritualité.<sup>36</sup> En effet, l'originalité de Bérulle et de ses

<sup>34</sup> Théodore Koehler, « Marie (Sainte Vierge) : du Moyen Âge au Temps modernes », *DSAM*, 1980, vol.10, p.458.

<sup>35</sup> Au sujet des dévotions mariales des élites religieuses voir Stefano De Fiores, *loc.cit.*, p.460-462.

<sup>36</sup> Selon l'historien Henri Bremond, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Louis Grignon de Montfort, le « dernier des grands bérulliens », joint les dévotions mariales populaires à celles des élites dans son traité *De la vraie*

successeurs est de considérer le Christ en tant que parfait adorateur de Dieu parce qu'il est l'union de deux natures : divine et humaine. Pour lui, « le chrétien doit s'efforcer d'être dans un état perpétuel d'oblation, d'anéantissement et d'honorer Dieu par le fond même de son âme [...] ». <sup>37</sup> Cette union mystique à Dieu conduit Bérulle à se pencher sur le mystère de l'Incarnation dans lequel le Fils n'est jamais séparé de sa Mère. Les vies de Jésus et de Marie constituent en cela des modèles de perfection chrétienne auxquels il faut s'assujettir. Des mots tels que « adhérence », « appartenance » et « servitude » prennent alors de nouvelles significations dans le langage de la spiritualité et traduisent la ferveur de l'École française pour la vie intérieure. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la « vie intérieure » et l'« adhérence » signifient la vie spirituelle hors de tout attachement à la chair. L'intériorité est un état accessible par le renoncement à sa propre volonté, car pour l'élite religieuse, il faut être complètement anéanti ou soumis devant Dieu pour pouvoir vraiment communier avec lui. <sup>38</sup>

En désirant adhérer aux états intérieurs du Christ, l'École française de spiritualité se penche sur la vie « intra-utérine » du Christ en sa mère. Le rôle privilégié de Marie dans l'Incarnation la situe au premier rang de la participation à Dieu. Pour Bérulle, « la Vierge est trop conjointe à son fils pour n'être pas conforme et semblable à lui ; elle lui est trop proche et trop familière pour ignorer son état et ses secrets. » <sup>39</sup> Plus précisément, l'École française insiste sur la similarité intérieure du Christ et de sa Mère et non sur celle du corps. Le plus grand mérite de la Mère divine n'est pas tant d'avoir engendré le corps du Christ, mais d'être « son épouse » et « sa sœur en esprit ». Ce langage symbolique explique ainsi la dignité de Marie qui est « toute relative à Dieu » : Marie est « épouse » dans son union avec Dieu pour engendrer le Fils et est aussi « sœur » de Jésus parce qu'elle est elle-même créée par Dieu. De ce fait, on comprend très bien chez les théologiens que Marie n'est pas celle qui engendre le Christ, c'est le Père lui-même qui le fait. <sup>40</sup> Dès lors, adhérer à la vie intérieure de Marie ou se conformer à son for intérieur par l'oraison, c'est se conformer au Christ lui-même.

---

*dévotion à la Sainte Vierge.* (Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Librairie Bloud et Guay, 1932, vol.9, p. 251-252.)

<sup>37</sup> André Molien, « Bérulle », *DSAM*, 1936, vol.1, p. 1557.

<sup>38</sup> Louis Châtellier, *Le catholicisme en France...*, t.II, p.29.

<sup>39</sup> Pierre de Bérulle, « Vie de Jésus », OC, t.VIII, p. 308 cité dans Yves Krumenacker, *op.cit.*, p.191.

<sup>40</sup> Donna Spivey Ellington, *op.cit.*, p.177.

### 1.3. Marie, les femmes et la maternité

Selon l'historien Louis Châtellier, la réflexion théologique de l'École française de spiritualité sur le mystère de l'Incarnation fait évoluer l'attitude du clergé à l'égard des femmes. La réflexion sur le mystère de l'Incarnation aurait effectivement conduit les hommes d'Église à reconsidérer leur position sur la maternité et le rôle de mère.<sup>41</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, la « bonne » mère ne devait pas se contenter d'enfanter pour ensuite abandonner son enfant à une nourrice. Au contraire, elle devait le garder auprès d'elle afin de continuer à lui prodiguer son attention et ses soins et afin de le nourrir comme l'avait fait jadis la Vierge Marie avec son Fils.<sup>42</sup> Selon les théologiens, nul n'est plus qualifié pour l'éducation des enfants que les femmes. Elles sont assurément plus habituées que les hommes à répéter les moindres choses à maintes reprises aux enfants, ce qui en fait des relais privilégiés de la Réforme catholique.<sup>43</sup> Ainsi, ce sont donc les théologiens catholiques qui consolident la définition du rôle de mère dans la France moderne en faisant de celles-ci les gardiennes des mœurs catholiques au sein des familles.

L'Église magnifie le rôle pédagogique des « bonnes mères chrétiennes », mais pour éduquer, elles doivent d'abord être elles-mêmes éduquées. L'éducation religieuse est procurée autant aux filles et garçons, mais en particulier aux filles puisque c'est aux mères qu'incombe la garde des enfants. « C'est par rapport aux enfants qu'on doit avoir le plus de zèle d'instruire les mères, à cause que c'est par eux qu'elles doivent trouver leur salut ou leur perte, et que leurs manquements envers eux ont des suites et des conséquences qu'on ne saurait assez déplorer. »<sup>44</sup> Aussi, les réformateurs, missionnaires et communautés religieuses veillent-ils à fonder des instituts pour les filles. Des traités constituent des moyens d'aider les femmes dans l'accomplissement de cette « mission », et ce, pour leur bien, celui de leur mari, de leur famille aussi bien que celui de la société.<sup>45</sup> Avec la Réforme catholique, les femmes deviennent, à l'instar de la Vierge Marie, des mères spirituelles, des femmes qui engendrent d'autres catholiques.

<sup>41</sup> Louis Châtellier. *Le catholicisme en France...*, t.II, p.116-117.

<sup>42</sup> *Ibid*

<sup>43</sup> *Ibid*

<sup>44</sup> Guillaume Le Roy, *Devoirs des mères avant et après la naissance*, 1675, Avertissement, III, R<sup>o</sup>, cité dans Marcel Bernos, *Femmes et gens d'Église dans la France classique (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, p.155.

<sup>45</sup> Marcel Bernos, *op.cit*, p.149.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas encore fait mention des religieuses, mais à l'époque où la France voit se développer une éthique domestique des foyers catholiques, les communautés religieuses de femmes se spécialisent, elles aussi, dans des fonctions maternelles (l'éducation, les soins aux malades et la charité). L'historienne Elizabeth Rapley note toutefois un élargissement du rôle de la femme au sein de l'Église gallicane, car si la prédication demeure, plus que jamais, la prérogative du clergé, les religieuses parviennent somme toute à se tailler une place au sein des missions apostoliques. À partir des années 1660, les écoles et les hôpitaux, de même que les religieuses et filles dévotes qui y servent, sont considérés par la société comme étant des nécessités sociales.<sup>46</sup> Tout comme leurs consœurs mariées, les religieuses et filles séculières participent à la formation de futures mères en s'identifiant aux valeurs mariales et en les propageant.

De nombreuses communautés féminines se placent alors sous le patronage protecteur de la Vierge à l'instar des congrégations mariales et des confréries de dévotion. Le XVII<sup>e</sup> siècle voit aussi croître la popularité de la dévotion à l'Éducation de la Vierge. Cette dévotion était notamment populaire auprès des femmes éducatrices.<sup>47</sup> Bien que de source apocryphe, la popularité de la dévotion se perçoit partout dans les chapelles, les catéchismes, les oraisons et les statues. La tradition dépeint souvent la jeune Marie en train d'étudier avec sa mère ou bien, plus tard dans sa vie, au temple. La dévotion prend beaucoup d'importance notamment lorsque le jour de la *Présentation de la Vierge au Temple* devient la fête patronale de Saint-Sulpice, et par extension, celle du clergé. La dévotion est alors considérée dans les manuels et les catéchismes comme une doctrine.<sup>48</sup> En fait, la Vierge Marie est à ce point populaire au XVII<sup>e</sup> siècle que son culte démontre une exceptionnelle adaptabilité. Pratiquement tous les couvents, monastères et séminaires l'adoptent selon leurs propres valeurs:

the little princess, the dear little mistress of the Jesuits, for whose honour they were ready to do battle, to the personification of Virginal purity, clothed in a majesty both reason and severe to whom religious men and women could relate, to the Jansenists she was Jansenist, to the Carmelite, Carmelite; to the Sulpicians, the model of clergy and the queen of the missions.<sup>49</sup>

<sup>46</sup> Elizabeth Rapley, *op.cit.*, p.113.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.171.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.170.

Cet aspect est très important selon l'historienne Elizabeth Rapley, car la « polyvalence » du culte marial, permet notamment à des femmes telles que Marguerite Bourgeoys de façonner un nouveau modèle d'apostolat féminin. Pour la missionnaire canadienne, la vie « voyageuse » de la Vierge Marie est un modèle d'apostolat féminin actif et sans réclusion.<sup>50</sup>

Il est intéressant ici d'établir un lien, dans un premier temps, entre les définitions théologiques des missionnaires et, dans un second temps, les représentations de la Vierge Mère. Comme nous l'avons exposé, les représentations et les dévotions mariales les plus populaires à l'époque sont celles qui soulignent sa maternité alors que selon certains spécialistes,<sup>51</sup> un fantasme maternel inconscient surgit à l'époque dans la rhétorique des agents de la Réforme catholique. Dans le vaste mouvement d'uniformisation des mœurs et pratiques religieuses que sont les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Église se fait rassurante pour ceux qui se conforment à la perfection chrétienne, mais elle insiste, par le fait même, sur la damnation des autres qui ne suivent pas ses préceptes moraux.<sup>52</sup> Selon le discours socioreligieux des missionnaires, l'orthodoxie religieuse et le conformisme social ont pour corollaire la protection réconfortante de Marie, Mère de l'Église.

Est-ce aussi un hasard que plusieurs pays européens se placent alors sous le patronat de la Vierge? Sûrement pas puisqu'à l'époque l'intégration socioreligieuse qu'est la Réforme catholique implique aussi les autorités politiques. L'allégeance des souverains à la Vierge traduit l'importance d'affirmer une unité culturelle : la monarchie et le peuple sont ainsi réunis par une même dévotion qui assure par le fait même une puissante protection.<sup>53</sup> En France, Marie devient une figure de proue de l'identité nationale et catholique lorsque Louis XIII fait le vœu, en 1638, de consacrer le royaume à la Vierge en échange d'un fils héritier attendu depuis vingt-deux ans.<sup>54</sup> Une fois l'enfant né, des portraits de la reine de

<sup>50</sup> Elizabeth Rapley, *op.cit.*, p. 101-110 ; Lorraine Caza, *La vie voyageuse, conversante avec le prochain*, Montréal / Paris, Bellarmin / Les Éditions du Cerf, 1982, 215 pages ; Estelle Sabart, *La sainteté féminine par les valeurs mariales : le cas de Marguerite Bourgeoys*, Mémoire de M.A (Histoire), Université de Savoie Chambéry et Université de Montréal, 1999, 198 pages.

<sup>51</sup> A. Danet cité par J. Delumeau, *Un chemin d'histoire*, p. 94 dans Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p.72.

<sup>52</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p.72.

<sup>53</sup> Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*, [s.l], Publisud, 2002, p. 129.

<sup>54</sup> Jean Simard, *op.cit.*, p.31.

France et du dauphin empruntent beaucoup à l'iconographie mariale en donnant une impulsion à l'iconographie médiévale de la Vierge Mère à l'enfant Jésus emmaillotté. Anne d'Autriche, l'alliée des dévots, est représentée tenant son enfant « emmaillotté » sur ses genoux.<sup>55</sup> De la même manière que la représentation de la reine de France dans *La France apportant la foi aux Hurons de la Nouvelle-France*, cette iconographie établit ainsi un lien direct entre la monarchie du royaume de France, ses sujets et l'intercesseur et patronne céleste de France.<sup>56</sup>

Comme la métropole, la Nouvelle-France est une terre de missions placée sous l'égide de Marie. En effet, c'est avec beaucoup de faste qu'on célèbre en Nouvelle-France la fête de l'Assomption puisqu'on reconnaît à la fois « cette grande princesse comme supérieure et protectrice de l'une et l'autre France, selon les saintes affections [du] bon Roy et encor pour bénir Dieu de ce qu'il a pleu à sa bonté de donner un enfant de miracle et de bénédiction » à la couronne de France.<sup>57</sup>

#### ***1.4. La Nouvelle-France : mission sous l'égide de Marie***

Les débuts de l'Église catholique en Nouvelle-France ont été longtemps bien modestes. Les premières missions s'implantent en Acadie dès 1603 et sont le fait de séculiers, puis des Jésuites et à partir de 1632 des Capucins. Le prosélytisme catholique va s'opérer dans la vallée laurentienne grâce aux Récollets, branche réformée des Franciscains (1615-1629, puis à partir de 1670), et aux Jésuites (1625-1629, puis à partir de 1632). À partir de la rétrocession par l'Angleterre de la colonie en 1632, les Jésuites s'emploient à sédentariser les tribus semi-nomades afin de les christianiser.<sup>58</sup> Parallèlement à cela, la colonie française au Nouveau Monde s'élargit progressivement et il faut bientôt penser à structurer une Église afin d'encadrer les colons. De nombreuses chapelles, églises et paroisses sont alors érigées et consacrées, entre autres, aux mystères et prérogatives de Marie. Bien que ce soit

<sup>55</sup> Robert Derome, « La Vierge-Mère à l'enfant Jésus emmaillotté terrassant le dragon », In Département d'histoire de l'art de l'UQAM, *La médaille du baron de Fouencamps et l'iconographie de la Vierge à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours*, [En ligne], <http://www.er.uqam.ca/nobel/r14310/NDdBS/index.html>, (page consultée le 10 juillet 2005).

<sup>56</sup> Voir à l'égard du tableau *La France apportant la foi aux Hurons de Nouvelle-France* : Robert Derome, *op.cit.*, et Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p. 9-14.

<sup>57</sup> *Relation de l'année 1637-1638* dans Lucien Campeau, éd. *Monumenta Novae Franciae*, tome IV : *Les grandes épreuves (1638-1640)*, Montréal, Les Éditions du Bellarmin, 1989, doc. 52, chap. XI, p. 127.

<sup>58</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p. 205.

saint Joseph qui soit élu patron de la Nouvelle-France, la toponymie mariale démontre que l'élite socioreligieuse s'applique à christianiser le territoire sous l'égide de la plus efficace des médiatrices.

C'est dans ce cadre apostolique et civilisateur que les Récollets diffusent leur grande dévotion à l'Immaculée Conception en Nouvelle-France en mettant plusieurs sanctuaires sous le vocable Notre-Dame-des-Anges.<sup>59</sup> Toutefois, les principaux promoteurs du culte marial en Nouvelle-France, comme dans la métropole, sont les Jésuites puisque les Récollets ne sont pas autorisés à revenir en Nouvelle-France en 1632. Jusqu'à l'arrivée des Sulpiciens, en 1657, les Jésuites sont par conséquent les seuls en activité dans la colonie laurentienne. Tout comme les Récollets, ces « maîtres spirituels de la colonie »<sup>60</sup> contribuent également à répandre la dévotion à l'Immaculée Conception en consacrant en 1635 leur mission de la Nouvelle-France à cette première grandeur de la Vierge. Ce vœu fut ensuite renouvelé tous les ans par les Jésuites en mission dans la colonie.<sup>61</sup> À l'époque, l'Immaculée Conception est une prérogative mariale très importante pour l'Église catholique puisque la naissance sans péché de Marie fait véritablement d'elle un être détaché de la Création, un être sans la tâche du péché originel, ce qui lui permet d'avoir un rôle dans l'économie du salut.

Dès les débuts de la colonie, le balisage du territoire à convertir par la toponymie mariale indique la propension des missionnaires à se placer sous le patronage et la protection de Marie.<sup>62</sup> Les dévotions pour l'intercession mariale sont continuellement imbriquées dans l'œuvre jésuite. Les *Relations* des Jésuites reflètent toute l'envergure qu'a la figure maternelle et rassurante de Marie pour ces derniers. Devant les dangers « pressans », ils ont recours à la Vierge par des dévotions extraordinaires (jeûnes, aumônes, oraisons de Quarante Heures, communions, « vœu solennel de célébrer publiquement la

<sup>59</sup> P. Archange Godbout, O.F.M., « Les Récollets, apôtres de Marie sous le régime français », *SCHEC. Rapport*, (1953/54), p.18.

<sup>60</sup> Honorius Provost, « La dévotion à la Sainte Famille en Canada », *RUL*, 18, no.5 (janvier 1964), p.396.

<sup>61</sup> Ferdinand Vandry, P.A., « La foi de l'Église de Québec en l'Immaculée Conception au temps de Mgr Laval », *SCHEC rapport*, (1953/54), p. 24.

<sup>62</sup> Voir à cet égard la conclusion d'Hector Bibeau, « Le climat marial à l'arrivée de Mrg de St-Vallier », *RHAF*, 22, no. 3 (1968-1969), p. 427.



feste de sa Présentation », etc.)<sup>63</sup> Ils apprennent aussi aux autochtones missionnés à devenir des « serviteurs de Marie », des « enfants de Marie », en renonçant au péché, en menant une vie exemplaire, en récitant le Rosaire.<sup>64</sup> Ces dévotions collectives et individuelles des missions témoignent donc toute la confiance que mettent en Marie les missionnaires et leurs missionnés en Nouvelle-France.

La prépondérance du culte marial pour la Compagnie de Jésus se manifeste aussi dans les confréries de dévotion qu'elle met sur pied. C'est effectivement aux Jésuites que revient le mérite d'avoir fondé la Congrégation de la Vierge et la Confrérie de la Sainte Famille à Québec. Tout comme en Europe, l'élite religieuse de la colonie est enrôlée dans des confréries dont l'orientation est fortement mariale. Dans la première, réservée aux hommes, les dévotions mariales permettent de sanctifier les membres et de les former à l'apostolat alors que dans la seconde, les femmes qui adhèrent à la confrérie doivent se sanctifier elles-mêmes ainsi que tout leur foyer en se conformant aux valeurs mariales.<sup>65</sup> Dans un cas comme dans l'autre, les dévotions mariales structurent très fortement les pratiques religieuses en Nouvelle-France. Comme le souligne l'auteur du manuel de *La Solide Dévotion à la Très-Sainte Famille*, la parenté de Jésus honorée par cette dévotion est aussi celle de la Vierge.<sup>66</sup> Aussi, est-ce pour cela que « la manifestation la plus caractéristique du sentiment religieux en Nouvelle-France » inclut des dévotions à Anne et Joachim qui, en tant que parents de la Vierge, préfigurent la perfection chrétienne de la famille de Jésus. Cette dévotion, dans laquelle chacun des membres doit se conformer selon son état à la famille supra terrestre, est somme toute centrée sur Marie.

<sup>63</sup> F. Le Mercier, *Relation de 1653* dans Lucien Campeau, éd., *Monumenta Novae Franciae*, tome VIII : *Au bord de la ruine (1651-1656)*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1996, doc. 120, chap. II, p. 567.

<sup>64</sup> F. Le Mercier, *Relation de 1654* dans *Ibid*, doc. 139, chap. X, p.706-714.

<sup>65</sup> Irénée Noye, « Famille (Dévotion à la Sainte-Famille) », *DSAM*, 1964, vol. 5, p.84-93 ; Honorius Provost, « La dévotion à la Sainte-Famille en Canada », *RUL*, 18, nos. 5/6 (janvier et février 1964), p. 395-405 / 543-552 ; Pierre Hurtubise, « Aspects doctrinaux de la Sainte-Famille en Nouvelle-France », *Église et Théologie*, 3 (1972), p. 45-68 ; Marie-Aimée Cliche, *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, p. 160-164 ; Brigitte Caulier, *Les confréries de dévotion à Montréal du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Ph.D (Histoire), Université de Montréal, 1986, p.244-252.

<sup>66</sup> *La Solide Dévotion à la Très-Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph. Avec un catéchisme qui enseigne à pratiquer leurs vertus*, Paris, Florentin Lambert, 1675, p. 106, cité dans Pierre Hurtubise, *loc.cit.*, p.49. (Ce manuel est traditionnellement attribué à l'abbé de Maizerets. Voir à ce sujet : Honorius Provost, *loc.cit.*, p.402.)

C'est aussi avec un idéal religieux fortement imprégné du culte marial que les membres de la Société Notre-Dame comptent coloniser et christianiser Ville-Marie. M. de la Dauversière, M. de Fancamp, le baron de Renty et M. Olier, et vraisemblablement, la Compagnie du Saint-Sacrement sont tous des noms associés à la création de la Société Notre-Dame de Montréal.<sup>67</sup> En 1642, les membres de la Société de Notre-Dame se réunissent à Paris, sous la protection particulière de la Vierge Marie, afin de consacrer l'île de Montréal à la Sainte Famille : « Ils se consacrèrent eux-mêmes et s'unirent en participation de prières et de mérites, afin qu'estans conduits d'un mesme esprit, ils travaillent plus purement pour la gloire de Dieu et pour salut de ces pauvres peuples [...] »<sup>68</sup> Unies dans un « mesme esprit » par la dévotion à la Sainte Famille, chacune des communautés religieuses qui s'établira à Montréal honorera d'une manière particulière une sainte personne : un hôpital desservi par des Hospitalières originaires de La Flèche sera consacré à Saint-Joseph, une communauté de filles séculières sous la direction de Marguerite Bourgeoys sera dédié à Marie alors que les Sulpiciens veilleront à l'établissement de séminaires « pour y faire adorer Jésus Christ. »<sup>69</sup>

Jérôme Royer de la Dauversière, fondateur des Hospitalières de Saint-Joseph, et ancien élève du Père Louis Lalemant, est un grand promoteur du mouvement missionnaire en Nouvelle-France. En créant la Société Notre-Dame, son intention est clairement d'établir une ville mariale et de voir sa congrégation prendre en charge l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie.<sup>70</sup> À leur arrivée, en 1659, les premières Hospitalières acceptent la clôture, mais ne prononcent pas de vœux formels et ne revêtent pas l'habit religieux. Elles ne le font que douze ans plus tard, au plus fort de l'opposition entre M. de Queylus et Mgr Laval. Même en devenant des religieuses cloîtrées selon le droit canon de l'époque, les Hospitalières contribuent largement à la mission apostolique en Nouvelle-France, en associant l'assistance matérielle à la

<sup>67</sup> Guy-Marie Oury, « Le rédacteur des *Véritables motifs* : M. Olier ? », *Église et Théologie*, 21 (1990), p. 211.

<sup>68</sup> Barthélemy Vimont, *Relation de 1642*, dans Lucien Campeau, éd. *Monumenta Novae Franciae*, tome V : *La Bonne nouvelle reçue (1641-1643)*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1990, doc. 87, chap. IX, p. 442.

<sup>69</sup> *Ibid*, p. 440 et Marie-Claude Dinot-Lecomte, « Les Hospitalières françaises en Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *RHEF*, 86, no.217 (juillet-décembre 2000), p. 264.

<sup>70</sup> Leslie Choquette, « *Ces Amazones du Grand Dieu : Women and Mission in Seventeenth-Century Canada* », *FHS*, 17, no. 3 (Spring 1992), p. 639.

« réfection spirituelle », qui sont autant d'« appâts » de la foi chrétienne.<sup>71</sup> À Montréal, les Hospitalières s'attirent notamment les éloges des Sulpiciens qui les considèrent comme des missionnaires à part entière, malgré leur réclusion.<sup>72</sup>

Les idéaux religieux très élevés de la Société Notre-Dame de Montréal se traduisent aussi très vite en actions concrètes chez Marguerite Bourgoys, mais cette dernière refuse la réclusion. La Congrégation de Notre-Dame qu'elle fonde se veut en conformité avec la vie mariale qu'elle conçoit active. En effet, pour Marguerite Bourgoys, les sœurs cloîtrées qui s'engagent dans les soins des malades honorent l'état de Marthe; les religieuses pénitentes, et recluses en contemplation se conforment à l'état de Marie Madeleine ; et le « troisième état des filles que Jésus Christ a laissé sur terre, après sa résurrection, » correspond à la vie de la Vierge Marie qui a œuvré à l'instruction des personnes de son sexe.<sup>73</sup> La Congrégation de Notre-Dame reconnaît donc la vie de la Vierge Marie, par son éducation au temple, comme une vie apostolique et « voyageuse » ou sans réclusion.<sup>74</sup> Dans la continuité de son œuvre, Marguerite Bourgoys veille à faire édifier en corvée la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours et fonde, en 1658, une congrégation externe pour les jeunes filles sous le vocable Notre-Dame-de-la-Victoire.<sup>75</sup> Cette congrégation externe, comme la confrérie de la Sainte Famille, est constituée sur le modèle de la Congrégation de la Vierge. Dès lors, il s'agit encore de former une élite de jeunes filles « dont l'éducation est terminée » et qui entraînerait les autres filles dans la perfection chrétienne.<sup>76</sup> Marguerite Bourgoys, qui a elle-même fait partie d'une telle congrégation durant sa jeunesse à Troyes, assure ainsi la

<sup>71</sup> Dominique Deslandres, « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p.211.

<sup>72</sup> « Plusieurs Yroquois & quantité d'autres Sauvages y ont été convertis tant par leur ministère que par l'assistance des ecclésiastiques du lieu, et y sont morts ensuite avec des apparences quasi visibles de leur prédestination. Grand nombre de huguenots y ont eu ce même bonheur; même, dans un seul hiver, il y en eu jusqu'à cinq qui y sont morts catholiques, à la grande satisfaction de leurs âmes. Ces bonnes filles ont rendu et rendent encore de si bons services au public qu'il se loue tous les jours de la grâce que le Ciel lui a faite de les lui avoir amenées pour sa consolation, dans un pays aussi éloigné que celui-ci, où leur zèle les a portées. » dans François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, Édition et annotations par Marcel Trudel, Québec, Édition Hurtubise HMH, 1992, chap. 19, p. 203.

<sup>73</sup> Marguerite Bourgoys, *Les Écrits de mère Bourgoys. Autobiographie et testament spirituel*, Montréal, C.N.D., 1964, p. 136.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p.204. et Lorraine Caza, *op.cit.*, p.51-52.

<sup>75</sup> Hector Bibeau, *loc.cit.*, p. 425.

<sup>76</sup> Marie-Aimée Cliche, *op.cit.*, p. 166.

diffusion de ses valeurs mariales dans la jeune colonie et peut-être une relève à la branche séculière de la Congrégation de Notre-Dame, fondée par Pierre Fourier et Alix Le Clerc.

L'établissement de la Congrégation Notre-Dame au Nouveau Monde connaît un développement différent des Hospitalières de Saint-Joseph. Lorsque Mgr Laval puis son successeur Mgr de Saint-Vallier décident d'imposer la clôture aux filles séculières de Marguerite Bourgeoys, c'est grâce à Louis Tronson, alors supérieur de Saint-Sulpice, que ces dernières parviennent à préserver leur « vie voyageuse ». <sup>77</sup> L'historienne Leslie Choquette voit dans cette sauvegarde des filles séculières un résultat du contexte colonial précaire et éloigné. En effet, en raison des besoins de la Nouvelle-France, Choquette remarque que les filles séculières avaient l'avantage d'être une « aubaine » pour les Sulpiciens, devenus seigneurs en 1663 en endossant les dettes de la Société Notre-Dame de Montréal dissoute. <sup>78</sup>

L'analyse de Leslie Choquette soulève un aspect intéressant puisque des quatre premiers prêtres envoyés en Nouvelle-France en 1557, leur nombre s'élève (seulement) à vingt et un en 1700. <sup>79</sup> Nous pouvons alors supposer que les premiers Sulpiciens, œuvrant à structurer la paroisse auprès des colons et la mission auprès des autochtones, aient eu besoin d'aide pour l'enseignement du catéchisme aux jeunes filles et que l'organisation souple de la Congrégation de Notre-Dame ait été un atout pour leur mission apostolique. Comme les Jésuites avant eux qui appelèrent les communautés féminines à l'aide, les Sulpiciens ont besoin des femmes pour enseigner aux femmes. Cependant, cette interprétation ne prend pas en compte toute l'importance de l'*agency* des femmes de la Réforme catholique. Ces dernières – cloîtrées, séculières et dévotes – prennent part aux missions apostoliques selon leurs propres initiatives. Par ailleurs, la Congrégation de Notre-Dame et les Messieurs de

<sup>77</sup> Estelle Sabart, *op.cit.*, p.21.

<sup>78</sup> « Bishop Laval did not look favorably on Sœur Bourgeoys's ambitions, because he was deeply suspicious of uncloistered religious. But unlike the Hospitalières de Saint-Joseph, who were fighting for their life in Montreal at the same time, Sœur Bourgeoys had the support of the Sulpicians. They had become the seigneurs of Montreal in 1663 by taking over the debts of the bankrupt Société de Notre-Dame. Members of the order were funding the enterprise with their personal money ; one priest, Le Ragois de Bretonvilliers, advanced out of pocket 130,000 livres. Under these circumstances, an uncloistered order that could hold its own financially must have seemed vastly preferable to a cloistered one that would require an endowment. Bluntly put, the services of Sœur Bourgeoys "came cheap." », Leslie Choquette, *loc.cit.*, p.647.

<sup>79</sup> Brian Young, *In its Corporate Capacity : The Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1876*, Montreal/ Kingston, McGill-Queen's University Press, 1986, p.7.

Saint-Sulpice ont en commun une importante dévotion mariale. L'affinité spirituelle entre les deux communautés peut expliquer l'association des prêtres aux filles séculières qui, à l'époque, non seulement se produit en Nouvelle-France mais aussi à Paris et dans le sud de la France.

\* \* \*

L'historien Marcel Bernos fait remarquer avec justesse que le discours des clercs à l'égard de Marie est toujours hyperbolique et les valeurs mariales qu'ils louangent ne s'appliquent pas à l'ensemble des femmes.<sup>80</sup> Si les clercs et les missionnaires ne sont pas prêts de mettre toute la gent féminine sur le même piédestal que la Vierge Mère, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, le culte marial des élites socioreligieuses au XVII<sup>e</sup> siècle a une incidence sur la définition de la maternité et la promotion de la vie religieuse. Dans les chapitres qui suivent, nous tâcherons d'expliquer plus précisément le discours socioreligieux d'une élite cléricale, nommément la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, en fonction de ses valeurs mariales.

---

<sup>80</sup> Marcel Bernos, *op.cit.*, p. 26.

## LA SPIRITUALITÉ SACERDOTALE MARIALE DE JEAN-JACQUES OLIER

Au XVII<sup>e</sup> siècle, on reconnaît un style ecclésiastique propre à Saint-Sulpice qui se caractérise par le recueillement, l'austérité, la distinction et la culture des prêtres.<sup>1</sup> La formation et le style ecclésiastique de la compagnie de prêtres doivent beaucoup, comme nous sommes en droit de nous y attendre, à la vision sacerdotale et de la spiritualité du fondateur, Jean-Jacques Olier. Diffusé à l'intérieur de maints séminaires à l'époque, ce style ecclésiastique a beaucoup d'influence sur le catholicisme français. Alors que les ordres réguliers rénovés cherchent à raviver la mémoire de leur fondateur pour affermir leur identité religieuse, les congrégations de prêtres séculiers, comme celle de Saint-Sulpice, également en quête d'identité, misent sur l'exaltation de l'état de prêtre.

Jean-Jacques Olier partage avec ses contemporains une importante ferveur mariale, mais, en raison de ses fonctions de prêtre, ses dévotions mariales sont imbriquées dans sa spiritualité sacerdotale. Dans ce chapitre, nous étudierons comment la spiritualité sacerdotale mariale d'Olier façonne la construction identitaire sulpicienne. Nous verrons dans un premier temps quels sont les idéaux spirituels derrière la fondation de Saint-Sulpice. Ensuite, nous illustrerons l'importance du culte marial personnel d'Olier dans l'établissement du séminaire et dans son œuvre littéraire. Dans un troisième temps, nous démontrerons comment la vision sacerdotale de Jean-Jacques Olier est articulée dans un langage genré. Finalement, nous exposerons comment le culte marial, imbriqué dans l'identité sulpicienne, conditionne la mission apostolique et civilisatrice des Sulpiciens.

---

<sup>1</sup> Jean Delumeau et Monique Cottret, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1996 [1971], p. 104.

## 2.1. *Saint-Sulpice et la sanctification des prêtres*

Jean-Jacques Olier, prédestiné dès son plus jeune âge à une carrière ecclésiastique, subit plusieurs influences lors de sa formation de prêtre. Sous la direction de Vincent de Paul, Olier s'intéresse d'abord à la prédication populaire et devient missionnaire à l'intérieur de la France. Quelques années plus tard, à la demande d'Agnès Langeac,<sup>2</sup> il prend Charles de Condren comme directeur tout en demeurant un collaborateur de Vincent de Paul. En 1641, Olier adapte la pensée de Charles de Condren, successeur immédiat de Bérulle à l'Oratoire, et fonde un premier séminaire à Vaugirard qu'il transfère ensuite à côté de l'église Saint-Sulpice de Paris dont il a obtenu la cure.<sup>3</sup> Olier cesse ainsi d'être un prédicateur rural pour se concentrer à la formation des prêtres en fondant un séminaire diocésain, portant le nom de sa paroisse.

Dans la pensée de Jean-Jacques Olier, le XVI<sup>e</sup> siècle fut une période sombre pour le clergé dans laquelle « on vit l'Église en décadence pour la ferveur et les mœurs, [...] où le peuple était enveloppé dans l'hérésie, les religieux dedans l'apostasie et le clergé dans l'opprobre et le scandale. »<sup>4</sup> Ayant été pendant plusieurs années missionnaire, Olier connaît bien la situation des prêtres de paroisse et en fondant le séminaire de Saint-Sulpice, l'un des buts premiers qu'il assigne à son œuvre est la sanctification des prêtres. Cette sanctification du prêtre résulte, selon Olier, de sa capacité à vivre « dans le Christ ». En effet, la fin spirituelle de Saint-Sulpice est de vivre « souverainement pour Dieu dans le Christ » de telle sorte que « l'intérieur du Fils pénètre l'intime du cœur » des Sulpiciens et qu'ils puissent dire, comme Saint-Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal 2, 20)<sup>5</sup> Conformément à la vision sacerdotale de la Réforme catholique, Olier croit alors que c'est tout le clergé qui va suivre la voie du perfectionnement sacerdotal qu'il implante à Saint-Sulpice et que c'est par l'excellence de la prêtrise que doit passer la

<sup>2</sup> A. Cunningham, « Women in the French School : Some No Longer So Hidden Faces », *Bulletin de Saint-Sulpice*, 22, (1996), p. 129.

<sup>3</sup> Irénée Noye et Michel Dupuy, « Olier (Jean-Jacques) », *DSAM*, 1982, vol.11, p. 738.

<sup>4</sup> Panegyrique de François de Sales prononcé par Olier entre 1645-52, cité dans Yves Krumenacker, *L'école française de spiritualité : des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Éditions du Cerf, 1999, p.62.

<sup>5</sup> JJO, « Mémoires, ms 5, 107 (conservées aux Archives de la Compagnie de Saint-Sulpice), citées dans Yves Krumenacker, *L'école française de spiritualité...*, p. 283.

réformation de la piété chrétienne.<sup>6</sup> L'édification du prêtre est alors censée procurer un modèle de sainteté aux membres subalternes du clergé et aux fidèles.

Afin de « servir les âmes » d'une manière plus universelle, Olier affecte aussi une mission apostolique au séminaire de Saint-Sulpice. Les prêtres missionnaires de Saint-Sulpice sauront ainsi participer, espère-t-il, aux desseins divins et répondre aux besoins criants de « main d'œuvre » de l'Église :

Il me semblait que ce récit était l'accomplissement de la prophétie de saint Siméon et d'Anne la prophétesse, dont Dieu se servit pour révéler l'humiliation de Jésus-Christ et de sa sainte Mère; et il me venait en l'esprit que ce que l'on nous disait du christianisme parmi ces royaumes gentils, qui font confusion à nos Chrétiens et aux plus spirituels de ce royaume, nous donnait lieu de nous écrire : *Lumen ad revelationem gentium ; quod parasti ante faciem omnium popularium.* (Luc II, 32) Mais ce qui me faisait soupirer est la disette d'ouvriers en ces lieux, où, dans un royaume entier, il n'y en a que neuf pour trois cent mille personnes. Il y en a un autre où quatre cent mille âmes n'ont pas un prêtre ni un évêque. On vient chercher en France des ouvriers, et je me sentirais bien porté à secourir ces pauvres mais riches États en Jésus et Marie, selon les anciennes espérances que j'en ai toujours eues.<sup>7</sup>

La visée apostolique de Jean-Jacques Olier cherche aussi à diffuser sa propre conception de la spiritualité et de perfection intérieure. Comme nous l'expliquerons ultérieurement, cette perfection de la vie spirituelle repose chez Jean-Jacques Olier dans la « vie intérieure de Jésus » et, par extension, dans la « vie intérieure de Marie ». Avant d'expliquer à proprement parler le culte marial de Jean-Jacques Olier, il est bon de cerner la spiritualité christocentrique et eucharistique du séminaire de Saint-Sulpice.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Jean-Jacques Olier situe l'état de prêtre « dans le Christ », c'est-à-dire dans la capacité du prêtre d'imiter la perfection religieuse de Jésus. L'humanité du Christ est par conséquent au cœur de la spiritualité sulpicienne et, au XVII<sup>e</sup> siècle, cette vie de Jésus est comprise comme une parfaite union avec Dieu. Imiter le Christ dans sa religion (union) pour le Père se traduit à Saint-Sulpice par une vie structurée par l'abnégation de soi. Pour atteindre cet idéal qu'est la vie anéantie du Christ, trois grandes pratiques religieuses composent le quotidien des Sulpiciens : ce sont les dévotions

<sup>6</sup> Pierre Boisard, *La compagnie de Saint-Sulpice : trois siècles d'histoire*, [s.l., s.n.], 1940, p.16.

<sup>7</sup> JJO, « Lettre spirituelle LV », *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier*, Paris, Migne Éditeur, 1856, p. 799.



au Saint-Sacrement (Eucharistie) et à la Vierge ainsi que l'étude des Écritures.<sup>8</sup> De ces trois grandes pratiques religieuses, plusieurs dévotions en sont déclinées et caractérisent « l'esprit de Saint-Sulpice » : des dévotions à l'Enfance et à la Croix de Jésus, entre autres, sont respectivement synonymes d'humilité et de simplicité, d'ascèse ainsi que du mépris des épreuves de la mort.<sup>9</sup> Les Sulpiciens pratiquent aussi des dévotions à l'égard des personnes ayant entouré la vie de Jésus. Ils font des vœux de servitude à Marie et Joseph et prennent les disciples pour modèles de vie apostoliques.<sup>10</sup> En somme, chacune de ces dévotions qui gravitent autour du Christ rapproche les Sulpiciens de celui-ci.

Par l'imitation du Christ, Jean-Jacques Olier n'entend pas la seule émulation d'un comportement, mais l'acquisition d'un esprit.<sup>11</sup> C'est pour cette raison qu'Olier fait constamment la distinction entre la « vie intérieure » et la « vie extérieure » du Christ. Cet esprit s'acquiert chez Olier par l'adhésion à « l'intérieur de Jésus » – dont les bases se situent dans les dévotions bérulliennes pour les « états intérieurs » de Jésus. La « vie intérieure » ou « l'intérieur » de Jésus sont des synonymes et signifient les inclinations et dispositions intérieures du Christ envers la religion. Pour adhérer aux dispositions du Christ et louer parfaitement le Père, et ainsi sanctifier l'état clérical, Olier propose une méthode d'oraison. Cette méthode d'oraison est tripartite : il s'agit d'abord d'admirer l'intérieur de Jésus ou autrement dit, les vertus qui le caractérisent. Cela se fait notamment par la lecture et la méditation de passages de la Bible à l'heure des repas. Ensuite, le plus important pour les chrétiens et, de surcroît pour les prêtres, est de « participer » à cet intérieur, c'est-à-dire d'imiter les vertus du Christ afin de s'y conformer et identifier. Finalement, la perfection chrétienne conduit le prêtre à modeler son « extérieur » sur les vertus et les valeurs intérieures du Christ qu'il a acquises par la méditation.<sup>12</sup>

<sup>8</sup> Henri d'Antin de Vaillac, p.s.s., *Les constitutions de la Compagnie de Saint-Sulpice*, Thèse de Ph.D (Droit canonique), Institut catholique de Paris, 1965, tome I, p.22.

<sup>9</sup> Irénée Noye, « Saint-Sulpice (compagnie des prêtres de) », *DSAM*, 1990, vol. 14, p. 171.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.171.

<sup>11</sup> Jean Lévêque et Maurice Nédoncelle, « Intériorité », *DSAM*, 1971, vol.7, p.1900.

<sup>12</sup> Sur la méthode d'oraison de Jean-Jacques Olier voir : Michel Dupuy, « Intérieur de Jésus », *DSAM*, 1971, vol.7, p. 1872-1875.

La participation à « l'intérieur de Jésus » culmine, dans la pensée oliérienne, en Marie.<sup>13</sup> L'« intérieur » de la Mère divine, la plus parfaite des chrétiennes, est effectivement perçu comme un « abrégé » de l'intérieur de Jésus.<sup>14</sup> Il faut savoir que pour Olier, la fonction de l'Église est de « manifester », « étendre », « dilater » l'intérieur de Jésus à l'extérieur. Elle le fait notamment par l'intermédiaire des apôtres, des martyrs, des saints et des prêtres. Chacun des membres de l'Église détaille ainsi en une multitude d'images le même « intérieur » de Jésus et rend ce mystère plus compréhensible.<sup>15</sup> La sainteté de l'Église et de ses membres est par conséquent toujours relative au Christ, mais cela est d'autant plus vrai pour la Vierge Marie en raison de son lien privilégié avec le divin. Dès lors, chez Olier, s'unir à l'intérieur de Marie, c'est accéder par l'intercession mariale à l'intérieur de Jésus, c'est s'unir à la vie de Jésus en Marie.<sup>16</sup>

Ces dévotions pour « l'intérieur » prennent donc part à un processus d'identification mystique qui est très significatif dans l'identité des Messieurs de Saint-Sulpice. Dans le développement qui suit, nous démontrerons le rôle constitutif du culte marial dans la formation et l'apostolat du séminaire fondé par Jean-Jacques Olier. Pour mettre en relief toute l'importance des dévotions mariales à Saint-Sulpice, il faut d'abord voir comment le mystère de l'Incarnation et la personne de Marie sont imbriqués dans la spiritualité sacerdotale oliérienne.

## ***2.2. La spiritualité sacerdotale de Jean-Jacques Olier***

Tout jeune, Jean-Jacques Olier faisait déjà preuve d'une grande dévotion à l'égard de la Vierge Marie. Il se sentait poussé par « un mouvement secret » à poser son regard sur toutes les représentations de la Vierge « qui reposaient en lieux très-cachés aux yeux du monde ». Il avait aussi souvent la pratique de ne rien entreprendre par lui-même sans aller prier Marie de lui commander « comme un enfant qui en toute chose dépend des volontés de sa mère. » Le premier jour du mois d'octobre, il allait renouveler un vœu de fidélité à la Vierge qui consistait « à réciter un chapelet toute l'année durant à la gloire de la Reine des

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.1875.

<sup>14</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXLVII », p. 917.

<sup>15</sup> Michel Dupuy, « Intérieur de Jésus »..., p.1875.

<sup>16</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXLVIII », p.919.

Anges ».<sup>17</sup> Fidèle serviteur de la Vierge Mère, le fondateur de Saint-Sulpice dit avoir bénéficié de l'assistance de cette mère secourable tout au long de sa vie. Plus tard, vient s'ajouter à cette dévotion pour la Mère, une dévotion pour l'Épouse. Selon Irénée Noye et Michel Dupuy, c'est suite à sa rencontre avec des femmes dévotes, telles que Marie Rousseau, qu'Olier associe Marie davantage à la figure sponsale de l'Église.<sup>18</sup>

La ferveur qu'a toujours eue Olier à l'égard de la Vierge Mère explique sans aucun doute la raison pour laquelle « le saint nom de Marie [sera] béni à jamais » dans le séminaire qu'il établit. Il appert que c'est le souhait le plus cher d'Olier : « Tout mon désir est de l'imprimer dans l'esprit et dans le cœur de nos frères; elle est notre conseillère, notre président, notre Reine en toutes choses. »<sup>19</sup> Dans certains de ces écrits, Olier considère littéralement la Vierge comme la fondatrice du séminaire.<sup>20</sup> Et puisque c'est à la « diffusion de l'esprit et de la grâce de la très-sainte Vierge » qu'Olier attribue la fondation, la Vierge devient un modèle chrétien pour les clercs. Plus précisément, la maison sera « vivifiée, nourrie et abreuvée de la suavité, de la plénitude et de la fécondité de Jésus en Marie. [...] C'est elle aussi qui [donnera] progrès à la vertu des sujets de cette famille ». <sup>21</sup> Corollairement à l'identification mystique de Jean-Jacques Olier à la personne du Christ et à celle de sa mère, les débuts de Saint-Sulpice sont marqués par le culte marial et la piété personnelle qu'il a pour Marie sera très tôt diffusée entre les murs de la maison.

La spiritualité de Jean-Jacques Olier est tributaire de l'École française et par conséquent, la dévotion principale des Sulpiciens, voire leur raison d'être au XVII<sup>e</sup> siècle, est le sacrement de l'Eucharistie. C'est par ce sacrement que le culte marial d'Olier prend toute son importance. Olier s'exprime ainsi sur la nécessité de fonder Saint-Sulpice :

Une des raisons qui me détermina à l'établissement du séminaire, fut ce qui m'arriva lorsque je faisais oraison devant le saint Sacrement. Il me fut dit intérieurement qu'il fallait former des prêtres auxquels on inspirerait la dévotion au mystère de l'autel, et le zèle de la porter dans tous les cœurs. Je me figurais

<sup>17</sup> JJO, « Extraits des mémoires manuscrits de M. Olier sur les vertus chrétiennes et les grâces particulières dont il fut favorisées », VI, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...*, p. 1103-1104.

<sup>18</sup> Irénée Noye et Michel Dupuy. « Olier (Jean-Jacques) »..., p. 745.

<sup>19</sup> JJO, « Extraits des mémoires », VI, p. 1106-1107.

<sup>20</sup> Margo Gravel Provencher, *La spiritualité sacerdotale mariale au XVII<sup>e</sup> siècle d'après le dernier des grands béruilliens, Louis Grignon de Montfort*, mémoire de M.A (Théologie), Université de Montréal, 1989, p. 9.

<sup>21</sup> JJO, « Extraits des mémoires », VI, p. 1106-1107.

avoir devant les yeux un homme qui serait toujours en prières devant Notre-Seigneur, pendant que les prêtres qu'on aurait formés et instruits, feraient de tous côtés prêcher et publier cette dévotion. Je considérais en même temps cet homme à genoux aux pieds de Jésus-Christ reposant sur l'autel, et les autres grim pant sur les montagnes et pénétrant jusque dans les villages les plus abandonnés, pour y faire connaître et adorer le très auguste Sacrement.<sup>22</sup>

En tant que dignes ministres de l'autel, les prêtres doivent revêtir la gravité et la majesté inhérentes à leur fonction. En effet, Jean-Jacques Olier, influencé par Pierre de Bérulle et Charles de Condren, définit le prêtre comme un « médiateur, mis à part pour le ministère de l'Eucharistie et du pardon, dont tout effort doit tendre à une identification totale au Christ crucifié, au point de devenir un *Christ vivant*, à la fois victime sacrificielle et intercesseur pour ses ouailles. »<sup>23</sup> Cette spiritualité sacerdotale situe le prêtre « dans le Christ » et fait de lui un médiateur qui rend le Christ « présent » lors de l'Eucharistie. En se rattachant à l'École française de spiritualité, la vision oliérienne de la médiation du prêtre constitue, de fait, une « imitation » des Personnes divines : en tant que prêtre, il devient médiateur en présentant aux fidèles « une image visible d'une réalité invisible. »<sup>24</sup> Autrement dit, la « vie intérieure » du prêtre, en se conformant sur « l'intérieur » du Christ, est censée se refléter en son extérieur et édifier les fidèles :

Or cette conformité consiste à lui ressembler : premièrement, en ses mystères extérieurs, qui ont été comme des sacrements des mystères intérieurs qu'il devait opérer dans les âmes. De sorte que comme Notre-Seigneur a été crucifié extérieurement, il faut que nous le soyons intérieurement. [...] Et cette vie intérieure, exprimée par les mystères extérieurs, et les grâces acquises par ces mêmes mystères, doivent être en tous, puisqu'elles ont été méritées pour tous.<sup>25</sup>

Afin d'exprimer tant de conformité avec le Christ, Souverain-Prêtre, Olier instaure à Saint-Sulpice la dévotion de « Jésus en Marie » qui devient un moyen pour le prêtre d'atteindre cette perfection intérieure à laquelle aspirent les sujets de son séminaire.<sup>26</sup>

Selon la pensée augustinienne de Jean-Jacques Olier, l'humanité est corrompue depuis son « intérieur » et c'est par cet intérieur que doit commencer toute conversion et

<sup>22</sup> JJO, « Extraits des mémoires », v, p.1096.

<sup>23</sup> Nicole Lemaître, « Le prêtre mis à part ou le triomphe d'une idéologie sacerdotale au XVI<sup>e</sup> siècle », *RHEF*, 85, no.215 (juillet-décembre 1999), p.285.

<sup>24</sup> Michel Dupuy, *Bérulle et le sacerdoce. Étude historique et doctrinale*, Paris, Éditions P. Lethielleux, 1969, p.151.

<sup>25</sup> JJO, « Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes », chap. II, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...*, p.54-55.

<sup>26</sup> Margo Gravel Provencher, *op.cit.*, p.10 et 14.

sanctification.<sup>27</sup> Les Sulpiciens, aussi vertueux qu'ils puissent être, sont « très indignes d'approcher de Jésus » et doivent par conséquent passer par « l'intérieur » de Marie pour prier et se conformer convenablement au Christ. Cette dévotion pour « l'intérieur » de Marie trouve sa source dans la vie cachée de Jésus en Marie qui précède l'enfantement du Messie et du souvenir qu'en garde Marie par la suite.<sup>28</sup> En effet, en raison de sa divine maternité (virginale), Marie a eu sur Jésus « la qualité de mère et de père tout ensemble » ; par conséquent, son intérieur ne peut qu'être similaire à celui de son Fils.<sup>29</sup> Ce lien privilégié de la Mère et du Fils, soudé par l'enfantement, fait en sorte que Marie partage les dispositions intérieures de son Fils en toutes choses et par le fait même, elle s'avère un modèle de communion et la plus efficace des médiatrices : « aussitôt la sainte Vierge obtient que Jésus Christ se mette en prière pour nous, et elle obtient ce que nous ne sommes pas assurés d'obtenir par nous-mêmes ».<sup>30</sup> La dévotion oliérienne pour « l'intérieur de Marie » consiste donc à faire de Marie, la fondatrice et patronne du séminaire, la règle et le modèle de communion :

Or, cet anéantissement de toute propriété est le principe et le fondement de toute parfaite société et unité dans l'Église: et comme jamais il n'y a eu d'âme si anéantie en soi, ni si pleine de Jésus que Marie ; avec plus de plénitude qu'en sa Mère, en laquelle il vivait et triomphait de tout, la sentant parfaitement une en lui, de là vient que nous ne saurions prendre un modèle plus saint, plus pur, ni plus parfaite pour notre petite société, que celle-ci, qui établit les sujets entre eux dans une unité toute divine.<sup>31</sup>

Cette règle de communion est poussée à son paroxysme dans la spiritualité sacerdotale de Jean-Jacques Olier, car elle fait de Marie l'archétype du prêtre. Son discours sur l'état de prêtre prend alors une forte tonalité sexuée. En s'unissant à « l'intérieur de Marie », le prêtre manifeste et actualise un archétype de perfection chrétienne dont l'« extérieur » est féminin. Cette perfection religieuse sacerdotale s'exprime dans un langage sexué où il est question de « fécondité » et « maternité » spirituelles des prêtres.

<sup>27</sup> William M. Thompson, « *Toute sa substance est corrompue* : Notes on Olier's View of Sinful Humanity », *Bulletin de Saint-Sulpice*, 22 (1996), p. 115-118.

<sup>28</sup> Jean Simard, *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle. Les dévotions de l'école française et les sources de l'imagerie religieuse en France et au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, p.140-141.

<sup>29</sup> JJO, « La Journée chrétienne », partie II, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...* p.279.

<sup>30</sup> JJO, « Catéchisme chrétien pour la vie intérieure », partie II, leçon II, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...*, p.486.

<sup>31</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXIX », p. 881.

Pour comprendre les raisons pour lesquelles les prêtres conçoivent ainsi leurs fonctions sacerdotales, il faut nous tourner à nouveau vers le culte marial.

Le culte marial de Saint-Sulpice s'inspire de la spiritualité christocentrique et eucharistique de Jean-Jacques Olier, mais il est aussi en fonction « de la religion qui est due à la souveraine majesté des trois personnes. »<sup>32</sup> La Vierge Marie, dans la pensée oliérienne, est fusionnée avec les personnes de la Trinité. Elle est simultanément l'Épouse du Père, la Mère du Christ (tout en étant sa sœur « en esprit »), et par le fait même, le « Temple » dans lequel agit le Verbe. Chacune de ces représentations mariales comporte, dans le discours d'Olier, des qualités bien précises de Marie auxquelles les Sulpiciens s'identifient. Départager tout cela n'est pas chose facile ! Dans un premier temps, nous avons tenté de faire un recensement lexical de tous les attributs qui étaient associés à chacune des trois représentations afin de déterminer la *qualité* intérieure la plus importante dans le discours marial du fondateur de Saint-Sulpice. Est-ce la qualité de Mère ou d'Épouse qui, chez Olier, caractérise le plus l'archétype féminin qu'est Marie ? Or, les emportements mystiques d'Olier ont eu tôt fait de ruiner nos prétentions. Ce dernier s'adresse souvent, dans une seule et même phrase, à toutes ces « personnes ». De sorte qu'il est impossible de déterminer *quantitativement* la fonction religieuse de Marie à laquelle s'identifient de façon privilégiée les prêtres de Saint-Sulpice.

Le discours de Jean-Jacques Olier n'en est pas moins organisé et structuré. Si le langage symbolique qu'utilise Olier pour décrire sa vénération mariale est quelquefois paradoxal, c'est parce que la dignité de Marie est toujours « relative » à sa relation avec la Trinité, elle n'a en quelque sorte pas de qualités intrinsèques. Aussi, pour pouvoir définir Marie en tant qu'archétype du prêtre, il nous faut maintenant étudier chacune des composantes du culte marial de Jean-Jacques Olier.

---

<sup>32</sup> Irénée Noyé, « Saint-Sulpice... », p. 171.

### 2.2.1. Mère divine

Tributaire du contexte religieux de l'époque, le culte marial d'Olier, d'après ses écrits, est fondé sur la relation entre la Mère et le Fils ; le premier état qui justifie la grandeur de Marie est sa qualité de mère de Jésus. Bien entendu, la Mère du Christ est simultanément la Mère, l'Épouse et l'Église. Cependant, c'est sa qualité de Mère qui justifie le culte des catholiques ; c'est parce qu'elle a engendré le Fils, sauveur de l'humanité, que Marie acquiert toute son importance : « car si avant d'être Mère, elle était déjà parvenue à un tel degré d'élévation, qu'elle avait pour ministre un de ces anges du premier ordre qui se tiennent debout devant la majesté divine [...] quel dut être l'accroissement de sa grandeur et de son élévation, du moment qu'elle conçut et porta dans son sein le Fils de Dieu ? »<sup>33</sup> En ce sens, le culte marial de Jean-Jacques Olier est christocentrique, car il s'articule dans la relation de Marie avec le Christ. L'élévation de Marie est due au mystère de l'Incarnation : en choisissant cet état d'enfance pour venir parmi les hommes, le Christ a donné à Marie sa grandeur.<sup>34</sup> C'est aussi cette qualité de Mère qui justifie, pour l'Église, la médiation de Marie.

Lorsque Jean-Jacques Olier fait référence à la vie de Marie, elle représente un parfait modèle d'humilité, de servitude et d'anéantissement, et ce, à un point tel que la vie du Fils et celle de la Mère sont indissociables :

Je vous adore, ô mon divin Jésus, résidant et vivant en la très-sainte Vierge.  
J'adore vos grandeurs et vos perfections dont son âme est revêtue.  
J'adore votre règne sur elle, et l'absolu pouvoir qui régit tout son être.  
J'adore votre vie, qui remplit et anime son cœur et toutes ses puissances.  
J'adore l'abondance des dons, la plénitude des vertus et la fécondité des grâces  
que vous mettez en elle pour toute votre Église. [...]  
Quelle admirable communion que celle qui se fait de l'esprit, de la vie et de ces  
vertus de Jésus dans votre âme, ô ma divine Mère ! il me semble que vous n'êtes  
qu'une avec Jésus, tant il est en vous et vous consomme en lui.<sup>35</sup>

Puisque l'existence et l'individualité de Marie ont été complètement occultées pour être en symbiose avec celle du Christ, la Mère divine est l'accomplissement le plus achevé de l'anéantissement de soi et donc le parfait modèle de la vie chrétienne.

<sup>33</sup> JJO, « Extraits des mémoires », VI, p. 1108.

<sup>34</sup> Louis Châtellier, *Le catholicisme en France*, tome II, Paris, SEDES, 1995, p.116.

<sup>35</sup> JJO, « La Journée chrétienne », partie II, p.282.

### 2.2.2. *Épouse céleste et Reine des Anges*

Marie doit deuxièmement sa grandeur à son état d'Épouse du Père.<sup>36</sup> Olier ne fait toutefois pas souvent référence à cet état de Marie « qui [est ce qu'il y a] de plus auguste en la Mère de Dieu, et qui est le moins considéré ».<sup>37</sup> Ses écrits font référence à cet état presque uniquement lors des fêtes mariales telles que l'Immaculée Conception et l'Assomption. Il faut dire que cet état, pour Olier, est ineffable : « Qui pourrait pénétrer ce que c'est que cette dignité d'épouse ? Qui pourrait comprendre en quel état de sainteté est tirée la très-sainte Vierge par le Père éternel, qui, l'honorant de ce titre glorieux, l'élève dans son sein jusqu'au plus intime de sa substance et de son cœur. »<sup>38</sup> Dans ce contexte d'Épouse divine, Marie est un modèle de parfaite servitude parce que le premier usage de sa vie fut de « [s'offrir] au Père éternel comme sa victime : [...] elle ne veut rien être que pour sa gloire. »<sup>39</sup> Olier fait donc d'elle un exemple à suivre pour ce qui est des devoirs de religion.

Aussi, pour expliquer l'état indicible d'Épouse, Olier paraphrase souvent le *Cantique des Cantiques*. C'est notamment dans le langage coloré de ce *Cantique* biblique qu'il parle de la pureté, la stérilité et la virginité perpétuelle attribuées à Marie. La virginité de Marie n'est toutefois pas une qualité fondamentale du discours de Jean-Jacques Olier. Quand il souligne cette qualité, Olier, dans la continuité de l'École française, met plutôt l'emphasis sur le concept-clé de la « maternité divine », état essentiel de Marie.<sup>40</sup> Autrement dit, la virginité de Marie fait ressortir la fécondité du Père, c'est ce dernier qui fait passer en sa personne sa fécondité, sa sagesse et la plénitude de sa vie.<sup>41</sup> Les qualités de Marie-Épouse et Marie-Mère sont ainsi quelque peu dissociées. Marie est en quelque sorte à la fois stérile et féconde, elle est « relative » à la Trinité.

En outre, ces attributs de pureté de la Vierge sont magnifiés par leur association avec la noblesse du titre d'Épouse. Un peu à l'image de la monarchie française du XVII<sup>e</sup> siècle, le Dieu d'Olier est un souverain absolu et omnipotent entouré d'une cour céleste

<sup>36</sup> JJO, « Extraits des mémoires », VI, p. 1109.

<sup>37</sup> JJO, « Lettre spirituelle CLI », p. 922.

<sup>38</sup> JJO, « Lettre spirituelle CLI », p. 922.

<sup>39</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXLVII », p. 917.

<sup>40</sup> Margo Gravel Provencher, *op.cit.*, p. 9.

<sup>41</sup> JJO, « La Journée chrétienne », partie I, p. 219-222.



d'anges très hiérarchisée.<sup>42</sup> À titre d'Épouse, Olier confère à la très chaste Marie des attributs dignes de la plus haute noblesse qu'elle partage avec son Époux : « Majesté », « Reine du Ciel », « Reine des Vierges », « Reines des Anges ». Ces attributs mariaux, aussi associés au clergé dont elle est la Reine, ne seront pas sans encenser l'état de ce dernier. Comme nous le verrons ultérieurement, les prêtres de Jean-Jacques Olier au XVII<sup>e</sup> siècle s'identifient à la noblesse de la Vierge pour le renouvellement du clergé.

### 2.2.3. Mère et Reine de l'Église

Qu'elle soit Épouse du Père ou Mère du Fils, Jean-Jacques Olier admire surtout en Marie la vie du Verbe incarné.<sup>43</sup> La pureté et la maternité de Marie sont ici conjuguées pour faire d'elle un sanctuaire de la religion chrétienne : « [Jésus] trouve un séjour de sainteté semblable, par l'opération du Saint-Esprit, à celui qu'il quitte. »<sup>44</sup> Marie est donc aussi Mère de l'Église puisque Dieu, en choisissant la Vierge Marie pour être la mère du corps naturel de son Fils, l'a aussi choisie pour être la Mère de son Église, qui est « corps mystique ».<sup>45</sup> Marie est ici une figure maternelle, elle représente la fécondité et la maternité, et de fait, le réconfort que les catholiques trouvent auprès d'elle :

Et comme Jésus-Christ, uni intimement à sa divine Mère, reçoit la vie pour soi et pour toute l'Église, il se trouve que la très-sainte Vierge, participante de cette vie divine, devient aussi en son Fils Jésus-Christ la Mère nourrice de l'Église. Ainsi, par une dépendance très-absolue, Dieu le Père attache tous ses enfants à ce sein adorable, à ce sein très-aimable; et l'Église se sent tous les jours infiniment heureuse que le sang et la substance de Jésus-Christ se changent en lait pour elle dans les mamelles de la très-sainte Vierge.<sup>46</sup>

Cette figure douce et maternelle est très importante pour Olier parce qu'elle fait de Marie la médiatrice universelle de l'Église. En effet, chez Olier, on comprend que le Verbe se sent redevable envers Marie de lui avoir donné son humanité et la religion qui en découle.<sup>47</sup> C'est pour cette raison que le Christ prête une oreille attentive aux requêtes mariales. La Mère de l'Église est donc celle qui écoute toutes les prières, celle qui détruit le péché et la dispensatrice de l'union des chrétiens entre eux, et de l'union entre eux et Dieu : « elle

<sup>42</sup> Irénée Noye et Michel Dupuy, « Olier... », p.741.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 741.

<sup>44</sup> JJO, « Extraits des mémoires », VI, p. 1110.

<sup>45</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXIX », p. 883.

<sup>46</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXIX », p. 883.

<sup>47</sup> JJO, « Explication des cérémonies de la grand' messe de paroisse », *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...*, p.347-349.

demande, elle prie, elle représente, elle sollicite, elle poursuit ; toujours zélée, toujours pleine d'ardeur pour le bien de l'Église. »<sup>48</sup>

Jean-Jacques Olier exalte les qualités maternelle et chaste de Marie pour faire d'elle, non seulement la Mère et la médiatrice de l'Église, mais aussi l'archétype du prêtre. En effet, Olier compare la vie de Marie à un ministère puisque sa vie et ses responsabilités furent centrées sur le Père et son Fils :

Elle a tenu sur [Jésus] la qualité de mère et de père tout ensemble, lui fournissant toute la substance de sa vie. Il faut considérer Jésus-Christ notre tout vivant en la très-sainte Vierge en la plénitude de la vie de Dieu, tant de celle qu'il a reçue de son Père que de celle qu'il a acquise et méritée aux hommes par le ministère de la vie de sa Mère.<sup>49</sup>

En s'associant à l'intérieur anéanti et pur de Marie, les prêtres de Saint-Sulpice font de Marie « le modèle et la médiatrice d'un sentiment vécu ; [...] le modèle et la médiatrice de l'exercice même du sacerdoce. »<sup>50</sup> La piété christocentrique et eucharistique de la Réforme catholique en France, fait de la Vierge le symbole du clergé portant Jésus au monde. Dans ce discours, les prêtres de Saint-Sulpice s'associent aux fonctions maternelles de cette Reine-Mère pour ennoblir et exalter le clergé.

### 2.3. Marie : archétype du prêtre de Saint-Sulpice

Jean-Jacques Olier contribue beaucoup à la diffusion d'une dévotion mariale récente, qu'il adopte de François Bourgoing, honorant Marie en tant que Reine du Clergé.<sup>51</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, le sacerdoce marial n'est pas une idée nouvelle puisque la théologie et l'iconographie s'appliquaient dès le XIII<sup>e</sup> siècle à représenter Marie en chasuble<sup>52</sup> ; toutefois, chez Olier, l'association de Marie au clergé s'avère un ennoblissement de l'état clérical. Pour lui, les prêtres ne sont pas plus « dignes » que le reste de l'Église, mais la nature de leurs fonctions requiert qu'ils soient d'une perfection chrétienne, voire d'une

<sup>48</sup> JJO, « Extraits des mémoires », XII, p. 1153-1154.

<sup>49</sup> JJO, « Lettre spirituelle LXXVII », p. 823.

<sup>50</sup> Voir à ce sujet : René Laurentin, « La spiritualité sacerdotale mariale », *Marie, l'Église et le sacerdoce*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, t.1, 1952, p.351 cité dans Margo Gravel-Provencher, *op.cit.*, p.27 et Donna Spivey Ellington, « Impassioned Mother or Passive Icon : The Virgin's Role in Late Medieval and Early Modern Passion Sermons », *Renaissance Quarterly*, 48, no. 2 (summer 1995), p. 234-236.

<sup>51</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p.390.

<sup>52</sup> Jean Simard, *op.cit.*, p. 147-148.

sainteté exemplaire.<sup>53</sup> Ils sont ainsi mis en quelque sorte à l'écart du reste des fidèles et c'est notamment grâce à l'imitation du Christ et les dévotions mariales qu'ils y parviennent. En magnifiant le rôle des prêtres, Olier les situe dans les plus nobles sphères hiérarchiques :

[L'Église] les appelle rois pour faire connaître au peuple qui est présent à leur ordination le respect qu'il doit avoir pour eux, puisque cette qualité fait voir qu'ils sont aussi élevés au-dessus des autres fidèles dans l'Église, que les monarques le sont au-dessus de leurs sujets dans le monde.<sup>54</sup>

Imitant le Christ Souverain-Prêtre et Marie Reine du Clergé, les prêtres de Saint-Sulpice sont ainsi capables d'aspirer à la plus haute majesté dans leurs fonctions. Il est ici pertinent d'établir un rapprochement entre la représentation mariale sulpicienne de la « Reine du Clergé » et le contexte historique de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les recherches de Bruno Maes ont souligné qu'à l'époque « les prêtres de l'oratoire, institut religieux dont la branche française est fondée à Paris, font reculer le protestantisme et unifient le pays autour de la religion du roi. »<sup>55</sup> Bérulle est effectivement un ami de la reine mère à l'époque et est fortement impliqué en politique. Olier l'est sans doute moins que ce dernier, mais il accorde vraisemblablement de l'importance au rôle de la monarchie française. Lorsqu'une nouvelle église paroissiale fut érigée à Saint-Sulpice en 1646, la reine régente, amie des dévots, fut invitée à la cérémonie d'inauguration des travaux. Les annales de la paroisse ont retenu de cet événement que la reine fit la requête que les deux chapelles les plus près de celle de la Vierge soient consacrées à sa patronne, Sainte Anne, et au patron de son fils, Saint Louis.<sup>56</sup>

C'est aussi dans cette logique qui fait de Marie la Reine du Clergé, que Jean-Jacques Olier établit la fête de la *Présentation de Marie au Temple*, le 21 novembre, la fête patronale de Saint-Sulpice. Selon les Écritures apocryphes, la jeune Marie aurait été élevée au temple où elle aurait appris en quelque sorte les rudiments des fonctions de prêtre et ce qu'elle aurait accomplis ensuite sur le Calvaire.<sup>57</sup> En effet, dans la pensée du fondateur,

<sup>53</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 433.

<sup>54</sup> JJO, « Traité des saints ordres », partie I, chap. III, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...*, p. 529.

<sup>55</sup> Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*, [s.l], Publisud, 2002, p. 281.

<sup>56</sup> G. Létourneau, *Le ministère pastoral de Jean-Jacques Olier...*, p. 95.

<sup>57</sup> Hilda Graef, *Mary, A History of Doctrine and Devotion*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, Sheed and Ward, 1987 [1985], partie 2, p.36.

Marie accomplit un sacrifice sur le Calvaire en présentant son Fils en guise d'hostie.<sup>58</sup> À la manière de la Vierge Marie qui a renoncé à sa vie et au monde en vue de se préparer dans le temple pour « son ministère », les Sulpiciens doivent imiter cette vie consacrée de Marie, et ce, avec tout le recueillement, la fidélité et le courage que cette dernière a démontrés jusqu'à l'épreuve de la Croix.<sup>59</sup> Cette fête mariale et fortement sacerdotale exprime donc la donation intérieure complète à Dieu :

[Durant cette fête] elle se livre et s'abandonne à lui dans une perte universelle d'elle-même, et dans une séparation de tout l'être présent; et comme elle ne veut plus de vie, de mouvement, de possession, de liberté, d'esprit, de corps et de tout qu'en Dieu et pour Dieu, il faut que nous soyons en elle, par elle et avec elle, tout ce qu'elle est à Dieu en toute l'étendue de son amour et de sa religion.<sup>60</sup>

Au jour de leur fête patronale, les séminaristes de Saint-Sulpice sont tenus de renouveler les engagements sacerdotaux qu'ils ont faits en recevant la tonsure. Ils se consacrent à suivre leur patronne au service de Dieu.<sup>61</sup> Afin d'adhérer à cette dévotion de manière plus concrète, Olier fit graver deux estampes représentant cette vie mariale consacrée et composer un hymne à la Vierge Marie.<sup>62</sup>

En plus de leur fête patronale, le 21 novembre, les prêtres de Saint-Sulpice s'identifient quotidiennement par différentes manières aux qualités intérieures de Marie. Une prière sur la vie intérieure de Jésus en Marie, composée par Charles de Condren et retouchée par Olier, est notamment récitée chaque jour entre les murs de Saint-Sulpice : « O Jésus vivant en Marie, venez et vivez en vos serviteurs, dans l'Esprit de votre Sainteté, dans la plénitude de votre force, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères, dominez sur toute puissance ennemie en votre Esprit à la gloire du Père. »<sup>63</sup>

<sup>58</sup> JJO, « Explications des cérémonies de la grand'messe de paroisse », livre VI, chap. II, p.378-379.

<sup>59</sup> JJO, « Lettre spirituelle CLIII », p. 925.

<sup>60</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXLVIII », p. 917.

<sup>61</sup> Margo Gravel Provencher, *op.cit.*, p. 33.

<sup>62</sup> « Qu'elle est belle la démarche de la fille du Prince, se hâtant d'arriver au parvis du Seigneur ? Elle prélude, par le sien propre au sacrifice de l'hostie plus précieuse qu'elle offrira bientôt [...] Vierge et prêtre, elle nous ouvre la voie ; qu'il nous soit donc donné de marcher à sa suite. » cité dans Margo Gravel Provencher, *op.cit.*, p. 34. L'auteure fait également remarquer que ces paroles sont inscrites dans la chapelle du Grand Séminaire de Montréal.

<sup>63</sup> Jean Simard, *op.cit.*, p. 141.

En bon prêtre qu'il est, Jean-Jacques Olier s'identifie à la Vierge Marie, car de sa vie édifiée et consacrée, il présente le Christ aux fidèles, comme l'a fait la Vierge au monde. Dans un extrait du *Traité des Saints Ordres*, Jean-Jacques Olier associe les fonctions du prêtre à celle de l'enfantement du Christ par Marie. La vision du sacerdoce de Jean-Jacques Olier fait de Marie et du prêtre des réceptacles de la fécondité du Père :

La sainte Vierge est entrée en participation de la puissance du Père éternel pour engendrer son Verbe. Et c'est pour cela qu'elle a été si sainte, et qu'elle a eu un sein immaculé pour concevoir et engendrer ce divin Fils.

Le prêtre est aussi appelé pour entrer en partage avec le Père éternel de la puissance d'engendrer son Fils. Et en effet il le produit tous les jours sur les autels, tel que le Père éternel l'engendra autrefois au jour de la résurrection.<sup>64</sup>

La spiritualité sacerdotale mariale de Jean-Jacques Olier repose sur le lien entre le Père et Marie.<sup>65</sup> La médiation du prêtre à l'autel est affiliée à celle de Marie, car tout comme elle, le prêtre est un réceptacle de grâce divine et « produit » le Christ, ensuite donné en sacrifice lors du sacrement. En effet, chez Olier, il y a similitude entre la maternité de Marie et les fonctions « maternelles-paternelles » du prêtre qui « produit le Christ dans les âmes ».<sup>66</sup> Olier parle aussi des prélats du clergé comme des pères qui engendrent et des mères qui nourrissent.<sup>67</sup> La perfection religieuse des prêtres de Saint-Sulpice est conséquente à leur identification aux valeurs mariales et féminines que sont notamment l'abnégation de soi, la vie intérieure, la fécondité et la maternité.

Cela dit, il est nécessaire de préciser que si les Sulpiciens s'identifient à Marie pour renouveler et magnifier le sacerdoce, ils ne lui reconnaissent pas le statut de premier prêtre. Bien qu'elle ait pu avoir « la grâce du sacerdoce, et en avoir quelque sorte d'usage ; comme quand elle offre Notre-Seigneur en ses entrailles, dans le temps, sur la croix et dans le ciel », Olier insiste tout de même qu'elle n'avait pas la « dignité » de prêtre parce que ce ministère est réservé « au sexe de Jésus Christ ».<sup>68</sup> C'est effectivement le Jour de la *Présentation de Jésus au Temple* qui fait office de l'offrande eucharistique publique, lieu

<sup>64</sup> JJO, « Le traité des saints ordres », partie III, chap. II p. 664.

<sup>65</sup> Margo Gravel Provencher, *op.cit.*, p.13.

<sup>66</sup> *Ibid*, p.13 et JJO, « Extraits des mémoires », VI, p. 1105.

<sup>67</sup> JJO, « Extraits des mémoires », XII, p.1158.

<sup>68</sup> JJO, « Explications des cérémonies de la grand'messe de paroisse », livre VI, chap. IV, p. 389.

du début de la religion chrétienne.<sup>69</sup> La liturgie et la prédication sont alors la chasse gardée des seuls clercs.

Le discours d'Olier sur les fonctions et l'état de prêtre s'articule donc dans un langage genré : les prêtres de Saint-Sulpice associent leur dignité intérieure à un archétype féminin, mais dont les fonctions publiques sont exclusives aux hommes. En ce sens, la spiritualité oliérienne correspond au courant socioreligieux de l'époque qui fait passer la Réforme catholique par des valeurs féminines.<sup>70</sup> Afin d'examiner les répercussions de la spiritualité sulpicienne sur les « rapports sociaux fondés sur les différences perçues entre les sexes »<sup>71</sup>, nous étudierons désormais, dans la pratique, la mission apostolique de Saint-Sulpice à Paris.

#### ***2.4. Missions apostoliques de Saint-Sulpice***

Jean-Jacques Olier se soucie d'enseigner le catéchisme à ses paroissiens. Dans les ouvrages qu'il publie et les œuvres caritatives qu'il établit, nombre des dévotions mariales qui font l'esprit de Saint-Sulpice sont diffusées à l'extérieur des murs du séminaire. L'historien Brian Young a vu dans la diffusion du culte marial d'Olier une tactique afin d'attiser la ferveur populaire dans les différentes œuvres apostoliques fondées à l'intérieur de sa paroisse.<sup>72</sup> C'est juste puisque Jean-Jacques Olier parle lui-même de Marie comme d'un « appât au bout d'une ligne [dont Dieu se sert] pour y prendre les hommes ». Il incite d'ailleurs les prêtres à trouver en leur Mère « le charme et la suavité qui leur est nécessaire pour attirer les âmes à Jésus-Christ ».<sup>73</sup> Si Olier se sert de la figure douce et sécurisante pour « attirer les âmes », il en fait également un modèle de perfection religieuse. La diffusion des dévotions mariales de Saint-Sulpice est donc aussi l'extension de l'esprit de Saint-Sulpice. S'étant eux-mêmes sanctifiés, notamment grâce aux dévotions mariales, les

<sup>69</sup> JJO, « Explications des cérémonies de la grand'messe de paroisse », livre VI, chap. II, p. 378.

<sup>70</sup> Dominique Deslandres, « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières en Nouvelle-France », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p.211.

<sup>71</sup> Joan Scott, « Genre: une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF, Le genre de l'histoire*, nos. 37-38 (printemps 1988), p. 141.

<sup>72</sup> Brian Young, *In its Corporate Capacity: The Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1876*, Montreal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1986, p.5.

<sup>73</sup> JJO, « Lettre spirituelle CCI », p. 1003.

Sulpiciens se veulent sanctifiants. Il s'agit d'imposer en quelque sorte leur vision de la vie chrétienne aux fidèles les plus dévots comme les moins fervents.

Dans la pensée du fondateur de Saint-Sulpice, la Vierge Marie a été proposée par le Christ à l'Église non pas comme « une chose libre et indifférente, mais comme une dévotion d'engagement et d'obligation. »<sup>74</sup> Ainsi, les Sulpiciens, en pratiquant leurs dévotions à l'intérieur de Marie s'engagent, auprès de leur patronne, à réaliser la mission de Saint-Sulpice, mais s'engagent aussi, par le fait même, auprès de l'Église. Le culte marial des Sulpiciens, qui véhicule les plus hauts idéaux de la Réforme catholique, doit aussi se diffuser à l'extérieur des murs de Saint-Sulpice. Les prêtres ne sauraient définir leur identité sans se consacrer à leurs ouailles : « Un prêtre vraiment religieux et véritablement prêtre ne cherche point pour lui seul les dons de Dieu. » Il ne s'applique et ne désire que « de le glorifier et de le faire adorer par tout le monde. »<sup>75</sup> Et comme nous l'avons exposé, le culte marial de Saint-Sulpice au XVII<sup>e</sup> siècle fait de l'union à l'intérieur de Marie la plus efficace des pratiques extérieures.<sup>76</sup>

Dans cette partie du travail, nous ferons le relevé des œuvres littéraires de Jean-Jacques Olier qui ont largement contribué à diffuser ses dévotions mariales à l'extérieur de l'enceinte sulpicienne. Nous tâcherons d'illustrer ensuite comment l'identité sulpicienne, influencée par le culte marial, a pu avoir une incidence sur les rapports des prêtres avec les femmes dans la mission apostolique et civilisatrice de Saint-Sulpice.

#### 2.4.1. Œuvres littéraires

Selon l'historien Guy-Marie Oury, Jean-Jacques Olier met des « images parlantes » sur la mystique béruillienne et rend ainsi accessible, plus que quiconque avant lui, la spiritualité de l'École française au sein du clergé et des fidèles.<sup>77</sup> Dans les ouvrages qu'il publie de son vivant, Jean-Jacques Olier diffuse certaines dévotions mariales sulpiciennes parmi ses paroissiens et dans un lectorat plus large. Dans la foulée, l'oraison individuelle, les

<sup>74</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXIX », p. 881.

<sup>75</sup> JJO, « Le traité des saints ordres », partie III, chap. VI, p. 712.

<sup>76</sup> JJO, « Lettre spirituelle CCXXIII », p. 1049-1050.

<sup>77</sup> Dom Guy-Marie Oury, « Le sentiment religieux en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle », », *SCHEC., Sessions d'étude*, 50 (1983), p. 276.

dévotions pour l'intérieur de Marie par le chapelet et l'émulation des valeurs mariales – patience, pauvreté, chasteté, douceur, humilité...<sup>78</sup> – sont mises de l'avant. Par conséquent, Olier met l'emphasis sur des dévotions individuelles et méditatives afin de promouvoir la vie intérieure.

Cette diffusion de la spiritualité sulpicienne se perçoit dans un premier temps avec la *Journée chrétienne*, parue pour la première fois en 1655. Dans cet ouvrage, Olier indique à son lectorat comment sanctifier toutes les actions et gestes quotidiens en les accomplissant dans la prière continue. Il diffuse ainsi une manière de vivre qui est très apparentée à celle des dévots des congrégations mariales et de la Compagnie du Saint-Sacrement.<sup>79</sup> Le réveil, la messe et le pardon sont des moments de la journée auxquels les dévotions mariales sont particulièrement prescrites. Outre les deux manières de réciter le chapelet, suggérées par Olier, qui consistent à méditer sur les grandeurs de Marie, l'*Ave Maria* et l'*Angélus* sont présentés comme des oraisons honorant les mystères de Jésus par Marie.<sup>80</sup>

Le *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure* (1656), destiné aux paroissiens de Saint-Sulpice, a le mérite d'être beaucoup plus accessible. Il est écrit sous forme de questions et de réponses et indique de manière concrète les dévotions qui font le cœur de la vie chrétienne selon Olier : favoriser la vie intérieure aux dépens du péché et de la corruption du corps. La mortification est présentée comme la meilleure manière de s'anéantir alors que l'oraison est celle qui permet de garder l'esprit chrétien.<sup>81</sup> De plus, puisque les chrétiens ont deux objets de religion (le Père et le Fils), ils ont aussi deux médiateurs : Jésus est médiateur auprès du Père alors que Marie est la médiatrice auprès de Jésus.<sup>82</sup>

Finalement, en 1657, Olier publie l'*Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*. Comme les deux précédents, ce livre, qui s'adresse aussi à un large lectorat, connaît un

<sup>78</sup> JJO, « La Journée chrétienne », partie I, p. 219.

<sup>79</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 289.

<sup>80</sup> JJO, « La Journée chrétienne », partie I, p. 179.

<sup>81</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 290.

<sup>82</sup> JJO, « Catéchisme pour la vie intérieure », partie II, leçon XIV, p. 504.



franc succès et sera réédité à plusieurs reprises. Dans cette *Introduction*, la Vierge Marie est le modèle des deux vertus jugées les plus importantes par Olier : l'humilité, fondement de toute vertu, et la charité, qui est la vertu ultime puisqu'elle est au centre de toutes les autres.<sup>83</sup> Jean-Jacques Olier instruit donc les fidèles à la pratique de ces vertus en imitant la vie de la Vierge. Il le fait toujours en ne manquant pas de garder le Christ au centre de toute dévotion :

Le même sentiment de vileté et de bassesse, qui éclatait si saintement en la très sainte Vierge, et qui faisait qu'elle ne voulait point qu'on fit attention sur elle, pour tout ce qu'on y voyait de grand, mais seulement sur Dieu, qui en était l'auteur, a été encore beaucoup plus parfaitement en Notre-Seigneur, qui était plein de vérité, et qui voulait accomplir toute justice.<sup>84</sup>

La piété christocentrique et mariale qu'Olier diffuse par ses œuvres littéraires est la même qui caractérise la formation des séminaristes : Marie est modèle et médiatrice de perfection religieuse en sa qualité de Mère divine. Cette représentation mariale et féminine de la parfaite humilité et charité se retrouve aussi dans le reste de la mission apostolique de Jean-Jacques Olier, car si les œuvres caritatives et éducatives qu'Olier fonde sont chrétiennes, dans la pratique, elles reflètent le souci de faire passer la Réforme catholique par les femmes et les valeurs féminines. En effet, la nature et la diversité des œuvres caritatives de même que la toponymie de la paroisse de Saint-Sulpice démontrent que Jean-Jacques Olier cherchait à édifier la vie chrétienne de toute sa paroisse en ciblant spécifiquement les jeunes et les femmes. Étendant la protection de leur patronne à leur action apostolique et civilisatrice, les prêtres de Jean-Jacques Olier parcourent dans un premier temps toute la paroisse de Saint-Sulpice, puis éventuellement le Canada, pour éduquer et catéchiser les femmes avec l'aide de sœurs séculières.

#### 2.4.2. *Œuvres caritatives*

Devenu curé de la paroisse de Saint-Sulpice, l'une des plus peuplées de Paris, Jean-Jacques Olier entreprend plusieurs réformes qui, par leur inflexibilité, créent des résistances populaires.<sup>85</sup> Dans l'esprit de la Réforme catholique, les œuvres qu'il crée afin de réformer

<sup>83</sup> JJO, « Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes », chap. V et XIV, p. 78-83; 160-161.

<sup>84</sup> JJO, « Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes », chap. V, p. 78-79.

<sup>85</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2003, p. 80.

ses ouailles sont caractérisées par l'éducation et la fréquentation du Saint-Sacrement ainsi que par le culte marial.

Pour Olier, les foyers catholiques sont particulièrement à surveiller, car l'éducation religieuse des enfants passe par celle des parents :

Il faut inciter ceux de la maison à prier soir et matin [...] Il faut surtout exhorter les pères et les mères à ne point donner mauvais exemple par leurs paroles ou par leurs œuvres, à cause que les enfants ayant naturellement une grande inclination au mal, ils seraient cause, par cet exemple, et de leurs péchés et de leur damnation.<sup>86</sup>

Pour ce faire, Olier, s'inspirant de l'action apostolique de Charles Borromée, divise notamment sa paroisse en huit quartiers dont chacun est consacré à une fête mariale :

Le premier, appelé le Luxembourg, portait le titre de l'Immaculée Conception; le second, dit de Vaugirard, celui de la Nativité ; le quartier de la rue du Four, celui de la Présentation ; le quartier de Buci, celui de l'Annonciation; le quartier de Grenelle, celui de la Visitation ; le sixième, dit de Sèvres, celui de l'Enfantement de la Sainte Vierge; le quartier de Saint-Benoît portait le titre de la Purification ; et enfin le quartier de Saint-Dominique, celui de l'Assomption.<sup>87</sup>

Ensuite, Olier assigne respectivement à chacun des quartiers un prêtre chargé de veiller aux bonnes mœurs et aux devoirs de religion de ses ouailles. Chacun des prêtres, aidés de prêtres adjoints, devait effectuer un recensement des familles tous les trois mois et déterminer les besoins spirituels et matériels des paroissiens afin de déceler les causes de la corruption morale et de trouver les solutions les plus appropriées.<sup>88</sup> Les missions sous l'égide de Marie vont ainsi de pair avec la réforme religieuse, sociale et morale du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le discours socioreligieux de Jean-Jacques Olier se fait plus ciblé lorsque ce dernier entreprend la création et le développement de plusieurs œuvres que l'on peut facilement regrouper sous une seule cause : la réforme des familles catholiques par l'éducation des femmes. En ce sens, la maison de la Mère de Dieu, qui a pour mission l'éducation des orphelins pauvres, est fondée en 1648. Cette maison, placée sous la direction de filles séculières qui prirent le nom de Sœurs de la Mère de Dieu, compte une quarantaine

<sup>86</sup> JJO, « Lettre spirituelle CXXXV », p. 900.

<sup>87</sup> G. Létourneau, p.s.s., *op.cit.*, p. 37.

<sup>88</sup> *Ibid*, p. 38.

d'enfants : les garçons sont placés auprès de maîtres de métier alors que les filles sont instruites par les soeurs séculières de la maison. En plus de cette maison d'enseignement consacrée à la Vierge, Olier veille aussi à l'instruction des jeunes filles en supportant une mission déjà existante, la mission de madame Lebret. Cette dernière avait fondé cette mission afin de pourvoir à l'éducation des filles pauvres. Avec le support d'Olier, le nombre d'écoles appartenant à cette mission augmente et des Sulpiciens en sont les inspecteurs attitrés.<sup>89</sup>

Dans la même veine, Olier met aussi sur pied, conjointement avec Marie Rousseau, qui en demeurera la directrice jusqu'à sa mort, la « Maison de l'Instruction ». Sous la bannière de « Filles de la Très-Sainte-Vierge ou Sœurs de l'Instruction Chrétienne », plusieurs veuves et filles séculières enseignent à coudre et à broder aux plus démunies : anciennes prostituées, paysannes et domestiques. Aux sages-femmes, les filles séculières enseignent aussi à réciter des prières afin d'aider les femmes en couches.<sup>90</sup>

Finalement, Olier songe aussi à établir une communauté qui serait destinée aux dames de la Cour de manière à ce qu'elles puissent effectuer des retraites spirituelles. Cette communauté ne voit toutefois le jour qu'après la mort d'Olier. Ce n'est qu'en 1659 qu'Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers – successeur immédiat d'Olier à la direction de Saint-Sulpice – crée cette communauté en respectant le dessein qu'Olier avait voulu lui donner. L'œuvre voit le jour sous le nom de la Communauté des Filles de l'Intérieur de la Vierge.<sup>91</sup> Tout en accord avec l'esprit de Saint-Sulpice, cette communauté devait permettre aux femmes de la Cour d'acquiescer les intentions et dispositions dont la Mère divine a eu grâce intérieurement. Les Filles de l'Intérieur de la Vierge n'ont eu qu'une vie éphémère toutefois : d'abord sous l'autorité de Mme Tronson (mère de Louis Tronson),<sup>92</sup> la communauté sera supprimée après avoir été placée sous l'autorité de Mme Saujon.<sup>93</sup>

<sup>89</sup> *Ibid*, p.108-109.

<sup>90</sup> Brian Young, *op.cit.*, p.6.

<sup>91</sup> Lévesque, E., « Bretonvilliers (Alexandre Le Ragois de ) », *DSAM*, 1936, vol.1, p.1040.

<sup>92</sup> M. Bourbon, *Mémoires sur la vie de M. de Bretonvilliers, second supérieur général de S. Sulpice. Suivies de quelques détails sur la vie de M. de Bretonvilliers, écrite par M. Baudran, curé de Saint-Sulpice*, [sl, sd], 1873, p. 151.

<sup>93</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 337.

\* \* \*

Maternelle, majestueuse, digne, réconfortante, dévouée et intérieure, voilà quelques attributs qui se rapportent à la représentation mariale de Jean-Jacques Olier. À l'image de la société d'Ancien régime dont elle issue, la Vierge Marie est en effet perçue par le fondateur de Saint-Sulpice comme une Reine-Mère bienfaisante et protectrice. Comme plusieurs de ses contemporains, Olier compte sur la médiation mariale dans la vie religieuse des prêtres de sa compagnie. Ancré dans le courant mystique du début du XVII<sup>e</sup> siècle, le culte marial permet aux Sulpiciens d'adhérer à l'intérieur du Christ, de s'anéantir devant lui et de l'imiter, par l'intercession de Marie. La vision sacerdotale de Jean-Jacques Olier confère donc un rôle très important au culte marial dans la vie religieuse des prêtres, mais aussi dans la définition de leur identité.

Cette définition du rôle de Marie dans la spiritualité sacerdotale sulpicienne est importante parce qu'elle s'articule dans une période charnière. Au XVII<sup>e</sup> siècle, puisque le concile de Trente a augmenté la fréquence de la communion et réaffirmé le rôle médiateur et sacrificateur du prêtre lors de la messe, l'église devient un lieu sacré qui favorise la méditation et le déploiement liturgique.<sup>94</sup> Dans cette mentalité dévotionnelle, l'Église tridentine accorde aussi un « pouvoir d'émotion » à la liturgie, où les fidèles peuvent « aller à Dieu par la beauté ».<sup>95</sup> Dans ce contexte où la dignité et les fonctions cultuelles du prêtre priment, la vision sacerdotale de Jean-Jacques Olier définit la fonction de prêtre en l'associant à la Vierge Marie en tant que médiatrice et modèle de perfection religieuse pour le clergé. Le culte marial des Sulpiciens est donc un élément constitutif de leurs fonctions sacerdotales.

Ce faisant, la spiritualité oliérienne exprime l'identité sulpicienne dans un langage genré, car elle prête symboliquement une « maternité spirituelle » aux prêtres : l'intériorité du prêtre est associée de près à Marie, un archétype chrétien et féminin de surcroît, mais dont l'extériorité (les fonctions cultuelles et publiques du prêtre) est associée au Christ ou au masculin. Cette inclination qu'ont les Sulpiciens pour la vie intérieure et les valeurs

<sup>94</sup> René Taveneaux, *Le catholicisme dans la France classique (1610-1715)*, Paris, SEDES, 1980, tome II, p. 334-335.

<sup>95</sup> *Ibid*, p.336.

féminines (telles que la fécondité, la maternité et la douceur) se perçoit aussi dans leur action sur le monde. Pour réformer la société, les prêtres de Jean-Jacques Olier misent sur les valeurs mariales et l'éducation des femmes. Pour ce faire, les Sulpiciens collaborent d'une manière spéciale avec des filles séculières. Toutes ces femmes placées sous la bannière de la Vierge constituent en fait un relais dans la transmission de la foi catholique.

Jusqu'à présent, nous avons étudié le discours mystique et théologique du fondateur de Saint-Sulpice qui sous-tend l'identification du prêtre à la Vierge Marie. Les successeurs de Jean-Jacques Olier ont renforcé cette spiritualité en insistant toutefois davantage sur l'exemplarité morale de la Mère divine. Ils ont ainsi développé le troisième point de la méthode d'oraison sulpicienne qui consiste à adhérer aux valeurs christocentriques et mariales.

## L'IDENTITÉ SULPICIENNE SELON LES VALEURS MARIALES DE LOUIS TRONSON

Sous l'impulsion de Louis Tronson, dès 1676, la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice franchit sans conteste une phase déterminante de son développement, elle s'institutionnalise. Jean-Jacques Olier avait bien tracé sommairement les constitutions de Saint-Sulpice, mais c'est à Louis Tronson qu'il faut attribuer l'organisation des constitutions, des règlements, des usages et législations de la compagnie de prêtres qui sont d'ailleurs demeurés pratiquement inchangés jusqu'en 1921.<sup>1</sup> Une fois la compagnie établie et solidement implantée, c'est à titre de supérieur et directeur que Tronson, succédant à Bretonvilliers, définit et instaure un style clérical qui fera la réputation de Saint-Sulpice.<sup>2</sup> C'est ce qui faisait d'ailleurs dire à l'historien Henri Bremond que « le vrai fondateur de Saint-Sulpice, ou, si l'on préfère, que le Sulpicien idéal et type, celui sur lequel s'est façonné, depuis deux siècles, l'immense majorité de ces Messieurs, n'est pas M. Olier, mais M. Tronson, c'est-à-dire un homme du grand siècle (1622-1700), un contemporain, un émule de Nicole et de Bourdaloue, un moraliste plutôt qu'un mystique. »<sup>3</sup>

Cette affirmation de l'historien du sentiment religieux souligne un aspect essentiel de la contribution du deuxième successeur de Jean-Jacques Olier à la spiritualité sulpicienne. En rassemblant et en organisant les écrits du fondateur afin de servir sa mémoire et diffuser sa spiritualité, Tronson change quelque peu le ton de la spiritualité oliérienne pour lui donner un sens plus systématique et clérical.<sup>4</sup> En effet, si certaines

---

<sup>1</sup> Henri d'Antin de Vaillac, *Les constitutions de Saint-Sulpice*, Thèse de Ph.D (Droit canonique), Institut catholique de Paris, 1965, t.I, p. 52.

<sup>2</sup> Émile Goichot, « *Sacerdos Alter Christus* : Modèle spirituel et conditionnement social dans les *Examens particuliers* », *RHS*, 51 (1957), p. 96.

<sup>3</sup> Texte inédit de Bremond cité par Émile Goichot, « Pour une histoire des *Examens particuliers* (des copies à l'édition) », *RAM*, 46 (1970), p. 95.

<sup>4</sup> Yves Krumenacker, *L'école française de spiritualité : des mystiques, des fondateurs des courants et leurs interprètes*, Paris, Éditions du Cerf, 1999, p.427-434.

œuvres de Jean-Jacques Olier s'adressaient à ses paroissiens et aux âmes dévotes, les œuvres qui sont historiquement attribuées à Tronson, telles que les *Examens particuliers*, ont, quant à elles, un lectorat beaucoup plus restreint et spécialisé. Ces œuvres, en réglant méthodiquement et précisément chacun des aspects de la vie sacerdotale afin de construire un prêtre idéal, adaptent et vulgarisent la pensée du fondateur à l'usage des seuls ecclésiastiques.<sup>5</sup> Les œuvres de Tronson, d'une grande portée pédagogique, sont devenues des classiques de la littérature cléricale au fil du temps et ont façonné plusieurs générations de prêtres, missionnaires et professeurs français.<sup>6</sup> En plus de son influence littéraire, l'importance de Tronson pour notre sujet réside dans le fait que c'est « un moraliste plutôt qu'un mystique » qui fut supérieur de Saint-Sulpice durant près d'un quart de siècle (1676-1700) et c'est sous sa direction que fut fondé le séminaire de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle.

À l'époque où Louis Tronson est supérieur, Saint-Sulpice connaît toujours une importante ferveur mariale, mais elle se traduit, comme le reste de la spiritualité oliérienne, par un discours légèrement infléchi. La Vierge Marie demeure un modèle et une médiatrice pour la vie intérieure des prêtres, toutefois, le relevé de chacun des passages où, dans les écrits de Tronson, il est significativement question de Marie démontre que la Mère divine se présente sous des traits quelque peu différents et de manière moins récurrente que dans les écrits de Jean-Jacques Olier. Alors que le fondateur de Saint-Sulpice cherchait l'union mystique et la grâce par la médiation de Marie, lors de l'Eucharistie notamment, Louis Tronson, dans sa rhétorique moraliste, met l'emphasis sur l'exemplarité de la Vierge dans la vie religieuse. En effet, la Mère du Christ est associée dans ce discours à des thèmes tels que les vertus ecclésiastiques, la contenance du corps des prêtres, la séparation du monde et les devoirs de religion qui règlent la perfection intérieure. D'une certaine manière, d'active et médiatrice qu'elle était pour Olier, elle devient, pour son successeur, davantage passive et symbole.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 436.

<sup>6</sup> Émile Goichot, « Pour une histoire des *Examens particuliers* », *RAM*, 45 /46 (1969/1970), p. 425-449 ; p. 71-97. Dans son article, Émile Goichot étudie la genèse des *Examens particuliers* et démontre que cette œuvre est en fait le fruit d'un processus d'écriture continu et qu'elle était largement diffusée à l'intérieur des murs de Saint-Sulpice avant sa publication. L'historien décèle toutefois l'intervention de Tronson dans l'organisation finale et dans l'ajout d'une cinquantaine d'*Examens* et de citations de l'Écriture, des Pères de l'Église et des conciles. Goichot attribue également à Tronson la spiritualité qui anime les examens.

En insistant sur l'exemplarité de la Vierge et non l'union mystique, Louis Tronson n'est pas étranger à son époque. Étant beaucoup plus jeune que le fondateur de Saint-Sulpice, Tronson ne partage pas avec ce dernier l'élan mystique qui caractérise la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle en France. L'historiographie socioreligieuse a effectivement démontré qu'à partir des années 1660, le catholicisme français est marqué par un changement au niveau des sensibilités religieuses. L'invasion de la spiritualité par la rationalité et le discours théologique modifie les pratiques religieuses, c'est alors tout le catholicisme qui passe du mysticisme au moralisme.<sup>7</sup> Les dévotions religieuses deviennent contenues et dépouillées et délaissent l'extase, l'irrationnel et les manifestations religieuses spontanées.<sup>8</sup>

Les querelles religieuses à propos du quiétisme et du jansénisme contribuent, elles aussi, à façonner les mentalités religieuses de la France classique et le culte marial n'y est pas imperméable. L'élite religieuse, à la suite des jansénistes, met l'accent davantage sur les vertus et la discrétion de la Vierge Marie plutôt que d'insister sur ses prérogatives et titres marials.<sup>9</sup> Par ailleurs, le culte de la Vierge Marie, souvent associé aux dévotions populaires baroques, fait l'objet à l'époque d'attaques contre les *fausses dévotions*.<sup>10</sup> La prudence des auteurs d'ouvrages religieux à l'égard du culte voué à la Mère du Christ se remarque par la nette diminution dans la publication de livres de dévotions mariales ; en fait, il y a deux fois moins de livres publiés sur ce sujet dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle que dans la première et parmi ceux-ci, plusieurs sont des rééditions.<sup>11</sup> Les ouvrages de Tronson s'inscrivent dans ce courant spirituel. Les références à Marie sont moins prépondérantes et plus sobres qu'elles ne le sont, par exemple, dans les œuvres de Jean-Jacques Olier.

<sup>7</sup> Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*, [s.l.], Publisud, 2002, p. 373.

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 374.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 375.

<sup>10</sup> Au sujet des « fausses dévotions », voir Paul Hoffer, *La dévotion à Marie au déclin du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1938, p. 415 et Stefano De Fiores, « Marie (Sainte Vierge) », *DSAM*, 1980, vol.10, p. 462-464 et Louis Châtellier, *L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion, 1987, p. 173.

<sup>11</sup> Paul Hoffer, *op.cit*, p. 22.



Pour le supérieur de Saint-Sulpice, « la voie la plus courte et la plus solide pour arriver à une haute sainteté » réside dans la sanctification des actions quotidiennes, voire l'ascétisme, et non dans « les actions extraordinaires et singulières. »<sup>12</sup> Dans des ouvrages tels que le *Manuel du séminariste* et les *Examens particuliers*, Tronson scrute chacune des actions quotidiennes qui entrent dans la vie des Messieurs de Saint-Sulpice afin de former un « bon prêtre ». Le discours spirituel et moral de Tronson, indéniablement christocentrique, est aussi ponctué de références mariales sur lesquelles les séminaristes doivent méditer. Dans ce chapitre, nous étudierons comment la Vierge Marie s'inscrit dans le discours normatif de Tronson, un discours qui forge l'identité sulpicienne. Pour ce faire, nous analyserons, dans un premier temps, l'idéal type du prêtre sulpicien tel qu'il est défini dans les textes de Tronson. Comme nous le verrons, les valeurs prônées lors de la formation des séminaristes sont, entre autres, des valeurs mariales et culturellement féminines. Ensuite, nous examinerons la fonction rassurante des dévotions mariales. Plus précisément, il sera question de la manière dont la maîtresse et la patronne de Saint-Sulpice permet aux Sulpiciens de se protéger contre le monde extérieur, préservant ainsi la perfection religieuse qui prévaut au sein des fondations sulpiciennes.

### 3.1. *L'invention du Sulpicien idéal*

Comme il fut expliqué dans le chapitre précédent, l'École française de spiritualité associe l'état de prêtre au Christ. En premier lieu, le fondement du sacerdoce repose sur la religion du Fils pour le Père, c'est-à-dire l'imitation du Christ par le prêtre pour louer Dieu. En second lieu, le prêtre est, selon ce courant de pensée, le représentant du Christ pour les fidèles. Il doit ainsi adhérer à une vie religieuse des plus édifiées au point que cette vie intérieure devienne « visible » et exemplaire aux yeux des fidèles. À l'époque, l'édification est effectivement comprise par l'élite religieuse dans le sens ascétique du terme, les vertus sont instrumentalisées afin d'inciter le progrès spirituel.<sup>13</sup> C'est dans ce contexte que Louis Tronson consolide cette exemplarité des prêtres en faisant de Saint-Sulpice une maison réputée pour sa recherche de la perfection religieuse.

<sup>12</sup> Louis Tronson, « Manuel du séminariste », *Œuvres complètes de M. Tronson*, Paris, Migne Éditeur, 1857, t.I, p.1.

<sup>13</sup> André Thibaut, « Édification », *DSAM*, 1960, vol.4, p. 286-287.

Pour régler la conduite du séminariste et en faire un prêtre idéal, toutes sortes de prescriptions sont mises de l'avant dans les textes de Louis Tronson. L'encadrement rigoureux de la vie quotidienne est particulièrement perceptible dans les *Examens particuliers* qui consistent, pour le Sulpicien, à s'identifier en tous points avec le modèle ultime du Christ, Souverain-Prêtre. Chacun de ces examens est divisé en trois points : le premier consiste toujours à adorer la perfection du Christ en toute chose (esprit ecclésiastique, oraison, confession, humilité, modestie, obéissance, etc.) ; le second point est l'examen de conscience à proprement parler que le Sulpicien effectue sur sa manière d'accomplir les vertus dont le Christ est le tout premier exemple ; le troisième point associe la réflexion de l'examen à des prescriptions concrètes de la vie quotidienne du prêtre afin d'adhérer au Christ (résolutions de changer de vieilles habitudes par des actions qui correspondent davantage à l'idéal religieux de Tronson.)<sup>14</sup> Le prêtre idéal de Louis Tronson modèle ainsi complètement sa conduite sur celle du Christ, ou plutôt sur la représentation que l'on en fait à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : effacé, modeste et en prière.<sup>15</sup> Ces examens reprennent donc la méthode d'oraison de Jean-Jacques Olier, expliquée dans le chapitre précédent, mais en l'orientant de manière beaucoup plus spécifique à l'usage des ecclésiastiques.

Par ces examens divisés en plusieurs points, Tronson analyse sous tous les angles la vie et la conduite des prêtres de Saint-Sulpice. La visée de l'œuvre est de former uniformément de « saints prêtres » en détruisant dans un premier temps, chez le séminariste, « le vieil homme ».<sup>16</sup> Pour ce faire, la première partie des *Examens particuliers* passe en revue les éléments constituant l'esprit ecclésiastique obligeant les clercs à réfléchir sur les motifs et l'authenticité de leur vocation religieuse. Défilent ensuite les examens qui traitent de la prédication, du catéchisme, de la messe, de l'oraison, de la confession et des visites ecclésiastiques, etc.<sup>17</sup> Dans la seconde partie de l'ouvrage, c'est le caractère même du prêtre qui est passé à l'examen. Les vertus considérées les plus importantes pour Tronson sont : l'amour et la conformité à la volonté de Dieu, l'humilité, l'abnégation de

<sup>14</sup> Voir à cet égard : Émile Goichot, « Pour une histoire des *Examens particuliers* II ... », p.73-89.

<sup>15</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 444-451.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 439.

<sup>17</sup> LT, « Examens I – XCVIII », *Œuvres complètes de M. Tronson...*, t.II, p. 581 à 721.

soi, la modestie, la pénitence, l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, la patience et la douceur chrétienne.<sup>18</sup> Au terme des examens, un prêtre idéal se dresse : celui-ci évite « les excès dans le boire et le manger » et « embrasse avec courage les jeûnes, les cilices et les mortifications », <sup>19</sup> il fuit « tout ce qui a l'apparence du mal : comme les paroles trop libres, les gestes dissolus, d'un extérieur mondain, de la fréquentation du sexe, de la trop grande familiarité avec les gens du monde, et avec les ecclésiastiques peu réglés [...] ». <sup>20</sup> Sans trop le caricaturer, le prêtre idéal cherche à ne pas imposer sa personnalité afin que se profile uniquement sa conformité au Christ.<sup>21</sup>

La rigueur et l'ascétisme qui caractérisent point par point l'œuvre du deuxième successeur de Jean-Jacques Olier s'expliquent par sa vision du sacerdoce. Tout comme l'a fait le fondateur, Louis Tronson définit le sacerdoce par un processus d'identification continu au Christ, mais, désormais, cette identification au Christ n'est plus mystique. L'historien Émile Goichot, qui a longuement étudié les *Examens particuliers*, affirme que le sacerdoce pour Tronson « ne se réduit pas à un *caractère* conféré une fois pour toute par le sacrement, ni fonctionnellement à une *mission* donnée par l'Église (Tronson admet certes d'abord ces deux aspects) ; c'est à chaque instant que le prêtre doit assurer et approfondir dans sa vie intérieure cette participation au Sacerdoce du Christ. »<sup>22</sup> Cet aspect met en lumière l'insistance de Tronson sur le devoir. Alors qu'Olier attribuait le perfectionnement du prêtre à sa participation à l'intérieur du Christ, Tronson fait de la sainteté du prêtre une règle, voire une méthode.<sup>23</sup> Chez Tronson, le prêtre doit cesser à chaque instant d'être un homme commun et arborer une contenance qui le sépare du monde afin de manifester aux fidèles l'authenticité de sa vie intérieure, digne du Christ. Pour Goichot, l'état de prêtre relève à la fois du sens donné par Bérulle (prêtre éternel) et à la fois d'une manière d'être continue (*habitus*) et du statut social (*status*).<sup>24</sup> Ainsi, s'identifiant au Christ à chaque instant, le prêtre construit son identité en se distinguant de la société.

<sup>18</sup> LT, « Examens XCIX – CCVI », p. 724 à 871.

<sup>19</sup> LT, « Examen CXCIV », p. 852.

<sup>20</sup> LT, « Examen I », p. 584.

<sup>21</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 443.

<sup>22</sup> Émile Goichot, « *Sacerdos Alter Christus...* », p. 96.

<sup>23</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 427.

<sup>24</sup> *Ibid*, p. 74

D'autres études, en aval de celle de Goichot, ont aussi expliqué la manière dont l'identité cléricale est construite à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en fonction de cette représentation de la perfection religieuse. Le comportement exemplaire, les manières réglées qui dénotent la perfection religieuse du clergé, ont pour fin de créer une distance entre les prêtres et les fidèles. Ce « processus de différenciation de la société » est décrit par plusieurs historiens.<sup>25</sup> Leurs recherches soulignent toutes que l'identité des prêtres de la France classique se dessine dans le regard de l'autre : c'est en se distinguant du monde que les prêtres édifient. En effet, en se présentant comme les détenteurs du « monopole du sacré », les prêtres cherchent à s'imposer comme les intermédiaires obligés entre Dieu et les fidèles. En les rendant juges du sacré et du profane, un tel élitisme légitime chez les prêtres le projet de convertir les hérétiques, les infidèles, les « sauvages », mais aussi les paysans et les pauvres.<sup>26</sup>

Cette notion de « distinction » était bien présente dans la pensée d'Olier, mais Tronson l'affermirait. Chez ce dernier, l'importance du renouvellement de l'état de prêtre à chaque instant et, de fait, du souci constant de se faire le représentant de la perfection religieuse réside dans le fait que, hormis l'édification du personnage « représentant du Christ », il n'existe pas de véritable vision apostolique élaborée.<sup>27</sup> En effet, les œuvres de Louis Tronson semblent délaissier quelque peu la vision apostolique : « le rôle du prêtre est moins d'aller aux autres que d'être vu par les autres ».<sup>28</sup> Aussi, lorsque Tronson s'applique à identifier les principales vertus qui régleront l'extérieur du Sulpicien, il définit le Sulpicien en tant que représentation de ces vertus. De là l'importance d'étudier ces valeurs pour notre sujet.

Dans la pensée de Tronson, la vie extérieure édifiée est sensée refléter la perfection religieuse intérieure, aussi il est primordial que la conduite morale des prêtres soit perceptible dans leurs moindres actions :

<sup>25</sup> Bruno Maes, *op.cit.*, p. 207, Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 448, Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, p. 66 et 159.

<sup>26</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire...*, p. 56, Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 452.

<sup>27</sup> À ce sujet, voir Émile Goichot, « *Sacerdos Alter Christus...* », p.95 et Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 451-453.

<sup>28</sup> Émile Goichot, « *Sacerdos Alter Christus...* », p. 83.

Enfin la charité même de notre prochain nous y oblige, car nous le devons édifier, nous sommes obligés de lui donner bon exemple ; or nous le saurions faire que par l'extérieur. Un extérieur réglé édifie admirablement ; un extérieur déréglé ne peut donner que du scandale [...]<sup>29</sup>

Cette vision du sacerdoce qui construit l'identité du prêtre dans le regard de l'autre insère la Vierge Marie dans un rôle bien précis. En décrivant l'importance de la contenance extérieure aux prêtres, Tronson soutient « que l'on pouvait juger de la grâce et de la sainteté de cette auguste Reine, par la seule modestie qui paraissait dans son extérieur. »<sup>30</sup>

Bien que christocentriques, les *Examens particuliers* font souvent référence à la Vierge Marie qui est en toute chose « l'image de son Fils la plus accomplie ».<sup>31</sup> Les références sont assurément moins nombreuses que dans les textes de Jean-Jacques Olier puisque seulement vingt-sept examens sur les deux cent six que comporte l'édition de Migne font significativement référence à la Vierge Marie. Les sujets des examens dans lesquels Marie sert de modèle sont, quant à eux, beaucoup plus révélateurs. Dans la continuité du culte promu par Olier et par Bretonvilliers, – premier successeur du fondateur qui composa les offices pour les fêtes de *l'Intérieur de Jésus et l'Intérieur de la Vierge*<sup>32</sup> – le culte marial de Louis Tronson est associé à la vie intérieure. La Vierge Marie sert de modèle et de médiatrice en ce qui concerne les dispositions intérieures pour les devoirs de religion : l'office divin,<sup>33</sup> l'oraison,<sup>34</sup> la communion,<sup>35</sup> les visites ecclésiastiques,<sup>36</sup> et la retraite spirituelle.<sup>37</sup> (Les entretiens du *Manuel du séminariste* recourent ces mêmes thèmes.)<sup>38</sup>

L'ensemble de ces thèmes nous permet de tracer un portrait de la maîtresse et patronne du séminaire de Saint-Sulpice qui diffère quelque peu de celui de Jean-Jacques

<sup>29</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 30.

<sup>30</sup> LT, « Examen CXLIII », p. 783.

<sup>31</sup> LT, « Examen CXLIII », p. 783.

<sup>32</sup> E. Levesque, « Bretonvilliers (Alexandre le Ragois de) », *DSAM*, 1936, vol.1, p. 1939.

<sup>33</sup> LT, « Examen XL », p. 599.

<sup>34</sup> LT, « Examens XXXIV – XXXVI – XXXVIII », p. 631, 634, 636-637.

<sup>35</sup> LT, « Examen LXI », p. 667.

<sup>36</sup> LT, « Examen LXXXIV », p. 704.

<sup>37</sup> LT, « Examen XCI », p. 713.

<sup>38</sup> Dans le *Manuel du séminariste*, Tronson cite l'exemple de la Vierge dans les entretiens sur la préparation à l'oraison (VI), les dispositions pour la messe (VIII), la communion (IX), la lecture spirituelle (XVIII), et les visites ecclésiastiques (XVII).

Olier. La Vierge Marie demeure la Mère et la Maîtresse des Sulpiciens puisque « le solide et véritable fondement de toutes ses grandeurs » repose sur sa qualité de Mère du Christ.<sup>39</sup> En tant que représentants du Christ, les Messieurs de Saint-Sulpice font même de la Mère divine leur mère adoptive. Ayant la Vierge Marie pour Mère, les Sulpiciens doivent partager avec elle ses valeurs et ses vertus qui sont jugées nécessaires à la perfection religieuse et aux devoirs de religion :

Vous êtes enfants de la sainte Vierge, car en même temps qu'elle est faite Mère de Jésus-Christ vivant en elle, elle est en même temps établie mère de tout le Christ. [...] Ainsi, comme vous êtes membres de Jésus-Christ vivant en Marie, elle est en lui établie votre mère. [...] Or, étant votre mère, vous devez vivre de sa vie et porter sa ressemblance et tous ses mêmes traits.<sup>40</sup>

Or, ses traits ne sont plus tellement ceux de la Reine du Clergé dont les qualités maternelles sont exacerbées afin d'exalter l'état de prêtre. Ce sont plutôt les attributs d'une chaste et pieuse religieuse retirée du monde dans le silence et la prière.

Cette représentation de la Vierge Marie est particulièrement saillante le jour de *la Présentation de Marie au Temple*, fête patronale des Sulpiciens, comme l'exprime Tronson :

Depuis que Dieu nous a inspiré le désir de nous donner entièrement à lui, nous sommes-nous efforcés, à l'exemple de la très-sainte Vierge, de ne mettre aucune réserve à notre offrande ? [...] Avons-nous employé fidèlement tous les moyens nécessaires pour témoigner à Dieu cette inviolable fidélité ? Avons-nous aimé la retraite, comme la très-sainte Vierge ? Avons-nous fait, comme elle nos délices de la prière et du silence ? Nous sommes-nous appliqués sans relâche à l'étude de la loi de Dieu et à la pratique des vertus ? Nous sommes-nous profondément humiliés aujourd'hui devant Dieu ?<sup>41</sup>

Cette fête mariale constitue, comme nous le savons, un aspect important de la spiritualité sulpicienne. En ce jour, les prêtres doivent renouveler leurs vœux et s'inspirer du modèle marial.

Le discours de Louis Tronson associe le modèle de la Mère divine aux valeurs ecclésiastiques que sont l'humilité, la modestie, l'abnégation de soi (la mortification), la

<sup>39</sup> LT, « Méditation I », *Méditation sur la prière* : « O Jesu vivens in Maria », dans *Œuvres complètes de M. Tronson*, t. II, p. 570.

<sup>40</sup> LT, « Méditation V », *Méditations sur la prière...*, p. 580.

<sup>41</sup> LT, « Examen III », *Supplément aux examens particuliers*, dans *Œuvres complètes de M. Tronson...*, t.II, p.874.

haine du péché (la pureté), l'obéissance, la chasteté et la douceur chrétienne. Ces valeurs ecclésiastiques et mariales définissent l'identité sulpicienne en structurant les manières, la contenance et la morale des prêtres. Ainsi confirmés « détenteurs du sacré » par les valeurs mariales, les prêtres pourront ensuite imposer leurs préceptes aux autres. Afin d'illustrer ce rôle des valeurs mariales dans la construction identitaire des Sulpiciens, nous avons regroupé les valeurs en deux groupes : les valeurs du premier groupe visent l'anéantissement de l'individualité (sentiments, inclinations, passions, opinions) alors que celles du deuxième permettent la construction du personnage édifié et représentant du Christ.

### 3.1.1. *L'abnégation de soi*

Tronson, à l'instar d'Olier, considère l'humilité, comme « la racine et la mère de toutes les vertus ». <sup>42</sup> Cette vertu théologale, qui consiste à s'estimer peu, est la toute première traitée dans les *Examens particuliers* parce qu'elle est nécessaire à l'anéantissement du « vieil homme ». En effet, selon la tradition chrétienne, la condition humaine, qui est celle d'une *créature*, implique une dépendance notamment morale de l'homme envers Dieu. C'est justement parce que le couple originel n'a pas respecté cette condition, qu'il s'est enorgueilli de la Connaissance, qu'il fut puni. <sup>43</sup> Que les premiers examens soient consacrés à l'humilité, l'orgueil, la vanité et l'ambition n'est alors guère surprenant. En insistant sur les vices à éviter, ces vices qui entravent l'humilité, Tronson donne l'exemple de la Vierge dans le premier degré de cette vertu. Comme elle, les prêtres doivent éprouver le sentiment le plus profond de leur bassesse. <sup>44</sup>

En ceci, l'avis de Tronson n'est pas différent de celui de Jean-Jacques Olier puisque ce dernier faisait de la Vierge – toujours « instruite » de sa bassesse, sa vileté et son néant – un modèle d'humilité. Et l'humilité, chez Olier, est la vertu la plus difficile à comprendre et le fondement au perfectionnement de tout autre vertu. <sup>45</sup> La différence entre Olier et Tronson se perçoit dans les implications pratiques de cette vertu. Olier accorde la primauté

<sup>42</sup> Migne (ed), « Retraite ecclésiastique- avertissement », *Œuvres complètes de M. Tronson...*, t.I, p.878.

<sup>43</sup> Pierre Adnès, « Humilité », *DSAM*, 1971, vol.7, p.1142.

<sup>44</sup> LT, « Examen CXXVIII », p. 764.

<sup>45</sup> JJO, « Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes », chap. V, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Olier...*, p. 64-68 ; 78-79.

à « l'accueil mystique de la grâce »<sup>46</sup> : l'humilité doit être présumée à tout exercice de piété parce qu'elle permet la soumission à la volonté divine. À l'inverse, une « âme » qui s'abandonne à la « superbe » et à l'orgueil se retire de la grâce et du secours divin.<sup>47</sup> Chez Tronson, ce sont dans un premier temps les efforts ascétiques qui permettent de recevoir la grâce.

Dans le même ordre d'idées, les examens sur la mortification – qui suivent ceux sur l'humilité, la vanité et la modestie – ont pour but la suppression du péché. Selon la pensée de Tronson, « la mortification est une vertu qui fait que le chrétien travaille par les souffrances et par les privations à assujettir sa chair et à réprimer ses mouvements [...] et c'est de la mortification que dépend [le] salut. »<sup>48</sup> Le troisième supérieur de Saint-Sulpice fait donc de la mortification une condition essentielle à la perfection religieuse des prêtres : le prêtre doit renier tout ce qui est commun, trop humain en lui avant de se sanctifier, de s'identifier à l'esprit du Christ. À ce sujet, la pensée de Tronson est inflexible par rapport à celle d'Olier. Jean-Jacques Olier accordait certes de l'importance à la mortification, mais il n'en faisait jamais une condition essentielle à la vie chrétienne. Chez ce dernier, la grâce reçue lors du baptême prévalait toujours sur la mortification dans la suppression du péché.<sup>49</sup> La spiritualité de Tronson accorde donc plus de place à la morale et à l'ascèse dans la vie chrétienne que ne le faisait celle d'Olier.

Après avoir traité de la nécessité de la mortification et de ses pratiques, Tronson insiste sur « la vie de Jésus en Marie », qui est l'archétype du contrôle des sentiments et de la composition extérieure. En effet, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, selon la spiritualité sulpicienne, Marie est celle qui a le plus et le mieux adhéré à « l'intérieur de Jésus » ; c'est-à-dire qu'elle a réussi à remplacer son for intérieur par celui

<sup>46</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 427.

<sup>47</sup> JJO « Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes », chap. V, p.68.

<sup>48</sup> LT, « Examen CLI », p. 796.

<sup>49</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 427.



de Jésus.<sup>50</sup> Pour Tronson, le prêtre doit faire de même et s'anéantir de la même façon que l'a faite Marie ; c'est ainsi qu'il prend modèle de la vie intérieure de la mère du Christ :

Adorons Jésus vivant en Marie, et admirons le grand empire qu'il lui a donné sur les mouvements de la partie intérieure. Jamais le fiel, l'amertume, ni l'aigreur n'ont eu d'entrée dans son âme. Elle jouissait continuellement d'une profonde tristesse ou de crainte, elle les a eus sans aucun trouble, et ils ont été toujours parfaitement soumis à la raison. Ô le digne sujet de complaisance de Dieu, qui a le cœur de Marie, oh! qu'un intérieur si saint mérite bien nos respects !<sup>51</sup>

La Vierge Marie était donc, selon la compréhension de Tronson, un être en parfait contrôle de sa personne et anéanti devant la volonté divine. Les Sulpiciens parviennent à se conformer psychologiquement à leur patronne en mourant complètement à eux-mêmes par la mortification, en imitant ses qualités et ultimement, en ayant recours à sa médiation.

L'émulation de saints modèles, tels que celui du Christ et de la Vierge, ne revient pas chez Tronson à parler de Jésus de Nazareth ou de sa mère. Comme le précise Émile Goichot, Tronson « fixe son modèle dans un *portrait* profondément influencé par les normes et les valeurs de la société française ». <sup>52</sup> Le contrôle de soi attribué à Marie est une valeur cruciale de la construction identitaire des Sulpiciens, car elle fait partie du code de civilité qui caractérise la société française à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, le code de bienséance sociale, défini dans un premier temps par les courtisans, imprègne ensuite progressivement tout le reste de la société, allant même jusqu'à modifier l'expression des sentiments religieux.<sup>53</sup> La contenance du corps, la raison et le flegme sont donc nécessaires pour les Sulpiciens, aux yeux de Tronson, car la perfection des prêtres de Saint-Sulpice ne saurait se faire en deçà de la norme sociale. Ayant « neutralisé » les inclinations particulières, les prêtres de Saint-Sulpice peuvent ensuite s'édifier par l'émulation de vertueux modèles.

---

<sup>50</sup> Michel Dupuy fait remarquer que la notion d'*intérieur* est apparentée à celle de *cœur* au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette notion relève du niveau psychologique et non de concepts philosophiques. ( « Intérieur de Jésus », *DSAM*, 1971, vol.7, p. 1873-1874)

<sup>51</sup> LT, « Examen CLVI », p. 802.

<sup>52</sup> Émile Goichot, « *Sacerdos Alter Christus ...* », p. 73.

<sup>53</sup> Bruno Maes, *op.cit.*, p. 379.

### 3.1.2. Des vertus édifiantes

La notion d'édifier le peuple par la sanctification du clergé est très présente dans les écrits de Tronson, mais elle n'est pas originale, ni nouvelle puisque nous la remarquons déjà chez Jean-Jacques Olier. La fondation du séminaire de Saint-Sulpice allait justement en ce sens : réformer l'Église par l'édification du clergé. Le deuxième successeur de Jean-Jacques Olier donne toutefois un sens beaucoup plus moral à l'édification du clergé. Elle se fait désormais selon des valeurs bien précises. Une fois l'anéantissement de la personne assurée par la mortification et l'humilité, le comportement des prêtres est façonné par des valeurs telles que la modestie et la douceur chrétienne.

Si une vertu prédomine dans le discours de Louis Tronson, c'est bien la modestie. Il ne serait sans doute pas exagéré de dire qu'elle résume à elle seule le processus d'identification des prêtres de Saint-Sulpice, car elle détermine la manière dont toute action doit être entreprise : « La modestie chrétienne est une vertu qui fait que, par respect pour la présence de Dieu et pour édifier le prochain, nous réglons avec bienséance tout notre extérieur. »<sup>54</sup> En plus d'assurer l'édification du prochain, la modestie permet la sanctification du prêtre :

Nous sommes-nous mis quelquefois devant les yeux ces quatre avantages de la modestie, que l'Écriture sainte nous marque : 1) La crainte filiale et respectueuse qu'elle conserve dans celui qui est modeste, et qu'elle produit dans ceux qui sont témoins de sa modestie. 2) Les richesses spirituelles qu'elle attire du ciel en abondance. 3) Une haute idée qu'elle donne de la présence de la majesté de Dieu. 4) La vie éternelle qui lui est donnée pour récompense.

L'importance de la modestie dans le discours moral de Tronson se perçoit aussi dans le fait qu'elle se retrouve dans chacun des gestes familiers des prêtres.<sup>55</sup> Aussi, est-ce pour cette raison que Goichot la qualifie de « vertu-clé de la pédagogie sulpicienne ».<sup>56</sup>

<sup>54</sup> LT, « Examen CXXXIX », p.779.

<sup>55</sup> Cette vertu, qui suit immédiatement l'humilité dans les *Examens particuliers* fait l'objet de douze examens et est sans cesse reprise dans les œuvres de Louis Tronson. Ce dernier désigne, par exemple, trois vertus pour édifier la manière d'entreprendre toute action dans le *Manuel du séminariste* : « la fidélité, pour ne rien omettre de celles que nous devons faire; la ponctualité, pour le temps et la manière dont nous les devons faire; la modestie, pour la retenue et la composition du corps, avec laquelle nous les devons faire. » (LT, « Manuel du séminariste », p.30) La modestie apparaît aussi dans les examens qui ne traitent pas expressément de cette vertu. En indiquant qu'il faut dire l'Office « religieusement », Tronson explique qu'il faut le dire « avec toute la modestie et la révérence que demande une si sainte action ». (LT, « Examen XIII », p. 602.)

<sup>56</sup> Émile Goichot, « *Sacerdos Alter Christus...* », p. 83.

Par ailleurs, au jugement de Tronson, adhérer à cette vertu s'avère « la pierre de touche de la véritable dévotion pour la Sainte Vierge » :<sup>57</sup>

Mon Dieu, que j'ai de joie d'apprendre par un de vos grands saints, que c'est d'aimer la très-sainte Vierge et lui plaire, que d'imiter sa modestie [...] C'est à quoi, ô mon Dieu, je prends la résolution de travailler toute ma vie, avec le secours de votre grâce, sachant surtout que d'aimer Marie et lui plaire, c'est vous plaire et vous aimer.<sup>58</sup>

Puisque la dévotion des Sulpiciens pour la Vierge consiste à « employer tous [leurs] soins pour l'imiter »,<sup>59</sup> nous pouvons affirmer que les valeurs mariales entrent dans le processus d'édification des prêtres de Saint-Sulpice.

Pour être modeste, il est alors entendu entre les murs de Saint-Sulpice qu'il faille « considérer comme elle [Marie] se comportait en ses actions, pendant qu'elle était au monde, quel amour elle avait pour Dieu, avec quelle modestie elle conversait, avec quelle dévotion elle entendait la sainte Messe, et ainsi des autres, afin de [se] conformer à elle. »<sup>60</sup> Or, comme nous l'avons vu, la représentation que Tronson fait de Marie est tributaire des valeurs et de la bienséance qui prévalent dans la société française à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. En balisant la conduite des prêtres avec l'exemple de Marie, Louis Tronson cherche à faire apprécier les prêtres par la société. En effet, la modestie est une valeur importante à l'époque. Elle est quelque peu difficile à cerner parce qu'elle s'apparente beaucoup à l'humilité, la pudeur, mais elle se définit par une attitude volontaire, et pas nécessairement innée, de ne pas montrer son individualité afin que seul « l'intérieur » transparaisse.<sup>61</sup> La signification de la modestie repose donc sur la notion de paraître. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cette vertu est aussi considérée culturellement la prérogative des femmes et des ecclésiastiques parce qu'elle consiste justement à paraître à sa place ou en quelque sorte à passer inaperçu en société.<sup>62</sup> Ainsi, à l'instar du Christ et de sa Mère, le prêtre peut édifier parce que sa vie réglée reflète sa perfection intérieure.

<sup>57</sup> LT, « Méditation III : de la dévotion à la très sainte Vierge », *Retraite ecclésiastique*, dans *Œuvres complètes de M. Tronson...*, t.I, p. 1016.

<sup>58</sup> LT, « Examen CXXXIX », p.779.

<sup>59</sup> LT, « Méditation III ... », *Retraite ecclésiastique*, p. 1016.

<sup>60</sup> LT, « Méditation III du dixième jour », *Retraite ecclésiastique*, p. 1014.

<sup>61</sup> Marcel Bernos, *Femmes et gens d'Église dans la France classique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions du Cerf, 2003, ch.II ( La modestie : vertu féminine ou simplement chrétienne ?).

<sup>62</sup> *Ibid.*

La douceur est une vertu qui entre dans la même logique chez Tronson. Dans les *Examens particuliers*, Tronson soutient que tous ceux qui sont doux et débonnaires reçoivent les faveurs et la gloire de Dieu. Il faut sans doute voir en filigrane dans ce propos que les prêtres débonnaires plaisent à Dieu par cette vertu parce qu'ils se rendent plus agréables aux fidèles :

Ceux qui ont la douceur chrétienne, répriment tellement tous les mouvements de la colère, qu'ils ne s'y laissent jamais aller, non pas même par surprise. [...] Enfin, ils sont civils, affables, complaisants, honnêtes, officieux ; et s'ils ont de la dureté de la rigueur, ce n'est que pour eux-mêmes.<sup>63</sup>

En plus d'être le modèle des prêtres qui prennent la résolution de pratiquer fidèlement cette vertu de douceur, « la Mère de miséricorde et de douceur » est une médiatrice dans l'obtention de cette vertu perçue comme une grâce.<sup>64</sup> Car dans la tradition de l'Église, la « tendresse de mère » qu'a la Vierge Marie pour les prêtres la fait intervenir pour les aider dans leur vocation, elle intercède en leur faveur auprès de Dieu, et leur permet ainsi de se prémunir du désespoir provoqué par les passions qu'elle leur enseigne par son exemple à se contrôler.<sup>65</sup> Ainsi le rôle exemplaire de la douce et pieuse Marie est intrinsèquement lié à sa fonction de médiation.

En somme, le culte marial des Sulpiciens a deux volets : en se faisant à l'image de la plus parfaite des « créatures », les Messieurs de Saint-Sulpice assurent, d'une part, leur moralité et leur perfection religieuse en vouant du même coup un culte à leur patronne et, d'autre part, cette dévotion induit la sollicitude de la Vierge Marie « qui aime à prendre un soin particulier de ceux qui se mettent sous sa protection. »<sup>66</sup> Il y a donc un ordre chronologique important dans le processus de construction identitaire et de différenciation sociale de Saint-Sulpice. Selon Tronson, le prêtre doit en premier lieu renoncer à sa volonté, s'anéantir par l'ascèse pour ensuite adhérer aux valeurs christocentriques et mariales. Ensuite, en s'appliquant à chaque instant à perfectionner ces valeurs afin de renouveler son état de prêtre, le Sulpicien vénère par le fait même le modèle moral dont elles sont issues. Cette « véritable » dévotion présuppose la conviction que va opérer la

<sup>63</sup> LT, « Examen CCV », p. 868.

<sup>64</sup> *Ibid*, p. 869.

<sup>65</sup> LT, « Examen CLVII », p. 804.

<sup>66</sup> LT, « Examen CXCIV », p. 852.

médiation mariale dans l'acquisition de bonnes dispositions. L'importance de cette médiation dans cette démarche religieuse sulpicienne est bien illustrée par l'examen sur la tiédeur spirituelle. Une personne « tiède », pour Tronson, « n'est pas assez bonne pour être dans toute la perfection que demande son état » :

Elle s'applique assez souvent à des exercices de piété, elle entend la sainte Messe, elle communie, elle fait oraison, elle y prend quelquefois de grandes résolutions, que même elle exécute par intervalle ; mais elle a ses inclinations et ses fantaisies qu'elle suit assez volontiers, et qu'elle se soucie fort peu de mortifier ; à moins qu'il n'y aille de sa damnation.<sup>67</sup>

Cet état est malheureux, car il empêche le prêtre d'avoir toute la ferveur que nécessite le rôle d'apôtre auquel aspirent les Sulpiciens. Les dévotions mariales sont ici prescrites par Tronson afin de contrecarrer le commun et la médiocrité. La *prière de Jésus en Marie*, « l'abandon de tout soi-même à la sainte Mère de Dieu » ainsi que la *prière de Saint Bernard à la Vierge* sont des moyens présentés aux prêtres par Tronson pour se sortir de cet état odieux.<sup>68</sup>

\*

Le culte marial est donc un aspect important de la spiritualité sulpicienne sous la direction de Louis Tronson bien qu'il soit quelque peu différent de celui de Jean-Jacques Olier. La morale pragmatique du troisième supérieur de Saint-Sulpice dans laquelle s'imbrique le culte marial s'explique, entre autres, par le fait que le séminaire n'est plus à ses tout débuts. Il s'est désormais considérablement agrandi et les prêtres sont nombreux à venir au séminaire et le font pour différentes raisons. Le perfectionnement des prêtres, l'édification des fidèles et le prestige de la compagnie de prêtres sont autant de motifs qui suscitent l'engouement des candidats à l'entrée à Saint-Sulpice.<sup>69</sup> Face à ce développement, Tronson doit s'assurer de préserver l'esprit que Jean-Jacques Olier avait donné à son institut. Bien qu'il règle avec minutie tout l'extérieur du prêtre, l'idéal sacerdotal qu'inculque Tronson à la société de prêtres demeure centré sur la vie intérieure. Jusqu'à présent, nous avons étudié comment un extérieur réglé, en partie sur les valeurs mariales, est constitutif de la perfection religieuse du Sulpicien et, de fait, de l'identité et la culture des Messieurs de

<sup>67</sup> LT, « Examen CCVI », p. 869.

<sup>68</sup> *Ibid*, p. 870.

<sup>69</sup> Yves Krumenacker, *op.cit*, p. 436.

Louis Tronson. Nous expliquerons maintenant la nature et la prépondérance des dévotions mariales dans le quotidien sulpicien.

### 3.2. *Saint-Sulpice, lieu d'intériorité mariale*

Jean-Jacques Olier, en consacrant la fondation du séminaire à Marie, s'était efforcé « de rappeler partout dans le séminaire de Saint-Sulpice le souvenir de cette aimable souveraine, insistant pour que le monogramme de Marie parût sur toutes les portes, sur les meubles, le linge, les serrures, les vitres. »<sup>70</sup> Sous la direction de Louis Tronson, les Messieurs de Saint-Sulpice vivent toujours, au séminaire, sous les auspices de Marie. La « très grande affection » et la « confiance filiale » des Sulpiciens à l'égard de leur « très-chère Mère » les incitent à invoquer l'intercession mariale tous les jours afin de renouveler leur état de prêtres et de se parer contre les tentations et périls du monde.

En effet, comme nous l'avons déjà souligné, Tronson désire séparer le prêtre du monde afin qu'il puisse édifier celui-ci et ceci se répercute dans la représentation qu'il a du culte marial. À l'instar du Christ qui maudit le monde à la veille de sa mort et l'exclut de ses prières,<sup>71</sup> le Sulpicien doit aussi rejeter le monde, se tenir retiré dans « sa maison », dans cette « familiarité de Dieu qui y est plus intime »,<sup>72</sup> afin de se rendre « fidèle à ses exercices »,<sup>73</sup> car à peu près tout du monde extérieur est à craindre pour Tronson. Olier parlait de l'éloignement du monde, mais Tronson cherche à s'en séparer complètement.<sup>74</sup> Il distingue pas moins de six esprits qui vont à l'encontre de la perfection de l'état ecclésiastique : l'esprit séculier, singulier, écolier, railleur, critique et de cabale.<sup>75</sup> Devant les périls omniprésents du monde extérieur, qui sont en opposition à la vie selon l'Esprit, des précautions s'imposent pour les Sulpiciens : les fréquentations du Saint-Sacrement, le culte marial et les entretiens avec le directeur spirituel sont, dans ce contexte, des moyens de se protéger des influences du monde.

<sup>70</sup> JJO, *Vie intérieure de la Très Sainte Vierge*, [ouvrage recueilli des écrits de M. Olier fondateur de la Congrégation des prêtres de Saint-Sulpice], t.2, Rome, Salviucci, 1866, p. 488 cité dans Margo Gravel-Provencher, *La spiritualité sacerdotale mariale au XVII<sup>e</sup> siècle d'après le dernier des grands bérulliens Louis-Marie Grignon de Montfort*, mémoire de M.A (Théologie), Université de Montréal, 1989, p. 9.

<sup>71</sup> LT, « Examen XCV », p. 718.

<sup>72</sup> LT, « Examen LXXXII », p. 699.

<sup>73</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 282.

<sup>74</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 428.

<sup>75</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 9-11.

Si les instructions données par Tronson quant à la pratique des dévotions mariales sont esquissées sans trop de précision, les motifs pour lesquels les Sulpiciens doivent faire leurs dévotions avec assiduité sont beaucoup plus révélateurs. Les dévotions mariales sulpiciennes – principalement constituées de litanies, du chapelet et de prières – agissent en quelque sorte comme un refuge pour les prêtres ou une « médecine » permettant de les « immuniser » lorsqu'ils sortent du séminaire. Les dévotions à la Vierge Marie sont de première importance lors des jours de fête de la Mère de l'Église, lors des visites ecclésiastiques et de la retraite spirituelle. En se mettant entre les mains de Marie en ces occasions, en se retirant ainsi du monde, les prêtres préservent ou renouvellent leur perfection religieuse, ou la vie selon le Christ :

Notre Seigneur n'est en Marie que pour nous donner cette vie ; c'est le plus ardent de ses souhaits.

La sainte Vierge n'en est rendue participante que pour nous la communiquer ; c'est le plus continuel de ses désirs.

Elle demande pour cela que nous nous retirions seulement en elle. [...] C'est le moyen de former Jésus-Christ en nous. En se mettant vivant en elle, Jésus lui a tellement imprimé tous ses traits qu'elle est devenue un moule de Dieu même.<sup>76</sup>

Ainsi, la vie cachée de Jésus a tellement imprégnée Marie lorsqu'elle le portait, qu'elle est devenue un « moule » de perfection dans lequel les prêtres de Saint-Sulpice doivent se mettre afin d'adhérer à leur tour, à l'empreinte divine. En ceci, Louis Tronson ne s'éloigne pas de la dévotion oliérienne pour la vie de Jésus en Marie. Cependant, Olier n'avait pas systématisé la pratique de cette dévotion comme le fait Louis Tronson, afin de séparer la vie à l'intérieur du séminaire de la vie « selon le siècle ». Cette coupure entre la vie intérieure, dans l'enceinte de Saint-Sulpice, et la vie commune déréglée se perçoit notamment lors de trois occasions de la vie sulpicienne : les fêtes mariales, la retraite spirituelle et les visites ecclésiastiques. À ces occasions, les dévotions mariales constituent en quelque sorte un rempart pour les Sulpiciens qui leur permet d'accomplir leurs fonctions sacerdotales tout en préservant la perfection religieuse qu'ils cherchent à acquérir par l'ascèse, l'oraison, la solitude et l'intercession.

---

<sup>76</sup> LT, « Méditation III », *Méditations sur la prière...*, p. 576.

### 3.2.1. Les fêtes mariales

Les fêtes mariales sont des moments durant lesquels les Sulpiciens doivent adhérer aux dispositions intérieures de la Vierge. Un supplément aux *Examens particuliers* explique l'esprit de chacune des fêtes religieuses annuelles célébrées à Saint-Sulpice. Parmi les vingt-six fêtes examinées, six sont dénommées mariales à proprement parler. Ces fêtes sont autant d'occasions de méditer sur la vie de la Vierge Marie et des occasions de faire siennes les vertus mariales. Chez Tronson, ce sont principalement celles qui dénotent le refus de Marie de vivre dans le monde, comme si toute sa vie n'avait été qu'une longue retraite spirituelle, alors que Jean-Jacques Olier admirait plutôt ses grandeurs de Mère et d'Épouse.

Les jours marials de *la Conception*, de *la Nativité* ainsi que le jour de *la Présentation de la Vierge au Temple* sont en somme des moments où il faut se résoudre à « employer fidèlement toutes les précautions dont la très-sainte Vierge nous a donné l'exemple, c'est-à-dire, la fuite du monde, l'amour de la retraite, l'assiduité à la prière [...] ». <sup>77</sup> L'adhésion aux vertus mariales et la fuite du monde sont d'autant plus nécessaires aux Sulpiciens que « toute pure et toute pleine de grâces » que fut la Vierge au moment de sa conception, elle a dû néanmoins se préparer durant maintes années, « par la séparation du monde, par sa retraite dans le temple, par une application continuelle à la prière, pour engendrer une seule fois [le] Fils », aussi, « quelle préparation ne doit point apporter le prêtre pour le produire tous les jours sur les autels dans son état de gloire ! » <sup>78</sup> De ce fait, les Sulpiciens s'identifient à Marie en ces jours de fête parce qu'ils voient « des rapports admirables entre l'action de cette Vierge divine » et la leur. Comme eux, elle sort de la maison de ses parents et est conduite au temple pour le ministère de Dieu. <sup>79</sup>

D'autres fêtes mariales mettent l'emphasis sur des qualités de la Vierge Mère que nous avons déjà étudiées. Les dispositions intérieures de Marie à étudier le jour de *l'Annonciation*, par exemple, sont l'humilité, l'amour de la chasteté, l'abandon et la soumission à la volonté divine alors que le jour de la *Purification de Marie* est une célébration où « l'esprit de dévouement et de sacrifice » de Jésus et de Marie sont à

<sup>77</sup> LT, « Examen IV », *Supplément aux examens particuliers*, p. 876.

<sup>78</sup> LT, « Examen LIV », *Examens particuliers*, p. 659.

<sup>79</sup> LT, « Méditation III », *Méditations sur la fête de la présentation de la Vierge*, p. 567.



l'honneur. Par l'exemple de Marie, il faut examiner l'humilité – l'humilité, qui chez Marie va jusqu'à consentir « à passer, dans l'esprit des autres, pour une femme immonde, et qui avait besoin de se purifier »<sup>80</sup> – l'esprit de sacrifice et l'obéissance. Les Sulpiciens sont donc exhortés par leur supérieur de modeler leur conduite sur celle de la Vierge en renonçant au monde, voire à renier leurs propres esprit et jugement.<sup>81</sup>

### 3.2.2. *La retraite spirituelle*

Le culte marial de Saint-Sulpice sous la direction de Louis Tronson prend particulièrement de l'importance lors de la retraite spirituelle d'une durée de dix jours. Dans un *examen particulier* consacré à la préparation de la retraite spirituelle, Tronson enjoint les Sulpiciens de faire un examen de conscience avec leur directeur spirituel, de suivre toutes ses recommandations et de se placer sous la protection de la Vierge Marie, des anges gardiens et de leurs saints patrons. À ce moment-là est soumis à leur réflexion l'exemple de la retraite de dix jours qu'ont fait les disciples après l'ascension du Christ, « séparés de tout commerce avec les hommes, appliqués uniquement à l'oraison et à de pieux exercices avec [la] sainte Mère, pour les préparer à recevoir le Saint-Esprit »,<sup>82</sup> les Sulpiciens doivent s'inspirer des dispositions des disciples dans cette retraite faite avec Marie pour les reproduire à leur tour, toujours sous les auspices de leur patronne.

En plus d'être un modèle de vie cachée, la Vierge Marie est la médiatrice et la protectrice lors de la retraite des Sulpiciens. Sa médiation permet aux Sulpiciens de se retirer du monde dans de bonnes dispositions, de résister aux tentations, et de sortir de cette retraite « tout autres » qu'ils y sont rentrés.<sup>83</sup> En effet, dans la *Retraite ecclésiastique*, ouvrage de méditations, structuré sur dix jours, la retraite spirituelle est considérée comme un moyen des plus efficaces pour assurer la régularité et la ferveur du clergé.<sup>84</sup> Pour persévérer dans le développement de la perfection religieuse, Tronson insiste au cours de ces dix jours, sur la pratique de l'oraison mentale, la direction spirituelle, une vie réglée et les dévotions pour la Vierge Marie.

<sup>80</sup> LT, « Examen VIII », *Supplément aux examens particuliers*, p. 881.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 882.

<sup>82</sup> LT, « Examen XCI », p. 713.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 714.

<sup>84</sup> « Avertissement », *Retraite ecclésiastique*, p. 875.

Les prières sur la vie intérieure de Jésus en Marie font partie d'un ensemble de pratiques qui permettent aux Sulpiciens de se renouveler et de persévérer dans la retraite :

Offrez-vous à la très-sainte Vierge, et remettez entre ses mains, comme entre les mains de votre bonne Mère, vos pensées, vos affections, vos résolutions, vos bons desseins, votre esprit, votre volonté : en un mot tout ce que vous avez, et tout ce que vous êtes, et pour la vie, et pour la mort; et, confiant le tout à ses soins et à sa charité maternelle. Dites : *Sub tuum proesidium, etc... O Jesu vivens in Maria.*<sup>85</sup>

Cette prière qui souligne la vie intérieure de Jésus en Marie se retrouve systématiquement à la conclusion de l'oraison de chacune des méditations constituant la *Retraite ecclésiastique*. Elle figure plus spécifiquement au troisième point de la conclusion : les séminaristes en retraite doivent dans un premier temps remercier Dieu pour les grâces obtenues lors de l'oraison, ils doivent ensuite demander pardon pour toutes les négligences survenues lors de cette même oraison et finalement, faire offrande à la Vierge en l'implorant d'être protectrice et médiatrice pour la durée de la retraite.

Dans la pensée de Tronson, il ne suffit pas à l'ecclésiastique de se retirer du monde pour échapper aux dangers de celui-ci. Il faut aussi se prémunir des influences extérieures à l'intérieur même du séminaire et c'est d'ailleurs ce qui rend les dévotions mariales si importantes pour la perfection des Sulpiciens. Même entre les murs de Saint-Sulpice, Marie demeure un asile où les prêtres se réfugient. Cela se traduit par la salutation d'une image de la Vierge lorsque les prêtres entrent et sortent de leur chambre ou « du logis » afin de demander la bénédiction de leur Mère et Maîtresse; ou encore, par le « retranchement » que procure la récitation d'un *Veni, sancte Spiritus*, ou d'un *Ave Maria* avant la lecture spirituelle.<sup>86</sup>

### 3.2.3. Les visites ecclésiastiques

Il y a-t-il un risque plus grand pour un séminariste que d'affronter le monde lors des visites ecclésiastiques ? C'est généralement durant ces visites que les séminaristes sont en mesure d'entrer en contact avec « les pensées du monde, les idées de ses divertissements, les souvenirs [des] chutes passées. »<sup>87</sup> L'esprit ecclésiastique est potentiellement en péril lors

<sup>85</sup> LT, « Méditation I », *Retraite ecclésiastique*, p. 883.

<sup>86</sup> LT, « Méditation III du dixième jour », *Retraite ecclésiastique*, p. 1016 et « Manuel du séminariste », p. 200.

<sup>87</sup> LT, « Examen LXXXII », p. 699.

des visites et Louis Tronson met les prêtres de Saint-Sulpice en garde : « Vous êtes ecclésiastiques, retirés dans un séminaire pour travailler à votre perfection; ecclésiastiques, dont l'esprit est opposé aux visites: retirés dans un séminaire, dont la grâce se perd par les visites [...] »<sup>88</sup> Le risque encouru par les Sulpiciens en visite est proportionnel aux obligations des prêtres à l'égard des âmes. En effet, pour Tronson, les prêtres ont l'obligation d'instiller dans les âmes un attrait pour la solitude et la séparation du monde.<sup>89</sup> En ceci, les séminaristes suivent l'exemple du Christ qui au cours des trente premières années de sa vie n'a effectué aucune visite et seulement quatre ou cinq durant les trois dernières années. Selon Tronson, cet éloignement du monde prouve que le Christ voulait insinuer cette attitude chez les chrétiens.<sup>90</sup>

L'éloignement du monde fait donc partie de la mission apostolique de Saint-Sulpice, sinon de sa pédagogie. Ils enseignent l'éloignement du monde comme une des vérités de l'Évangile. Selon Tronson, l'éradication du péché et des crimes ne peut se faire, chez certains pécheurs, sans la retraite, la solitude et la séparation physique du monde. Aussi, les prêtres sont-ils tenus de donner l'exemple. De plus, pour l'édification du clergé, les prêtres doivent se consacrer complètement à la religion en évitant les conversations et la familiarité du monde. Ils évitent du coup de prêter le flan à la critique. Aux dires de Tronson, le peuple ne pourrait conserver « l'idée que l'on doit avoir de leur sainteté », si les prêtres donnent à penser que leur profession est un état de fainéants où « l'on a presque rien à faire qu'à se promener depuis le matin jusqu'au soir. »<sup>91</sup>

Or, ces visites sont inévitables. Pour minimiser tout le potentiel périlleux imminent à chaque visite, le *Manuel du séminariste* et les *Examens particuliers* prescrivent maintes précautions à suivre religieusement et les dévotions mariales font partie de l'ensemble de ces précautions. Tout d'abord, les séminaristes doivent s'assurer de ne pas effectuer de visites pour des « chimères ». Tronson circonscrit scrupuleusement les menaces du monde afin de mettre les séminaristes en garde, car le danger de « se perdre » au moment des

<sup>88</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 270.

<sup>89</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 270.

<sup>90</sup> LT, « Examen LXXXII », p. 699.

<sup>91</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 282.

visites est, semble-t-il, déjà désamorcé par la méfiance des Sulpiciens à l'égard de celles-ci. Le *Manuel du séminariste* établit clairement que pour rendre les visites « plus saintes », il faut éviter, autant que faire se peut, trois types de personnes : les parents, leur visite étant une période de relâchement ; les séculiers ou tous ceux qui ont un attachement pour le monde ; et surtout les « personnes de sexe différent » puisqu'il « n'y a presque point de personne qui n'y soit en péril ; mais à un jeune ecclésiastique, c'est sa perte assurée : certainement il y fera naufrage ; il vaudrait mieux la visite d'un démon. Oui, assurément il le vaudrait bien mieux, car on s'en défierait, on en aurait aisément horreur : ainsi il n'y aurait pas tant à craindre ; mais pour une femme, on y est surpris et on s'y perd. »<sup>92</sup> Une fois les raisons des visites examinées, le danger circonscrit, le prêtre peut sortir du séminaire avec une panoplie de précautions.

Pour effectuer une visite selon de « saints » motifs, Tronson place ensuite les séminaristes devant l'exemple du Christ et de la Vierge. Les Sulpiciens doivent aller en visite avec les intentions du Christ visitant le genre humain ou bien dans l'intention de la Vierge visitant sa cousine Élisabeth pour y annoncer la venue du Christ. Pour ce faire, avant de quitter sa chambre ou « la maison », le Sulpicien doit visiter le Saint-Sacrement et demander la permission de sortir à la Mère et la Maîtresse de Saint-Sulpice, car « il est bien juste de ne jamais sortir sans son congé » et « lui demander sa bénédiction, la prier de nous prendre particulièrement sous sa protection dans l'action que nous allons faire, et de nous obtenir la grâce de faire cette visite dans toutes les intentions et dispositions que son cher Fils désire. »<sup>93</sup>

Une fois à l'extérieur et jusqu'à ce qu'il parvienne à son lieu de visite, le séminariste doit se protéger du monde extérieur. Il le fait notamment en allant modestement dans les rues et en marchant avec une « entière mortification de la vue, ne regardant point de côté et d'autre »,<sup>94</sup> en se recueillant lors de la visite et en sortant le plus tôt possible. Le retour au séminaire pour le Sulpicien se fait ensuite dans l'ordre inverse. Il se retire à la chapelle pour se mettre sous la protection de la Vierge afin de combattre les tentations nées

<sup>92</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 292.

<sup>93</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 297.

<sup>94</sup> LT, « Manuel du séminariste », p. 297.

lors de la visite. Les dévotions mariales, décrites comme « les plus utiles aux pécheurs »,<sup>95</sup> agissent donc en ce sens, comme autant de procédures permettant de contrecarrer les risques du monde extérieur. Elles permettent de créer un rempart qui protège la perfection religieuse du prêtre qui quitte le séminaire pour remplir les fonctions de son ministère.<sup>96</sup>

\* \* \*

Les écrits de Louis Tronson, comme ceux de Jean-Jacques Olier, attribuent donc à Marie des vertus qui construisent l'identité sulpicienne telles que la modestie, la pureté des intentions, la perfection religieuse et le retrait du monde. Les prêtres, en adhérant à ces vertus, construisent leur personnage de prêtre et ce faisant, par émulation, conditionnent la société à un idéal chrétien. Ce processus d'identification ne se fait toutefois pas à sens unique. La représentation de la Mère du Christ est aussi tributaire de la société française de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et de l'idéal sacerdotal tridentin. Or, comme nous l'avons vu, les écrits de Louis Tronson ne relèvent pas de l'humanisme dévot, en ce sens que la société – tout ce qui constitue le monde extérieur à Saint-Sulpice – est le territoire du malin et non « un reflet de gloire divine », aussi faut-il s'en défier.<sup>97</sup> Le rôle du prêtre est de s'en séparer afin de l'édifier.

Cela étant, nous pouvons nous demander comment Saint-Sulpice, une compagnie de prêtres missionnaires, comptait sauver le monde en se préservant de celui-ci ? Selon les historiens, Saint-Sulpice n'est jamais devenu un milieu complètement fermé et aseptisé comme Tronson et ses successeurs auraient pu le concevoir.<sup>98</sup> Le deuxième successeur de Jean-Jacques Olier, qui a eu une très grande influence sur tous ceux qu'il a formés, manifeste beaucoup plus d'ouverture et de souplesse à l'égard du monde dans sa correspondance que ses écrits ne le laissent entendre. Les écrits de Tronson, destinés principalement aux séminaristes, laissent donc entrevoir une formation très exigeante au séminaire, mais une fois les Sulpiciens sortis pour leur ministère et pour une mission apostolique, ils se montrent plus ouverts, et ce, notamment à l'égard des femmes. Les

<sup>95</sup> LT, « Méditation 1 », *Méditation sur la prière* : « *O Jesu vivens in Maria* », 570.

<sup>96</sup> À propos des périls de monde pour les Sulpiciens dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, voir Émile Goichot, « *Sacerdos alter Christus...* », p. 75-81 et Yves Krumenacker, *op.cit.*, p.444-448.

<sup>97</sup> Émile Goichot, « *Sacerdos alter Christus...* », p. 77.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 97 n.96.

œuvres de Louis Tronson ont toutefois le mérite de nous faire connaître l'outillage mental du supérieur de Saint-Sulpice : sa manière d'entrevoir le monde et le rôle auquel doit prendre part le prêtre.

L'idéal clérical de Saint-Sulpice dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle va de pair avec les nouvelles exigences sociales dans lesquelles prévalent la rigueur, l'ordre, la grandeur et les civilités. Avec le supérieurat de Tronson, l'identité sulpicienne se situe désormais aux confluences du christocentrisme de l'humanisme dévot, de la spiritualité sacerdotale de Jean-Jacques Olier et des valeurs ascétiques et morales de Louis Tronson. L'influence de Tronson pour les prêtres de Saint-Sulpice est donc considérable, car elle fait des Sulpiciens des « hommes modernes », des hommes « civilisés », des membres à part entière de l'élite sociale. Or, il ne faut pas s'y tromper, Tronson ne cherche pas non plus à faire de ses prêtres des « honnêtes hommes », des hommes qui évitent tous les excès sans pour autant pratiquer la vertu. La construction du personnage du prêtre a pour but d'éduquer, de civiliser, mais surtout, d'inciter à la piété et de diffuser l'authenticité de la foi.<sup>99</sup> Et dans tous les aspects du rôle de prêtre prend part indéniablement le culte marial. En nous penchant maintenant sur la mission apostolique de Saint-Sulpice dans la vallée laurentienne, nous suivrons le destin du culte marial des Sulpiciens dans la colonie française. Nous tâcherons d'illustrer le rôle à la fois apostolique et civilisateur que les premiers missionnaires sulpiciens attribuaient aux valeurs mariales au XVII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>99</sup> Yves Krumenacker, *op.cit.*, p. 450-454.

## LE CULTE MARIAL DES MISSIONNAIRES SULPICIENS EN NOUVELLE-FRANCE

Les débuts de la mission apostolique de Saint-Sulpice à Montréal sont laborieux. Juste avant sa mort, en 1657, Jean-Jacques Olier choisit les quatre premiers missionnaires sulpiciens à s'embarquer pour la Nouvelle-France : MM de Queylus, Souart, Galinier et d'Allet. M. de Queylus, premier supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, arrive au Canada en tant que grand vicaire de l'archevêché de Rouen ce qui l'oppose très vite à François de Laval, choisi vicaire apostolique par Rome. L'imbroglie Queylus-Laval, véritable bataille de juridiction ecclésiastique entre l'archevêque de Rouen et Rome, perdure jusqu'en 1661, date à laquelle Queylus est rappelé en France par Louis XIV.<sup>1</sup> Ce retour forcé en France du supérieur de Saint-Sulpice place la Société Notre-Dame de Montréal dans une position précaire, car par sa fortune, Queylus est le principal soutien financier de la Société dont il est aussi membre. Cet événement précipite sans doute alors la décision des associés de céder l'île de Montréal au Séminaire de Saint-Sulpice.<sup>2</sup>

Devenus propriétaires des seigneuries de l'île de Montréal et de Saint-Sulpice, en 1663, les prêtres de Saint-Sulpice sont appelés à jouer un rôle important dans l'administration matérielle et spirituelle de Montréal. Cela ne se fait toutefois pas sans heurts. En 1661, deux prêtres économes s'occupant de la construction du séminaire – MM Lemaître et Vignal – sont tués lors d'attaques iroquoises.<sup>3</sup> À cette date et jusqu'en 1664, les Sulpiciens ne sont que deux à Montréal, et il faut attendre quelques années pour que leur

---

<sup>1</sup> André Vachon, « Thubières de Lévy de Queylus, Gabriel », In *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne], vol. I (2000). <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?Biold=34683&query=queylus> (page consultée le 2 novembre 2005).

<sup>2</sup> *Ibid*

<sup>3</sup> Henri Gauthier, *Sulpitiana*, Montréal, Imprimerie Modèle, 1926, p. 227 et 273.

nombre augmente, passant ainsi à dix-sept entre 1665 et 1669.<sup>4</sup> Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de cette période que les prêtres de Saint-Sulpice entament véritablement leur projet missionnaire.

Autorisé à revenir à Montréal en 1668, M. de Queylus, à nouveau supérieur de Saint-Sulpice, désigne alors deux prêtres pour établir une mission chez les Goyogouins de la baie de Kenté.<sup>5</sup> En plus de cet élan missionnaire qui conduit les Sulpiciens jusqu'au lac Érié, les seigneurs de l'île veillent à l'édification matérielle et spirituelle de Montréal. À la même époque où ils organisent et développent la ville, les Sulpiciens concentrent graduellement leurs ressources et leurs efforts missionnaires autour de Montréal, au Fort de la Montagne, délaissant ainsi peu à peu la mission de Kenté. Cette manœuvre des Sulpiciens a pour but d'amener les autochtones dans un milieu français et de faciliter leur « civilisation » selon les préceptes moraux des missionnaires.<sup>6</sup> La mission de Kenté n'avait par ailleurs pas connu les résultats escomptés par le séminaire.

Lorsque François Dollier de Casson succède à Gabriel de Queylus à la tête du séminaire, il entreprend, en 1672, la construction de la première église de Montréal afin de répondre aux besoins spirituels d'une population qui s'élève à près de 1500 âmes.<sup>7</sup> Il s'engage également dans le traçage des premières rues, dans la reconstruction de l'Hôtel-Dieu, il soutient la Congrégation de Notre-Dame, et encourage François Charon de La Barre à créer l'Institut des Frères Hospitaliers de Saint-Joseph.<sup>8</sup>

Parallèlement à la construction matérielle de la ville, les prêtres de Saint-Sulpice oeuvrent à diffuser la même piété et les mêmes valeurs que dans la métropole. Selon l'historien Dom Guy-Marie Oury, plusieurs influences rendent compte de la spiritualité

<sup>4</sup> Bruno Harel, « Saint-Sulpice en Nouvelle-France de 1657 à 1676 », *Bulletin de Saint-Sulpice*, 14 (1988), p. 194-195.

<sup>5</sup> André Vachon, *loc.cit.*

<sup>6</sup> Louise Tremblay, *La politique missionnaire des Sulpiciens aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, 1668-1735*, mémoire de M.A (Histoire), Université de Montréal, 1981, p. 30-35.

<sup>7</sup> Jacques Mathieu, « Dollier de Casson, François », In *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne], vol. II (2000). <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=34882&query=casson> (page consultée le 2 novembre 2005).

<sup>8</sup> Marcel Trudel, « Une lettre qui raconte les trente-deux premières années de Montréal », dans *Histoire du Montréal*, Québec, Éditions Hurtubise HMH, 1992, p. 31.



vécue en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle et il est impossible d'isoler ces influences puisqu'elles ont déjà conflué avant d'arriver au Nouveau Monde.<sup>9</sup> Toutefois, malgré la présence de plusieurs courants spirituels, l'historien traduit le sentiment religieux vécu à Montréal, suite à l'arrivée des Sulpiciens, par un « climat d'École française. »<sup>10</sup> Une brève esquisse de l'action apostolique sulpicienne à Montréal nous fait constater en effet que la mission de Montréal est en continuité avec l'action missionnaire et civilisatrice des prêtres de Saint-Sulpice en France. De part et d'autre de l'Atlantique, la mission sulpicienne est tout aussi marquée par l'exaltation du clergé et par l'« alliance spéciale »<sup>11</sup> du prêtre et de la Vierge.

En effet, dans le premier des *Véritables motifs des Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages en la Nouvelle-France* – le manifeste de la Société de Notre-Dame de Montréal, publié en 1643 par Jean-Jacques Olier<sup>12</sup> – l'état clérical a la primauté. Et les premiers Sulpiciens arrivés en Nouvelle-France, ayant personnellement connu Jean-Jacques Olier, partagent naturellement avec ce dernier la même vision du clergé. Ainsi, pour les prêtres venus à Montréal, Dieu est un général, un capitaine, un chef et un maître et les ecclésiastiques sont ses soldats. En tant que « soldats [...] propres pour aller attaquer l'ennemy dans les tranchées » les ecclésiastiques, « ces grands hommes consacrez au service de Dieu par le caractere sacerdotal, riches & puissans en graces celestes, mais depourueus des temporelles », sont les seuls habilités à prêcher.<sup>13</sup> Le statut et la dignité de l'état clérical sont donc intégrés à la mission apostolique des prêtres de Jean-Jacques Olier en Nouvelle-France.

<sup>9</sup> Dom Guy-Marie Oury, « Le sentiment religieux en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle », *SCHEC., Sessions d'étude*, 50 (1983), p. 258.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.276.

<sup>11</sup> Yves Krumenacker, *L'École française de spiritualité : des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Éditions du Cerf, 1999, p. 403.

<sup>12</sup> Certains historiens ont vu dans le manifeste de la Société Notre-Dame de Montréal l'œuvre de Jean-Jacques Olier bien que le texte soit anonyme. Au sujet de l'auteur du manifeste : Marie-Claire Daveluy, *La Société Notre-Dame de Montréal (1639-1663). Son histoire, ses membres, son manifeste*, Ottawa, Fides, 1965, p. 19. Le texte aurait d'abord été attribué à Olier, au XIX<sup>e</sup> siècle, par l'abbé Hospice-Anthelme Verreau. En 1942, Dom Jamet l'attribuait pour sa part au baron de Renty. Marie-Claire Daveluy y voyait, elle, une œuvre collective. Plus récemment, Dom Guy-Marie Oury reconnaissait au style et à la forme du texte l'écriture de Jean-Jacques Olier (« Le rédacteur des *Véritables motifs* : M. Olier ? », *Église et Théologie*, 21, 1990, p. 211-223).

<sup>13</sup> « Les Véritables Motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages en la Nouvelle-France », dans Marie-Claire Daveluy, *op.cit.*, 3<sup>e</sup> partie, p.5,8 et 9

Pour mener à bien cette édification de l'autre par l'exaltation et la perfection du clergé, les prêtres de Saint-Sulpice font appel aux dévotions mariales dans la colonie comme ils le font dans la métropole. Tout d'abord, le rôle structurant de ces dévotions chères aux Sulpiciens est notamment perceptible dans les œuvres sulpiciennes et la toponymie de Montréal. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les seigneurs de Montréal dédient la première église et la première paroisse de l'île à Notre-Dame et encadrent deux confréries mariales établies à l'époque : la confrérie du Rosaire et la confrérie du Scapulaire.<sup>14</sup> L'attachement des Sulpiciens pour la Vierge Mère se concrétise encore lorsqu'ils fondent au siècle suivant, la confrérie du Sacré-Cœur-de-Marie (1722) et la confrérie du Saint-Sacrement (1732) à l'église Notre-Dame.<sup>15</sup> Ces nouvelles confréries attribuées à Saint-Sulpice viennent s'ajouter à d'autres confréries de dévotions mariales de Montréal, telles que la confrérie de la Sainte Famille et celle de la Vierge. Nous reconnaissons donc, dans les pratiques de dévotions privilégiées par les Sulpiciens en Nouvelle-France, l'héritage spirituel de leur fondateur : ces dévotions mettent l'emphasis sur la piété christocentrique et eucharistique ainsi que sur la servitude et l'intérieur (ou le *cœur*) de Marie que nous avons antérieurement étudiés chez les supérieurs sulpiciens de France.

Plus spécifiquement, la piété et les dévotions des confréries ont pour but de créer une élite catholique par laquelle passera l'idéal réformateur et civilisateur des Sulpiciens. Les prêtres de Saint-Sulpice missionnent selon les mêmes préceptes qui sont à l'origine de leur perfection religieuse : christocentrisme et piété mariale. Cette élite catholique ainsi formée participe activement, en France comme en Nouvelle-France, au processus d'intégration socioreligieuse aux côtés du clergé, et ce, sous la même bannière, celle de la Vierge Marie. Par ailleurs, l'historienne Brigitte Caulier, dans son étude des confréries de dévotions, a souligné comment, au XIX<sup>e</sup> siècle, les directeurs sulpiciens des confréries de Montréal promouvaient au sein de celles-ci le respect de la hiérarchie ecclésiastique. Par la prière ou le soutien financier, les membres des confréries supportaient les prêtres dans leur sacerdoce. Les dames de la Sainte Famille étaient par exemple invitées à assister, le jour de *la Présentation de la Vierge au Temple*, au renouvellement des vœux des Sulpiciens. Elles

<sup>14</sup> Voir Henri Gauthier, *op.cit.*, p. 238-239 et Brigitte Caulier, *Les confréries de dévotion à Montréal du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Ph.D (Histoire), Université de Montréal, 1986, p. 21.

<sup>15</sup> Brigitte Caulier, *op.cit.*, p. 23.

étaient aussi invitées à recommander à Dieu leur directeur dans les prières qu'elles faisaient lors de leur retraite spirituelle.<sup>16</sup>

Dans ce chapitre, nous illustrerons tout d'abord comment les valeurs mariales et ecclésiastiques de Saint-Sulpice furent transportées depuis la France par les prêtres de Saint-Sulpice jusqu'en Nouvelle-France. Nous nous pencherons ensuite sur l'incidence de ces valeurs dans les relations des Sulpiciens avec les femmes de la colonie.

#### *4.1. Les contours de l'identité sulpicienne en Nouvelle-France*

Selon la correspondance de Louis Tronson avec le séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, les valeurs christocentriques et mariales que promeuvent les Sulpiciens sont les mêmes en France et en Nouvelle-France : elles assurent non seulement l'édification des fidèles par le perfectionnement religieux du clergé, mais aussi le processus de civilisation mené par l'élite. Toutefois, les Sulpiciens à Montréal, « étant exposés à plus de dangers que ceux qui sont occupés dans les séminaires de France », doivent redoubler de prudence et être d'une vertu à toute épreuve.<sup>17</sup> Aussi est-ce pour cela que Tronson se préoccupe beaucoup du règlement et de la réputation des missionnaires sulpiciens au Canada. De la discipline des prêtres à tenir au réfectoire jusqu'aux missions apostoliques pour les autochtones en passant par la direction spirituelle des communautés religieuses féminines, la correspondance de Tronson règle chacun des aspects de la vie sulpicienne par les valeurs ecclésiastiques. Le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice s'attend donc à ce que ses missionnaires diffusent à Montréal des valeurs telles que la modestie, la charité, l'abnégation de soi qui constituent pour lui la somme d'une vie réglée.

Si les vertus ecclésiastiques sont bien cernées dans les directives aux missionnaires sulpiciens, les références explicites à la Vierge Marie ne sont pas très nombreuses, hormis les formulations conventionnelles en début et en fin de lettres. Les références au modèle du

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.278.

<sup>17</sup> Canada. Montréal. Archives Nationales du Québec, « Extraits des constitutions du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal », ca. 1800, Fonds Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal – 18 janvier 1690-28 mai 1898. (Nous avons utilisé cette constitution même si elle ne date probablement pas du XVII<sup>e</sup> siècle puisque c'est la seule dont nous disposons et que, selon Henri d'Antin de Vaillac, les constitutions de Saint-Sulpice n'ont sensiblement pas changé entre Tronson et le XX<sup>e</sup> siècle. À ce sujet, voir : Henri d'Antin de Vaillac, *Les constitutions de Saint-Sulpice*, thèse de Ph.D (droit canonique), Institut catholique de Paris, 1965, t.I, p. 52 )

Christ, il faut dire, ne sont guère plus fréquentes. Cela tient sans doute au fait que les sujets abordés dans les lettres sont très divers et que les directives d'ordre organisationnel,<sup>18</sup> par exemple, s'accordent bien mal avec la vie exemplaire de la Maîtresse du séminaire. Par ailleurs, il est possible que le modèle soit tellement intégré à la spiritualité sulpicienne que Tronson n'ait pas besoin de le marteler à outrance ; il est bien entendu pour les Sulpiciens que rien ne leur paraît plus aimable sur Terre que le Sauveur, et que « toute leur ambition se termine à porter les traits de cet adorable original. »<sup>19</sup> Lorsque Louis Tronson fait référence à la Vierge Marie toutefois, le discours recoupe sensiblement celui de ses écrits : Marie est modèle de perfection religieuse et elle est aussi la figure rassurante, « le refuge des pécheurs », la protectrice lors de la retraite spirituelle.

Bien que les références à Marie soient rares dans les directives, nous pouvons néanmoins y entendre l'écho des *Examens particuliers* et du *Manuel du séminariste* au sujet des valeurs ecclésiastiques. La « sainte indifférence » ou la « vie cachée » valorisée dans les lettres de Tronson proposent en fait aux prêtres de vivre véritablement comme le Christ, soit une vie « vile selon le monde », une vie dans laquelle personne ne loue vos talents, votre zèle, vos dépenses, vos travaux.<sup>20</sup> La « vie solitaire », la « vie cachée », ou la « vie intérieure » pour Tronson est la disposition d'esprit que les prêtres doivent avoir dans leur mission sacerdotale : elle « n'est pas celle qui vous ferait quitter les occupations extérieures, mais c'est celle qui, au milieu de toutes ces occupations extérieures fait que votre cœur ne s'y applique qu'autant que Dieu le demande et qu'il serait prêt à tout quitter d'abord que sa volonté vous appellerait ailleurs. »<sup>21</sup> Nous reconnaissons dans ces instructions la fuite du monde du Christ et de sa Mère qui, détachés des biens terrestres, selon la représentation de Tronson, sont tout dévoués à la diffusion du christianisme selon la volonté divine.

<sup>18</sup> Exemple de sujets traités : Tronson discute dans une lettre adressée à M. Belmont de la pertinence pour les Sulpiciens de participer à une éventuelle mission auprès des amérindiens akanças. (Canada. Ottawa. « Lettre de Louis Tronson à Monsieur Belmont », 30 mars 1699, Séminaire de Saint-Sulpice, Série II : *Correspondance générale*, vol. 7, p. 4614.)

<sup>19</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Belmont », 8 avril 1684, vol.6, p. 3733-3735.

<sup>20</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Belmont », 8 avril 1684, vol.6, p. 3733.

<sup>21</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Belmont », 1686, vol.7, p.3907.

#### 4.1.1. De la réputation des prêtres de Saint-Sulpice au Canada

C'est encore l'idée de se faire apprécier en passant pratiquement inaperçu qui prévaut lorsque Tronson conseille aux Sulpiciens de ne « point paraître intéressés » ou ne pas trop « s'intriguer » et préférer la neutralité dans les « démêlés » qui concernent les particuliers.<sup>22</sup> En faisant référence à cette « sainte indifférence » dans laquelle doit être « tout bon soldat de Jésus-Christ »,<sup>23</sup> le supérieur de Saint-Sulpice incite les prêtres à réprimer tout mouvement de colère et de promptitude et de mortifier leurs passions, leurs inclinations naturelles. En somme, il faut se rendre indépendant des sentiments et « s'accoutumer à vivre de la pure foi ».<sup>24</sup> Premièrement parce que cela cause du « trouble dans l'intérieur » et fait en sorte que « l'âme dans ce temps-là ne se possédant plus assez se laisse aller sans beaucoup de réflexion à beaucoup d'infidélités qui à la vérité paraîtraient légères aux gens du monde, mais qui doivent être estimées considérables à ceux qui veulent faire profit de tout pour le salut ».<sup>25</sup> Deuxièmement, parce que c'est par la douceur et la « condescendance » que les esprits et les cœurs sont gagnés et qu'ils font par amour ce que l'on n'obtiendra jamais d'eux par la rigueur.<sup>26</sup> Pour les Sulpiciens, il faut donc « se bien observer » et faire attention à ce qu'il est dit lors des prônes prononcés lors de la messe paroissiale des colons pour ne pas susciter de grogne par des mots qui échappent sans que l'on y pense.<sup>27</sup> L'excès de douceur est par ailleurs toujours préférable à trop de zèle.

Ces recommandations de Tronson à propos de la réputation, la douceur, la modération de Saint-Sulpice sont tout à fait appropriées pour le contexte historique. Il n'est pas encore loin dans les mémoires le temps où les Sulpiciens et les Jésuites se disputaient au sujet de l'évêché. À l'époque, on s'épiait volontiers chez les religieux afin de prendre l'autre côté en tort. En chaire, M. de Queylus avait alors comparé les Jésuites aux pharisiens, les accusant ainsi de vouloir tout contrôler, et les Jésuites avaient répliqué au Sulpicien qu'il était violent et leur faisait une guerre plus « fâcheuse » que les Iroquois.<sup>28</sup> Si les relations entre les prêtres de Saint-Sulpice et les Jésuites s'étaient adoucies depuis,

<sup>22</sup> « Lettre commune adressée aux Messieurs du séminaire de Montréal », mai 1675, vol.5, p. 3146.

<sup>23</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Remy », 30 mai 1681, vol. 6, p. 3488.

<sup>24</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Belmont », 6 juin 1682, vol.6, p. 3628-3629.

<sup>25</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Belmont », mars 1683, vol.6, p. 3651.

<sup>26</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur de la Colombière », 20 avril 1684, vol. 6, p. 3749-3750.

<sup>27</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Caille », 27 mars 1695, vol.7, p. 4442-4443.

<sup>28</sup> André Vachon, *op.cit.*

l'appel à la prudence est de mise, car la mission sulpicienne au Fort de la Montagne risque d'empiéter sur celle des Jésuites (à la Prairie de la Madeleine) et de raviver les tensions entre les deux compagnies de prêtres.<sup>29</sup> Cela est sans compter les rivalités liées au retour des Jésuites (1692) et des Récollets (1694) à Montréal à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et les tensions causées par la dénonciation du trafic de l'alcool par le clergé. Louis Tronson s'avère donc avisé de souligner l'importance qu'il accorde à la réputation de sainteté du séminaire. D'autant plus qu'il y a alors une rivalité entre les ordres religieux au Canada et c'est à qui réunira le plus de fidèles à la messe.

Aussi, lorsque Tronson s'est inquiété en 1675 du bruit « si public et si répandu dans le Canada » que Saint-Sulpice est la communauté religieuse la plus mal réglée de tout le pays, il se félicite de savoir que les règlements du séminaire sont désormais davantage respectés que par le passé puisque la réputation de Saint-Sulpice est nécessaire au bon déroulement de la mission.<sup>30</sup> Du moment « qu'elle peut contribuer à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son œuvre », <sup>31</sup> les Messieurs de Saint-Sulpice doivent avoir bon soin de leur réputation. Ils doivent donc éviter certaines choses que l'on pourrait utiliser contre eux. À cet égard, Tronson recommande d'éviter un « certain air altier et une certaine manière arrogante qui fait paraître trop de suffisance et de bonne opinion de soi-même » afin de se faire estimer et aimer de tout le monde et d'ôter à tous ceux qui voudraient les calomnier le prétexte de le faire.

Le rôle du personnage de prêtre édifiant les fidèles est donc aussi policé dans la mission canadienne qu'il ne l'est en France et la construction de cette perfection religieuse est assurée par les valeurs mariales. Les préceptes moraux et chrétiens que s'imposent les prêtres de Saint-Sulpice sont déjà très exigeants, mais lorsqu'ils sont imposés aux autres, ils leur gagnent quelquefois une réputation de sévérité au point de « gêner les consciences ». <sup>32</sup> Cette morale jugée trop sévère que les prêtres de Saint-Sulpice ont suivie à Montréal et la manière qu'ils ont eue de l'imposer ressortent dans la correspondance de Tronson avec le

<sup>29</sup> Louise Tremblay, *op.cit.*, p. 43-47.

<sup>30</sup> « Lettre de Tronson au séminaire de Montréal », mai 1675, vol. 5, p.3141-3146.

<sup>31</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Belmont », 1686, vol. 7, p. 3907-3908.

<sup>32</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Remy », 19 mars 1692, vol.7, p. 4263-4267.

séminaire canadien. Pour le supérieur de Saint-Sulpice, il est démesuré pour un prêtre de refuser les sacrements par son autorité particulière et d'en faire une règle de conduite générale. Il condamne ainsi l'excès de zèle qui consiste à « refuser les sacrements à toutes sortes de personnes parce qu'elles portent de la dentelle, qu'elles ont quelque chose élevé sur la tête, qu'elles s'habillent à la mode quand cette mode n'est point indécente et ne va point au-delà de l'état et de la condition de la personne. »<sup>33</sup> Louis Tronson se sert de ces exemples et d'autres afin de souligner l'importance pour les Sulpiciens d'être soumis et dépendants envers l'autorité de leur supérieur et celle des « puissances ».<sup>34</sup> Comment les prêtres de Saint-Sulpice pourraient instiller au sein des populations un goût pour l'ordre, le respect des autorités, et la morale s'ils n'en démontrent pas eux-mêmes ? Louis Tronson indique donc aux Sulpiciens l'attitude adéquate pour les gardiens obligés de l'orthodoxie religieuse et de la morale sociale : ces derniers doivent faire preuve de plus de charité, de prudence et de discrétion dans l'application de leurs préceptes religieux et moraux. La correspondance de Tronson semble donc privilégier la douceur et l'exemplarité des Sulpiciens à un discours moral trop autoritaire pour l'édification des fidèles. À cet égard, les instructions pour les directeurs spirituels résument bien la rigueur et la perfection religieuse que doivent s'imposer et démontrer les Sulpiciens. Ces derniers doivent :

s'assurer que rien ne contribuera tant à la perfection de ces personnes [dirigées] que la sage conduite de leur directeur. Qu'il n'y ait donc dans leurs manières d'agir rien de puéril, rien de mondain, rien d'intéressé, rien de sensuel, mais qu'ils leur donnent des exemples continuels de modestie, d'humilité et de mortification, d'amour du silence et du travail, de la fuite de l'homme et de l'horreur du péché.<sup>35</sup>

Encore une fois, nous voyons là une continuité entre la mission apostolique et civilisatrice sulpicienne dans la métropole et celle dans la colonie.

#### *4.1.2. Promotion de la dévotion à Marie médiatrice*

Dans la colonie, Marie sera surtout présentée par les Sulpiciens comme la formidable médiatrice et protectrice qu'elle est déjà pour les catholiques de la métropole. Les prêtres de Saint-Sulpice ne font ainsi pas autrement que les autres religieux attachés aux valeurs mariales. Ils ne manquent pas de recourir pour eux-mêmes à la Vierge Marie dans le

<sup>33</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Dollier de Casson », 1692, vol.7, p. 4239.

<sup>34</sup> *Ibid*

<sup>35</sup> « Extraits des constitutions du Séminaire de Saint-Sulpice ... »

contexte périlleux de leurs missions. De fait, les références à la Vierge Marie dans les sources sulpiciennes de la Nouvelle-France se rapportent surtout à cette fonction rassurante de la médiation mariale. Il n'est donc pas étonnant que Tronson recommande aux missionnaires « d'être fidèles jusqu'aux moindres petites choses » dans son service et de recourir à elle pour tous leurs besoins, car elle est toujours « propice » et prête à secourir.<sup>36</sup> Il n'est pas étonnant non plus que les Sulpiciens se réjouissent que leur maison, située à Sainte-Marie, « [ait] toujours expérimenté les singulières protections de sa patronne, qui lui a toujours conservé les gens sans mort ni blessure ».<sup>37</sup> Pour les prêtres de Saint-Sulpice, Marie prend donc véritablement part à leur mission au Canada. Ses auspices permettent aux Sulpiciens de trouver les dispositions qui leur feront « accomplir en paix au milieu de la guerre tous les desseins » que Dieu a pour eux.<sup>38</sup>

Le lien étroit des Sulpiciens avec leur Mère et leur Maîtresse se perçoit aussi en Nouvelle-France dans les pratiques religieuses quotidiennes favorisées par les *Constitutions du Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal*. Ainsi, pour participer à l'intérieur de Jésus, les prêtres de Saint-Sulpice doivent avoir une « tendre affection » pour la dévotion à l'Enfance de Jésus, dévotion qui met l'emphasis sur l'humilité, la simplicité, la confiance filiale du Fils pour le Père et son lien particulier avec la Vierge. Pour répondre plus particulièrement au désir des Sulpiciens d'honorer leur Mère et de faire « profession » de lui être dévots, les prêtres portent sur eux un chapelet qu'ils récitent tous les jours. Finalement, les prêtres ont aussi une dévotion spéciale pour Saint-Jean qui a été donné pour Fils à la Vierge Mère sur le Calvaire et portent sur eux une image de Jésus crucifié afin de toujours garder en mémoire la Passion.<sup>39</sup> En plus de ces dévotions quotidiennes, les prêtres doivent inmanquablement faire une retraite spirituelle annuelle sous les auspices de Marie, car c'est en étant « en paix pendant qu'en dehors tout est dans l'agitation et le trouble », qu'ils préservent et méritent la grâce de Jésus.<sup>40</sup>

<sup>36</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Frémont », 16 avril 1686, vol.7, p. 3946.

<sup>37</sup> François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, Éditions et annotations par Marcel Trudel, Québec, Éditions Hurtubise HMH, 1992, p. 236.

<sup>38</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Mariet », 1687, vol. 7, p. 4022.

<sup>39</sup> Au sujet des dévotions sulpiciennes voir « Extraits des constitutions du Séminaire de Saint-Sulpice ... »

<sup>40</sup> « Lettre de Tronson à Monsieur Caille », 27 mars 1695, p. 4442-4443.



\*

Les prêtres de Saint-Sulpice exaltent l'état clérical, mais ne sont certainement pas les seuls à aspirer à la perfection religieuse et avoir une visée apostolique. Des femmes – religieuses, séculières et dévotes – sont venues en Nouvelle-France afin de poursuivre leur projet missionnaire, et ce, en allant quelquefois à l'encontre des normes sociales. Indissociables de la fondation de la Nouvelle-France, elles ont finalement toutes reçu l'approbation de leur entourage et du clergé qui les perçoivent comme des agents convertisseurs à part entière.<sup>41</sup> Dans la partie du travail qui suit, nous tâcherons d'exposer comment les dévotions et valeurs mariales similaires des hommes et femmes missionnaires, établis à Montréal, ont été intégrées dans la même visée apostolique. Pour ce faire, nous verrons dans un premier temps la place accordée aux femmes missionnaires dans les sources sulpiciennes en Nouvelle-France. Ensuite, il sera intéressant de se pencher sur la piété mariale des femmes impliquées dans la fondation de Montréal afin de vérifier si le culte marial, qu'ont en commun les hommes et femmes missionnaires, a une incidence sur les relations entre les Sulpiciens, prêtres diocésains, et les femmes.

#### **4.2. Les femmes et Saint-Sulpice**

En écrivant l'*Histoire du Montréal*, François Dollier de Casson veut raconter les débuts de la colonie sulpicienne puisque les *Relations* des Jésuites n'en parlent pas ou si peu. Cette œuvre commémore ainsi l'héroïsme chrétien de ceux et celles qui se sont dévoués à l'établissement de Montréal.<sup>42</sup> Dans cette *Histoire du Montréal*, l'auteur perçoit en toute chose un dessein providentiel. Ce dessein fait de Montréal « le bouclier et le boulevard » desquels dépend toute la vallée laurentienne. L'île qui a souvent servi de « digue aux Iroquois pour arrêter leur furie et impétuosité » est par ailleurs fortifiée par la vertu et la ferveur religieuse de ses habitants. Dans le récit de Dollier de Casson, des personnages aux vertus héroïques sont au premier plan : il est notamment question de la « tendresse de Maisonneuve pour les malheureux », de la « toute grâce » de Jeanne Mance et de l'esprit de pauvreté de Marguerite Bourgeoys.

<sup>41</sup> Dominique Deslandres, « In the Shadow of the Cloister : Representations of Female Holiness in New France » dans Allan Greer et Jodi Bilinkoff, dir. *Colonial Saints : Discovering the Holy in the Americas, 1500-1800*, New York /London, Routledge, 2003, p. 131.

<sup>42</sup> Marcel Trudel, « Une lettre qui raconte les trente-deux premières années de Montréal », dans *Histoire du Montréal...*, p. 21.

Il appert que ce sont souvent les vertus des femmes qui sont mises de l'avant dans le récit de Dollier. En effet, bien que l'œuvre soit écrite par le supérieur du séminaire, le récit déborde la seule mission sulpicienne et place les missionnaires de la compagnie dans un rôle plutôt effacé.<sup>43</sup> Soit parce que l'histoire débute en 1641 et que les prêtres n'arrivent qu'en 1657, donc en plein milieu des trente-deux années couvertes par l'œuvre; soit par modestie et souci de mener une « vie cachée ». Quoi qu'il en soit, l'auteur de cette *Histoire* illustre souvent le caractère miraculeux de la colonie par la présence de femmes remarquables. Ces personnes hors du commun que sont Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, les Hospitalières de Saint-Joseph et les Congréganistes de Notre-Dame, sont « propres à plusieurs choses qui ne se font pas communément si bien par ceux d'un sexe différent » et sont de vertu assez héroïque et « de résolution assez mâle » pour venir en ce pays. Selon l'auteur, puisqu'elles participent à l'édification de la colonie en conservant toujours le « trésor de leur pureté », leur action missionnaire entre forcément dans les volontés divines.<sup>44</sup> L'héroïsme chrétien ne s'applique pas seulement aux religieuses et aux dévotes, mais aussi à ces « amazones » qui savent se battre avec courage pour défendre à la fois leur vertu et la colonie.<sup>45</sup>

Cette vision du rôle des femmes qu'a Dollier de Casson s'accorde parfaitement avec l'orientation qu'avait donnée dès le départ Jean-Jacques Olier à la mission montréalaise. En effet, le manifeste de la Société de Notre-Dame tenait compte de la participation laïque au mouvement missionnaire. Malgré l'« indigence spirituelle des séculiers », Olier reconnaissait l'importance pour les ecclésiastiques de se voir seconder par les laïcs. Ces derniers étant appelés à « se tenir humblement dans le camp, pour au besoin assister les combattants, chacun de ce qui peut & sçait faire » afin de prendre « le soin pour les necessitez » de la vie ecclésiastiques.<sup>46</sup> La participation du « sexe dévot » à l'entreprise missionnaire n'était pas non plus occultée. Comparées aux chrétiennes héroïques des

<sup>43</sup> Marcel Trudel fait remarquer, dans son introduction critique à l' *Histoire du Montréal* (« Une lettre qui raconte les trente-deux premières années de Montréal »), que Dollier de Casson ne cite jamais nommément aucun prêtre de Saint-Sulpice lorsqu'il est question d'un exploit extraordinaire. L' *Histoire* n'a par ailleurs pas été signée par son auteur. Voir Marcel Trudel, *op.cit.*, 35.

<sup>44</sup> François Dollier de Casson, *op.cit.*, chap. 1, p. 49-56.

<sup>45</sup> *Ibid.*, chap. 12, p. 137 ; chap. 21, p. 225.

<sup>46</sup> « Les Véritables Motifs des Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages en la Nouvelle-France », dans Marie-Claire Daveluy, *op.cit.*, 3<sup>e</sup> partie, p. 6, 8.

premiers temps de l'Église, ces saintes femmes devaient avoir l'opportunité de participer à « la vertu de leurs mérites » puisque ce « sexe dévot a une grâce, adresse & tendresse particulière ».<sup>47</sup>

Bien que l'initiative missionnaire des femmes hors du commun soit indépendante de celle des prêtres, elles semblent partager la même spiritualité mariale que les Sulpiciens. Ces derniers, en s'associant avec elles dans la mission montréalaise, ont-ils cherché à faire la promotion de valeurs mariales communes aux deux sexes ? Nous prétendons que oui. Premièrement, nous pouvons constater que les Sulpiciens et les femmes missionnaires partagent la même spiritualité mariale dans le fait que les prêtres diocésains dirigent les filles séculières de la Congrégation de Notre-Dame et dirigent la recluse Jeanne Le Ber. Cette piété mariale partagée par des prêtres et des femmes se perçoit aussi dans l'adhésion à des valeurs communes qui sont associées de près à la représentation de la Vierge Marie à l'époque : vie intérieure, détachement de la vie selon monde, humilité, modestie, charité. Dans un troisième temps, nous affirmons que les prêtres de Saint-Sulpice et les femmes partagent une même piété mariale puisque de part et d'autre, nous remarquons la promotion de dévotions et valeurs mariales. Du côté sulpicien, nous pouvons notamment relever la promotion de valeurs mariales dans le fait que les Sulpiciens rédigent la biographie de femmes « héroïques » qui ont consacré entièrement leur vie à l'imitation de la Vierge Marie. Nous connaissons déjà les éloges de Dollier de Casson à l'égard de Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys. À cela, s'ajoute celles à l'endroit de Marguerite Bourgeoys et l'oraison funèbre de Jeanne Le Ber écrite et prononcée par le Sulpicien François Vachon de Belmont, cette dernière étant trop jeune pour faire partie de l'*Histoire du Montréal*.

#### 4.2.1. Entre le Temple et la Visitation : le culte marial de la Congrégation de Notre-Dame

Comme à Paris ou au Puy, les prêtres de Saint-Sulpice à Montréal comptent sur la participation de sœurs séculières dont la spiritualité mariale est très proche de la leur pour conduire leur entreprise missionnaire.<sup>48</sup> En effet, les Messieurs de Saint-Sulpice ont une

<sup>47</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>48</sup> Au sujet de l'association des Sulpiciens à des filles séculières pour l'éducation des femmes et de la spiritualité de ces dernières : Odile Robert, « De la dentelle et des âmes. Les « Demoiselles de l'Instruction » du Puy (XVII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle) », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la*

spiritualité qui a beaucoup en commun avec les filles séculières de Marguerite Bourgeoys : les deux communautés voient toutes deux en Marie une protectrice, un « moule » de perfection intérieure, un modèle d'apostolat et de vie active dans le monde.<sup>49</sup> Ces communautés voient aussi respectivement en Marie leur Mère, leur Maîtresse, leur première Supérieure et Institutrice.<sup>50</sup> Ces points communs de la spiritualité de Saint-Sulpice et de la Congrégation Notre-Dame se rencontrent plus concrètement dans les dévotions pour la *Vie de Marie au Temple* et pour la *Visitation de la Vierge à sa cousine Élisabeth*.

Pour les sœurs séculières de la Congrégation Notre-Dame, la vie de la Vierge en est une de prière et de consécration à Dieu. Bien qu'elle n'était pas cloîtrée, « elle a gardé la solitude intérieure et n'est sortie que pour la nécessité, la charité ou l'instruction du prochain, ou pour aller au temple. »<sup>51</sup> Cette vie de la jeune Marie au temple, tirée d'un récit apocryphe, est comprise par la Congrégation de Notre-Dame comme la fréquentation d'une école pour filles. La Vierge y aurait d'abord été élève dès l'âge de trois ans puis serait devenue plus tard institutrice.<sup>52</sup> Les filles séculières se font donc éducatrices parce que Marie a été « maîtresse dans le temple » et qu'elle a édifié ses contemporains en faisant « instruction aux personnes de son sexe ».<sup>53</sup>

Le cas de la *Visitation* est aussi un exemple marial très important pour la Congrégation de Notre-Dame. La vie « voyageuse » ou la vie « conversante avec le

---

*transmission de la foi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p.245-264. Dans ses recherches sur les « Demoiselles de l'Instruction » du Puy, l'historienne Odile Robert parle de la congrégation de filles séculières, qui est née et a grandi sous la tutelle des Sulpiciens du séminaire du Puy, dans les termes d'une « réplique féminine du séminaire », d'un « séminaire de filles ». Il y a de nombreuses similitudes entre les Demoiselles de l'Instruction et les Filles de la Congrégation de Notre-Dame. Les deux congrégations religieuses se consacrent à l'éducation des filles et elles accomplissent leur apostolat à l'extérieur des murs de la communauté en milieux populaires. Elles sont aussi toutes deux sous la direction des Sulpiciens.

<sup>49</sup> Lorraine Caza, *La vie voyageuse, conversante avec le prochain*, Montreal/Paris, Bellarmin/Les Éditions du Cerf, 1982, p.54-55.

<sup>50</sup> Marguerite Bourgeoys, *Les Écrits de Mère Bourgeoys. Autobiographie et testament spirituel*, Montréal, C.N.D., 1964, p.19.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.77.

<sup>52</sup> « Elle est conduite au temple, qui était l'école des enfants, à trois ans. [...] Après que la Sainte Vierge a été reconnue pour la plus éclairée, la plus savante, la plus *adrette* en toutes sortes d'ouvrages, elle a été la maîtresse de toutes les autres filles. » *Ibid.*, p. 109 et voir aussi Patricia Simpson, *Marguerite Bourgeoys and Montreal, 1640-1665*, Montréal / Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, p.32.

<sup>53</sup> Marguerite Bourgeoys, *op.cit.*, p. 78.

prochain »<sup>54</sup> des sœurs séculières se fonde sur le modèle de Marie visitant sa cousine, mère de Jean le Baptiste. La tradition veut qu'après l'*Annonciation* par l'ange, la Vierge soit allée visiter en premier lieu sa cousine Élisabeth pour lui annoncer la nouvelle. La *Visitation* devient ainsi, pour Marguerite Bourgeoys et ses filles séculières, « l'expression du mystère d'évangélisation ».<sup>55</sup> Évangélisation qui se fait, comme la Vierge à l'époque, à l'extérieur du temple et du cloître.

Bien qu'inspiré par le même modèle religieux que l'ordre fondé par François de Sales, la *Visitation Sainte-Marie*, le mode d'expression mariale de la Congrégation de Notre-Dame est bérullien.<sup>56</sup> Un seul aperçu des dévotions mariales de la Congrégation nous fait remarquer des résonances avec la spiritualité mariale sulpicienne. En imitant la vie apostolique qu'elles attribuent à la Vierge Marie, les sœurs séculières s'identifient au rôle des femmes dans l'Église primitive et légitiment ainsi leur vie religieuse sans clôture. Selon Marguerite Bourgeoys, la Vierge Marie était auprès des apôtres et c'est là que doivent se trouver les filles séculières de la Congrégation, c'est-à-dire aux côtés des prêtres. La fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame s'exprime ainsi sur la volonté de Marie de protéger sa mission en Nouvelle-France :

Il y a des marques que la Sainte Vierge a agréées qu'il y eût une troupe de filles qui honorassent la vie qu'elle a menée, étant dans le monde, et qu'elles s'assemblaient à Montréal et qu'ensuite, il y eut un séminaire qui serait sous sa protection. Ensuite, l'église a été bâtie sous son nom, et la ville bâtie ensuite et a pour titre Ville-Marie.<sup>57</sup>

Comme nous le savons, le « séminaire sous la protection de Marie » joua un rôle important pour préserver la Congrégation de Notre-Dame de la clôture, et ce, en dépit du souhait de Mgr de Saint-Vallier, l'évêque de la colonie.<sup>58</sup> Nous pouvons penser que Louis Tronson, qui s'est fait l'allié de la Congrégation dans cette affaire,<sup>59</sup> a encouragé la vie

<sup>54</sup> Lorraine Caza, *op.cit.*, 215 pages.

<sup>55</sup> Estelle Sabart, *La sainteté féminine par les valeurs mariales : le cas de Marguerite Bourgeoys*, Mémoire de M.A (Histoire), Université de Savoie Chambéry & Université de Montréal, 1999, p.26.

<sup>56</sup> Dom Guy-Marie Oury, « Le sentiment religieux... », p.276.

<sup>57</sup> Marguerite Bourgeoys, *op.cit.*, p. 82.

<sup>58</sup> Estelle Sabart, *op.cit.*, p.21-22.

<sup>59</sup> Dans une lettre qu'il adresse à sœur Barbier, supérieure de la Congrégation de Notre-Dame, en 1694, Louis Tronson explique comment il compte faire valoir l'esprit de la Congrégation à l'évêque de Québec : « Ce que vous me marquez des règlements que vous a donnés à Monseigneur de Québec est fort général. Vous dites qu'il y a plusieurs articles qui ne vous conviennent pas et que vous ne sauriez accepter, et M. Valens nous

mariale des sœurs séculières puisque comme elles, il voyait en la vie de Marie au temple une préparation à la vie apostolique et un modèle de « solitude intérieure ». Il écrit en effet le 7 avril 1696 à Marguerite Bourgeoys : « nous serons ravis de profiter de toutes les occasions qui se présenteront pour y augmenter la ferveur [dans la Congrégation Notre-Dame] et y conserver toujours le même esprit »<sup>60</sup>

D'ailleurs, dans la spiritualité oliérienne, la vie « voyageuse » a trois états qui correspondent à la piété mariale de la Congrégation : l'état d'enfance qui correspond à l'époque où elle est au temple à se préparer pour le sacrifice de son Fils tout en étant appliquée au service des prêtres, l'état de son mariage pendant lequel elle vit saintement en concevant, nourrissant et « participant » aux grâces de Jésus et finalement, l'état de son veuvage où elle aide les apôtres à fonder et maintenir l'Église.<sup>61</sup> Les prêtres de Saint-Sulpice peuvent donc considérer cette Congrégation en tant qu'« héritage familial ».<sup>62</sup>

On retrouve ce même « lien de parenté » entre les prêtres diocésains et les sœurs « vagabondes » dans ce qu'expriment les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Les écrits de Marguerite Bourgeoys établissent un rapprochement entre d'une part, les fonctions de la Vierge et des apôtres dans l'Église primitive et d'autre part, celles de la Congrégation et des séminaires dans l'Église militante. Pour Marguerite Bourgeoys, la Vierge Marie a rempli les fonctions « d'une reine [qui] gouverne ses états durant la minorité de son petit dauphin » en attendant que les apôtres soient capables de conduire l'Église. Et quand les apôtres eurent reçu le sacerdoce, « elle les a respectés comme ses Pères et ses Seigneurs; et les apôtres la respectaient comme leur Mère et ont pris même son conseil pour la distribution des contrées où ils devaient prêcher ». De la même manière, les séminaires de

---

spécifie quelques-uns dont je ne manquerai pas de parler au Prélat. Mais comme il ajoute qu'il y en a encore plusieurs autres qui font de la peine, j'aurais souhaité que vous lui m'en eussiez envoyé un mémoire afin de lui en parler à même temps de tout; vous pourriez y joindre aussi vos raisons, que je lui exposerais sans lui faire paraître votre mémoire. Comme Monseigneur de Québec pourrait ne pas retourner en Canada cette année, si vous me les faisiez savoir cet automne, il y aurait encore du temps pour lui proposer d'adoucir les choses qui vous font peine. Je me recommande aux prières de votre communauté et lui souhaite mille bénédictions et à vous particulièrement, à qui je suis en Notre Seigneur, ma chère sœur », (« Lettre de Tronson à sœur Barbier », 27 mars 1695, vol.7, p.4438-4439.)

<sup>60</sup> Lettre citée dans E. Faillon, *Vie de la sœur Bourgeoys*, Villemarie, CND, 1853, II, p.39.

<sup>61</sup> JJO, « La Journée chrétienne », partie I, p, 219-222.

<sup>62</sup> Dom Guy-Marie Oury, « Le sentiment religieux... », p.276.

prêtres représentent « le collège des apôtres » pour la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. Les prêtres tâchent ainsi de « faire connaître Dieu et détruire le péché dans tous les lieux où ils peuvent s'étendre » alors que les sœurs séculières, à la suite de Marie, consacrent toute leur vie à être « employées par les personnes qui les [conduisent], à continuer ces pieux exercices » par l'instruction des jeunes filles.<sup>63</sup> La collaboration des sœurs séculières à la mission apostolique du clergé est par conséquent, chez Marguerite Bourgeoys, aussi fondamentale que l'Église elle-même. Ainsi les sœurs sont-elles « filles de paroisse » : « je crois », écrit-elle à Tronson, « que pour honorer cet état de la vie *voyagère* de la Sainte Vierge, il faut que les sœurs soient filles de paroisse, qu'elles soient gouvernées par les séminaires [...] »<sup>64</sup>

La mission apostolique de la Congrégation de Notre-Dame selon la vie « *voyagère* » fait aussi en sorte que les sœurs séculières entretiennent des rapports égalitaires avec le clergé, voire qu'elles sont même autonomes. Les sœurs séculières se disent, au départ du moins, « filles de paroisse et gouvernées par les séminaires », sans règle ni constitutions autre que la Vierge Marie et ne prononcent pas de vœux solennels.<sup>65</sup> La souplesse de l'organisation de la Congrégation permet aux religieuses de recevoir des jeunes filles au sein de la communauté et n'étant pas sous la clôture, elle permet aux sœurs de se déplacer librement d'un endroit à l'autre. La Congrégation de Notre-Dame facilite aussi l'entrée des jeunes filles issues de milieux populaires puisqu'elles n'ont pas à fournir de dot. La relève des sœurs séculières était ainsi assurée. Enfin, plusieurs raisons justifient le soutien de la Congrégation de Notre-Dame par le séminaire de Saint-Sulpice : la ségrégation des sexes pour l'enseignement du catéchisme, l'éducation des filles par les femmes que l'on privilégie alors et la question de décence que suscite la présence de prêtres auprès des

<sup>63</sup> Marguerite Bourgeoys, *op.cit.*, p. 83-84.

<sup>64</sup> *Lettre autographe (sans date précise)*, citée par E. Faillon, *Vie de la sœur Bourgeoys ...*, II, p.37. Voir aussi à ce sujet Lorraine Caza, *op.cit.*, p. 61-62. Lorraine Caza explique en se basant sur les écrits de Marguerite Bourgeoys ce que signifie l'expression filles de paroisse : « On nous demande pourquoi », écrit Marguerite Bourgeoys, « nous aimons mieux être filles de paroisse que d'être en notre particulier où nous n'aurions pas les sujétions qu'il faut avoir à la paroisse ? L'Église de paroisse nous représente le Cénacle où la Sainte Vierge a présidé... a soutenu (l'Église)... a reçu une surabondance de grâces... (ÉMB, p. 81-82) »

<sup>65</sup> Lorraine Caza, *op.cit.*, p. 65.

filles.<sup>66</sup> L'apologie que fait Dollier de Casson de la Congrégation de Notre-Dame va justement en ce sens :

Ce que j'admire ici dedans, est que ces filles, étant sans biens, soient si désintéressées qu'elles veuillent instruire gratis & faire beaucoup de chose de cette manière & que néanmoins, par la bénédiction que Dieu verse sur le travail de leurs mains, elles aient sans avoir été à charge à personne, plusieurs maisons & terres en valeur dans l'île du Montréal [...] Tout cela est admirable et fait voir la main de Dieu.<sup>67</sup>

En somme, si la vocation des sœurs séculières de Montréal constitue une entreprise missionnaire indépendante de celle de Saint-Sulpice, elles sont cependant influencées par les directions spirituelles opérées par les prêtres de Saint-Sulpice qui encouragent la dévotion mariale sulpicienne.<sup>68</sup> Et de façon plus spécifique, elles s'associent aux prêtres quant aux objectifs à atteindre et les moyens d'y parvenir. La vocation de la Congrégation de Notre-Dame, comme celle de Saint-Sulpice, consiste à instruire et à éduquer. Instruire les jeunes filles des dogmes de la foi et par différentes matières, mais aussi les éduquer par les bonnes mœurs et la morale.<sup>69</sup> Pour ce faire, la Congrégation de Notre-Dame compte édifier par la promotion des valeurs mariales. Le portrait que Marguerite Bourgeoys trace de la Vierge Marie le démontre bien :

Elle était la Mère et la Maîtresse de l'Église naissante qu'elle formait et instruisait à toute sorte de bien, par ses paroles et par ses exemples, l'instruction et l'édification faisant son principal caractère; non pas pour enseigner avec éclat – c'était la fonction des apôtres – mais pour instruire les petits et en particulier, d'une façon d'autant plus profitable à tous, que la pauvreté et l'humilité, dont elle faisait profession, étaient plus à la portée de tous.<sup>70</sup>

L'humilité, la retenue, l'intériorité et la vie apostolique sont des valeurs que les Congréganistes de Notre-Dame veulent inculquer en se faisant l'exemple de ces valeurs, et pour les sœurs séculières, ces valeurs sont mariales. En plus de l'éducation qu'elles

<sup>66</sup> À propos de la question de décence que soulève l'éventuelle éducation de filles par les prêtres : Odile Robert, *loc.cit.*, p. 263.

<sup>67</sup> François Dollier de Casson, *op.cit.*, chap. 13, p. 152.

<sup>68</sup> Estelle Sabart, *op.cit.*, p. 21.

<sup>69</sup> Odile Robert, *op.cit.*, p. 260 et Dominique Deslandres, « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p.215.

<sup>70</sup> Marguerite Bourgeoys, *op.cit.*, p.121-122.



dispensent, les sœurs séculières reçoivent des filles et des femmes afin de faire des retraites spirituelles.<sup>71</sup>

La spiritualité mariale de la Congrégation Notre-Dame comporte définitivement plusieurs similitudes avec celle de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice. La Vierge Marie assure de part et d'autre la perfection religieuse et la médiation de grâces pour la mission apostolique. Or d'autres façons de véhiculer cette spiritualité existent à Montréal sous les auspices de Saint-Sulpice. Ainsi le modèle marial de la vie cachée qu'illustre la recluse Jeanne Le Ber, opère dans une modalité très différente de celle promue par Marguerite Bourgeoys.

#### 4.2.2. *La vie cachée de Jeanne Le Ber*

Jeanne Le Ber est fortement imbue de la spiritualité christocentrique et mariale de l'École française qu'elle reçoit de la métropole via Saint-Sulpice et la Congrégation de Notre-Dame.<sup>72</sup> Née à Montréal en 1662, Jeanne Le Ber est entourée dans sa jeunesse des figures mystiques à l'origine de la ville. Ses biographes ont tous souligné son admiration pour Jeanne Mance, sa marraine, et pour Marguerite Bourgeoys, sa conseillère et amie durant quarante ans.<sup>73</sup> Bercé par l'exemple de ces femmes exceptionnelles, le parcours de Jeanne Le Ber sera aussi entremêlé à celui des Messieurs de Saint-Sulpice. Ces derniers encadreront le choix de vie extraordinaire par deux examens canoniques. En 1695, une fois le vœu de réclusion devenu irrévocable, François Dollier de Casson, alors supérieur du séminaire de Montréal et vicaire général de l'évêque de Québec, fit en sorte que l'entrée en réclusion de Jeanne Le Ber se fasse avec toute la solennité possible. Il faisait ainsi de la vie de la recluse, une vie publique. En effet, lorsque Jeanne Le Ber fait son entrée au reclusoir,

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>72</sup> Marie-Paul Dion situe la filiation spirituelle de Jeanne Le Ber dans le sillage des fondateurs « visibles » de Montréal : Maisonneuve, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys. Par opposition aux fondateurs venus en Nouvelle-France, Dion parle d'Olier et de La Dauversière comme les « invisibles » fondateurs. Elle a néanmoins été influencée par la spiritualité d'Olier par les Sulpiciens présents à Montréal. (« La recluse de Montréal, Jeanne Le Ber », *Église et théologie*, 22 (1991), p.46-54.)

<sup>73</sup> Marie-Paul Dion, *loc.cit.*, p. 35-38, Dominique Deslandres, « In the Shadow of the Cloister ... », p. 134 et Françoise Deroy-Pineau, *Jeanne Le Ber. La recluse au cœur des combats*, Montréal, Bellarmin, 2000, p.38-58.

qu'elle a fait construire attenant à la chapelle de la Congrégation de Notre-Dame, tout Montréal s'y trouve : le clergé, les militaires, les hauts fonctionnaires, les parents et amis.<sup>74</sup>

Bien qu'elle ne deviendra jamais membre de la Congrégation de Notre-Dame à proprement parler, la recluse sera dénommée sœur Le Ber. La vie de la recluse, qui suit le rythme de la Congrégation, est centrée sur le Christ et l'Eucharistie. Ses journées sont entièrement occupées par l'oraison mentale, les messes quotidiennes, l'office de la Sainte Vierge et l'adoration nocturne du Saint-Sacrement et la confection et la broderie de vêtements sacerdotaux et de linges d'autel. Jeanne Le Ber ne sort jamais de sa cellule, mais elle peut assister à la messe par une ouverture percée dans la porte et dormira la tête vis-à-vis le tabernacle, seulement séparée par une mince cloison.<sup>75</sup>

Dans la continuité des prêtres de Saint-Sulpice et de Marguerite Bourgeoys, le culte marial de Jeanne Le Ber s'imbrique dans une spiritualité christocentrique. Jeanne Le Ber partage en effet avec les Sulpiciens une dévotion particulière pour la vie intérieure de Marie : elle célébrait tous les ans la fête de la vie intérieure de Marie et possédait dans sa cellule deux estampes de la Vierge avec l'inscription « avec elle, par elle et en elle ».<sup>76</sup> Ces paroles se rapportent à l'adhésion de l'École française de spiritualité aux dispositions intérieures de Marie et résonnent fortement avec la spiritualité mariale de Jean-Jacques Olier qui avait diffusé les mêmes paroles sur des images dévotionnelles à Paris.<sup>77</sup>

Par ailleurs, la vie consacrée de la recluse est, aux yeux de François Vachon de Belmont – devenu supérieur du séminaire de Saint-Sulpice en 1701 à la mort de Dollier de Casson – une imitation fidèle de la Vierge Marie, « enfermée » au temple. L'oraison

<sup>74</sup> Marie-Paul Dion, *loc.cit.*, p. 41.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p.41.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>77</sup> Après avoir fait de Marie la fondatrice du séminaire de Saint-Sulpice, Jean-Jacques Olier avait fait forgé des médailles avec l'inscription : « *Cum ipsa, et in ipsa, et per ipsa, omnis aedificatio crescit in templum Dei* ». Contemporain de Jeanne Le Ber, Louis-Marie Grignon de Montfort (1673-1716), « le dernier des grands bérulliens », fera sa consécration mariale en faisant toute action « par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie ». Voir à cet égard : Stefano De Fiores, « Marie (Sainte Vierge) », *DSAM*, 10, 1980, p. 464-465 et Jean Simard, *Une iconographie du clergé français au XIX<sup>e</sup> siècle. Les dévotions de l'école française et les sources de l'imagerie religieuse en France et au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, p. 141-143.

funèbre qu'il fait le 5 octobre 1714 trace un parallèle entre la réclusion de la Vierge et celle de la célèbre Montréalaise :

Vous, ô Vierge sainte, modèle de toutes les saintes âmes, sans exception : puisqu'on ne peut être de ce nombre qu'on ne soit conforme à l'image parfaite de Jésus-Christ, qui est vous-même : dites-nous, dites-nous, jusqu'où est allée la ressemblance, que la sœur Jeanne Le Ber, a eue avec vous. Pendant douze ans, vous avez été recluse dans le temple, dans le Saint des Saints, privilège accordé à vous seule. Notre admirable recluse a passé les vingt dernières années de sa vie, dans une habitation faite sur le modèle de la chambre que vous habitiez dans votre sainte maison de Lorette, appelée aujourd'hui la *Sainte Camine* et s'est trouvée ainsi dans le voisinage immédiat de Jésus, le véritable, *Saint des Saints*. C'est là, ô Vierge sainte, que votre fidèle disciple s'occupait, comme vous, à confectionner des robes et des vêtements à Jésus : je veux dire, des linges destinés à son corps adorable; et des ornements pour parer ses autels.<sup>78</sup>

En comparant la vie de prières et de retraite de la Vierge à celle de Jeanne Le Ber, le Sulpicien, supérieur du séminaire de Montréal pendant trente et un ans, dessine une représentation de la Vierge Marie qui correspond tout à fait à celle de Louis Tronson : elle est complètement anéantie et beaucoup plus passive que la représentation faite par Marguerite Bourgeoys, par exemple.

La solitude emmurée de silence et de prières dont fut constituée la vie de Jeanne Le Ber correspond tout à fait aux plus hauts préceptes spirituels de l'École française, et plus particulièrement, à la spiritualité ascétique qui prévaut à Saint-Sulpice dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle sous la direction de Louis Tronson. Puisque la « ferveur se nourrit », que « l'âme se renouvelle », que le « cœur se purifie et se dégage » par la retraite spirituelle à Saint-Sulpice,<sup>79</sup> il n'est pas étonnant que la vie de Jeanne Le Ber soit commémorée par François Vachon de Belmont comme celle d'une vierge à la « blancheur immaculée ».

Aux dires de ses premiers biographes, la vie d'abnégation de Jeanne Le Ber, composée de jeûnes et de mortifications de toutes sortes, ne fut jamais une consolation pour elle, mais un fardeau.<sup>80</sup> Jeanne Le Ber, son directeur spirituel (sulpicien), et les Montréalais percevaient donc une utilité dans cette vie solitaire et recluse. D'après l'éloge funèbre de

<sup>78</sup> Montréal. Archives du Séminaire de Saint-Sulpice. « Éloge funèbre de la Sœur Jeanne Le Ber prononcée le 5 octobre 1714 par l'abbé Belmont, p.s.s. », *Fonds Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice de Montréal*, Section 34, tiroir 112, docum n° 3, p.11-12.

<sup>79</sup> LT, « Lettre adressée à M. Dollier de Casson », 1681, vol.6, p.3567-3571.

<sup>80</sup> Marie-Paul Dion, *loc.cit.*, p. 44.

Jeanne Le Ber prononcé par Belmont, nous constatons que la vie recluse de la jeune femme n'était pas vaine pour la colonie. Bien au contraire, la vie ascétique et l'adoration perpétuelle qu'elle a pour le Saint-Sacrement font de Jeanne Le Ber une médiatrice très efficace auprès de Dieu et de Marie aux yeux des Montréalais et ces derniers s'en montrent très redevables.<sup>81</sup> François Vachon de Belmont commémorait ainsi la vie de la recluse qui, par ses prières, « a détourné tant de fois de dessus nos têtes les fléaux de la guerre et de la peste » :

Elle se levait toutes les nuits, comme on le pratique dans l'ordre de Saint François, et dans les instituts les plus austères, et faisait une heure d'oraison, à genoux, au pied de l'autel de l'église qu'elle a fait bâtir. Dans le silence de la nuit : alors que tous les autres hommes étaient ensevelis dans le sommeil, et qu'ils restaient muets aux louanges divines : cette Vierge incomparable, comme une avocate dévouée, priait pour toute l'Église : comme une sentinelle vigilante, elle était debout pour sa patrie, suppléant ainsi à l'impuissance de ses concitoyens.<sup>82</sup>

Aussi différentes furent-elles, les vies de Marguerite Bourgeoys et Jeanne Le Ber ont toutes deux suscité l'admiration des prêtres de Saint-Sulpice et des Montréalais. Si les prêtres ne prennent pas part à la décision de leur choix de vie respectif, ils se servent néanmoins de l'exemple de ces femmes exceptionnelles pour faire la promotion de leurs propres valeurs : anéantissement, humilité, charité, vie intérieure, rejet du monde, etc. L'exemple de Jeanne Le Ber le démontre sans doute mieux : le silence perpétuel de la recluse – qui n'a laissé aucun écrit sur son parcours spirituel – peut facilement être meublé par l'interprétation des prêtres. En effet, dans l'oraison funèbre de l'anachorète, « le caractère de cette femme forte », au cœur innocent et vierge « encore revêtu de toute la blancheur qu'il reçut dans les eaux du baptême », est gravement comparé aux autres femmes de Montréal. Ces dernières, désavantagées par le parallèle, sont par ailleurs critiquées par l'orateur, François Vachon de Belmont :

Elle mortifia ses pas : elle enchaîna et emprisonna, en quelque sorte, tous ses sens. Elle voila ses yeux, pour ne rien voir et n'être point vue; et vous, par combien de regards blessants, ne lancez-vous pas les traits meurtriers de l'amour profane ? Combien d'immodesties, combien de nudités faussement voilées, ne donnez-vous pas en proie à tous les yeux, à tous les regards ? Elle a mis à ses oreilles une sorte de haie, formée de la couronne d'épines de Jésus, pour en interdire l'entrée à tout discours profane : et vos oreilles, filles du siècle, ne sont-elles pas les échos sans

<sup>81</sup> *Ibid*, p. 55.

<sup>82</sup> « Éloge funèbre de la Sœur Jeanne Le Ber... », p.5 et 10.

cesse retentissants des fausses douceurs, des flatteries trompeuses et des discours séduisants du monde ? ne sont-elles pas un chemin toujours ouvert, par où le péché, comme un serpent qui se glisse sous les fleurs, s'introduit dans vos âmes ?<sup>83</sup>

Les prêtres de Saint-Sulpice de Montréal se servent donc de la perfection religieuse et la morale irréprochable de ces femmes exceptionnelles, imitatrices de Marie, pour éduquer les chrétiens, et plus particulièrement les chrétiennes, selon leurs propres préceptes et valeurs mariales. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la même veine, un autre supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, Étienne Montgolfier, écrira aussi une biographie (hagiographie) de Marguerite Bourgeoys, la première publiée au Canada.<sup>84</sup> François Vachon de Belmont et Étienne Montgolfier feront de Jeanne Le Ber et de Marguerite Bourgeoys, des saintes nécessaires à la colonie, des modèles de vertus.<sup>85</sup>

Il est intéressant de remarquer ici que la spiritualité ascétique de Jeanne Le Ber, tributaire du climat d'École française présent à Montréal, semble beaucoup plus imprégnée par les valeurs mariales de Tronson que celles de Jean-Jacques Olier. En effet, le modèle de vie christocentrique et mariale auquel elle adhère met l'emphasis sur la représentation de la Vierge Marie que nous avons vue chez Tronson : la Vierge Marie est retirée du monde dans le silence et la prière et elle s'applique à perfectionner sa vie intérieure par la mortification ; elle est moins active (médiatrice) que symbole de pureté. En comparaison, le modèle de vie mariale proposé par Marguerite Bourgeoys correspond davantage à la spiritualité oliérienne. La fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, plus âgée que la recluse, met en scène une Vierge beaucoup plus active et maternelle. En effet, c'est à la Mère de l'Église que Marguerite Bourgeoys s'identifie et c'est d'ailleurs en « mère de la colonie » qu'elle est ensuite perçue par ses contemporains, au même titre que les autres femmes missionnaires.<sup>86</sup>

<sup>83</sup> « Éloge funèbre de la Sœur Jeanne Le Ber... », p.18.

<sup>84</sup> Étienne Montgolfier, *La vie de la vénérable sœur Marguerite Bourgeoys, dite du Saint-Sacrement, institutrice, fondatrice et première supérieure des filles séculières de la Congrégation de Notre-Dame, établie à Ville-Marie, dans l'isle de Montréal, en Canada, tirée de mémoires certains et la plupart originaux*, Montréal, 1818.

<sup>85</sup> Estelle Sabart, *op.cit.*, p. 128.

<sup>86</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2003, p. 380.

Paradoxalement, comme l'ont fait valoir les recherches d'Estelle Sabart sur « la sainteté par les valeurs mariales », Marguerite Bourgeoys qui a modelé toute son existence et celle de sa congrégation sur la Vierge Marie, fut commémorée dans son oraison funèbre, prononcée par M. de Belmont, par son amour de la Croix, son courage et son zèle des âmes, faisant ainsi de la vie de Marguerite Bourgeoys un modèle de sainteté actif et plutôt associé à la masculinité par les hagiographes du XVII<sup>e</sup> siècle. À l'inverse, la vie de Jeanne Le Ber, centrée sur le Christ et l'Eucharistie, est comparée à celle de la Vierge et relève davantage du modèle de sainteté féminin empreint de mysticisme.<sup>87</sup> Est-ce à dire que les valeurs mariales sont des éléments d'un discours qui distingue le masculin du féminin et de fait, qui reflète les rapports sociaux entre les sexes ?

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les prêtres de Saint-Sulpice définissent eux-mêmes leur ministère sacerdotal par une certaine « maternité-paternité spirituelle » et les valeurs qu'ils véhiculent se rapportent à la vie intérieure, la fuite du monde, l'humilité, la modestie, la douceur. Ces derniers, par leur identification à la Vierge Mère, ne sont pas étrangers à la vie intérieure, retirée, et associée à une certaine féminité. Dès lors, le perfectionnement de la vie intérieure par l'imitation de la vie mariale est aussi valable, dans la société française du XVII<sup>e</sup> siècle, pour les hommes comme pour les femmes. Les recherches de l'historienne Jodi Bilinkoff ont d'ailleurs souligné que les prêtres à l'époque moderne accordent peut-être autant ou sinon plus d'importance aux différences perçues entre les statuts sociaux (et particulièrement entre les états de clercs et de laïcs) qu'aux différences entre les sexes.<sup>88</sup>

Toutefois, si le for intérieur masculin et féminin est égal selon les élites socioreligieuses, la vie extérieure ou publique est, quant à elle, conditionnée par « les rapports sociaux fondés sur les différences perçues entre les sexes ».<sup>89</sup> La prédication est

<sup>87</sup> Estelle Sabart, *op.cit.*, p. 98.

<sup>88</sup> Jodi Bilinkoff, « Navigating the Waves (of Devotion): Toward a Gendered Analysis of Early Modern Catholicism », dans Jane Donawerth et Adele Seeff, dir. *Crossing Boundaries: Attending to Early Modern Women*, Newark, University of Delaware Press, 2000, p.168.

<sup>89</sup> Joan Scott, « Genre: une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF, Le genre de l'histoire*, nos. 37-38 (1988), p.141.

bien entendu réservée aux clercs. Et lorsque les femmes participent de manière active à l'élan missionnaire, comme le font les Congréganistes de Notre-Dame, leurs actions sont perçues d'une certaine manière par les élites socioreligieuses comme des fonctions masculines. C'est du moins ce que laissent croire les écrits missionnaires des Sulpiciens à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Aussi, nous pensons que si les Sulpiciens, par affiliation spirituelle « mariale », se font les défenseurs de la « vie voyageuse » des Congréganistes auprès du prélat de colonie, le modèle et les valeurs marials qu'ils privilégient sont davantage associés à l'exemple de Jeanne Le Ber que celui de Marguerite Bourgeoys. En effet, le ton critique adopté par un Sulpicien à l'égard des femmes lors de l'oraison funèbre de Jeanne Le Ber laisse croire un certain resserrement dans les relations entre les prêtres de Saint-Sulpice et les femmes à la fin du siècle. Du moins, nous voyons là un durcissement dans l'attitude des prêtres diocésains à l'égard des femmes en ceci que la féminité se définit par la discrétion, le silence, l'abnégation de soi, le contrôle de la personne. Les femmes sont alors toujours le relais de transmission de la foi, mais puisque l'urgence première de la Réforme catholique est révolue et que le clergé séculier a consolidé son pouvoir, les prêtres semblent plus enclins à tenir un discours moral et prescriptif à l'égard des femmes que de les intégrer à leur mission apostolique.

## CONCLUSION

Le culte marial, qui fut très populaire tout long du Moyen Âge, connaît un nouvel essor au XVII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, le culte voué à la Vierge Marie n'est plus caractérisé par des dévotions locales particulières ; il est plutôt centré sur le rôle universel de Marie, Mère de l'Église.<sup>1</sup> Les agents de la Réforme catholique mettent alors en scène la maternité et la perfection religieuse de Marie afin de réaffirmer son rôle dans l'économie du salut. Tel qu'il est promu par les élites socioreligieuses, le culte marial est un moyen d'inciter les fidèles à la vie morale et à l'éradication du vice. En outre, les dévotions et valeurs mariales, auxquelles adhèrent les plus dévots, sont des matrices de la culture moderne puisqu'elles favorisent la création d'une élite, sociale et morale, catholique.

L'étude des écrits de Jean-Jacques Olier et de Louis Tronson démontre que les prêtres de Saint-Sulpice participent à la diffusion de ce discours socioreligieux qu'est le culte marial, dans la société française du XVII<sup>e</sup> siècle. Imbriqué dans leur spiritualité christocentrique et eucharistique, le culte marial s'avère chez les Sulpiciens l'une des assises de leur projet de réforme du clergé. En effet, en faisant de Marie la Mère et la Reine du clergé, les prêtres de Saint-Sulpice cherchent à émuler les valeurs qui, à l'époque, définissent la perfection religieuse de Marie et ainsi tendre vers la dignité inhérente à leurs fonctions sacerdotales. Ayant assuré leur perfection religieuse grâce à leur identification à Marie, les prêtres de Saint-Sulpice font ensuite de Marie la Reine de leurs missions apostoliques<sup>2</sup> en souhaitant diffuser les dévotions et les valeurs mariales qui sont à l'origine de leur édification.

---

<sup>1</sup> Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*. [s.l], Publisud, 2002, p.373. (Dans son étude des pèlerinages mariaux et nationaux, Bruno Maes souligne que la pénétration des idéaux tridentins se perçoit dans le fait que les dévotions à telle statue particulière passent, au XVII<sup>e</sup> siècle, à des dévotions pour la Vierge en général.)

<sup>2</sup> Elizabeth Rapley, *The Dévotes : Women and Church in Seventeenth-Century France*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, p.170.



Dans le cadre de cette recherche, nous nous étions proposée d'étudier le développement et les mécanismes de diffusion du culte marial chez les prêtres de Saint-Sulpice. Comme nous l'avons vu, sous le supérieurat de Jean-Jacques Olier, les prêtres de Saint-Sulpice s'identifient d'abord à la maternité, la chasteté, la majesté et l'intériorité de leur Mère afin d'exalter l'état de prêtre. Influencés par le courant mystique, les Sulpiciens définissent alors leurs fonctions sacerdotales dans un discours sexué : les prêtres, en associant leurs fonctions sacerdotales au rôle de Marie dans l'Église, attribuent une « maternité-paternité spirituelle » au rôle du clergé. Dans la pratique, ces valeurs maternelles des prêtres de Saint-Sulpice sont diffusées grâce à une association de ces derniers avec des filles séculières. Placés sous la bannière commune de la Vierge Marie, les prêtres de Saint-Sulpice et les filles séculières conjuguent leurs efforts afin d'éduquer les femmes par les valeurs mariales. Ce sont en effet par ces deux éléments que les élites socioreligieuses croient à l'époque faire passer la Réforme catholique en France.

Puis les changements au niveau des sensibilités religieuses et le goût des élites socioreligieuses pour l'ordre, la moralité et la pudeur, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, font en sorte que les prêtres de Saint-Sulpice attribuent davantage des vertus ascétiques et morales à la Vierge Marie. Ainsi, sous le supérieurat de Louis Tronson, les Sulpiciens raffermissent leur discours socioreligieux. Grâce à leur adhérence à des valeurs telles que l'anéantissement, la mortification, la modestie et le retrait du monde – qui sont des vertus mariales à l'époque – les Messieurs de Saint-Sulpice sont en mesure de se faire les représentants de la perfection religieuse. Se faisant, cet élitisme moral permet aux Sulpiciens de légitimer leur action sur le monde. Ils conçoivent que leur perfection religieuse fait d'eux des « détenteurs du sacré » et des gardiens de l'orthodoxie et que c'est par l'exemplarisme moral qu'ils édifieront le mieux les fidèles. Aussi, les attitudes des prêtres de Saint-Sulpice à l'époque semblent se durcir à l'égard des femmes. La préservation de la perfection religieuse des Sulpiciens est au prix de la prudence, voire la méfiance, des prêtres à l'égard de la visite et la direction des femmes.

L'étude des écrits des premiers missionnaires sulpiciens venus à Montréal signale la propension des prêtres à transporter dans le Nouveau Monde les dévotions et les valeurs qui

ont imprégné leur action apostolique en France. En raison des dangers auxquels sont confrontés les missionnaires, c'est toutefois davantage la fonction protectrice de la Mère divine qui est mise en relief dans les écrits des missionnaires. En ceci, les prêtres de Saint-Sulpice se montrent aussi enclins que leurs confrères missionnaires jésuites et récollets à recourir à la protection de la Vierge Marie.

Initialement, nous souhaitions aussi mettre en lumière, grâce à notre étude du culte marial, les relations des prêtres de Saint-Sulpice avec les femmes, et plus particulièrement, les relations des prêtres avec les communautés religieuses féminines. Cette visée que nous avons donnée au sujet reste à approfondir davantage. Nous comptons notamment étudier les constitutions de la Congrégation de Notre-Dame, qui ont été rédigées en partie par le séminaire de Saint-Sulpice, afin de cerner davantage la définition du rôle que donnaient les prêtres de la compagnie aux femmes religieuses. Par là, nous aurions aussi été en mesure d'étudier les relations entre les filles séculières de la Congrégation de Notre-Dame et leurs directeurs spirituels sulpiciens. Il nous fut toutefois impossible d'analyser les constitutions et règlements de la Congrégation de Notre-Dame parallèlement à celles de Saint-Sulpice en raison du temps dont nous disposions pour mener à terme la recherche. En effet, il nous a fallu un temps considérable pour comprendre le discours religieux et le contexte historique respectifs de Jean-Jacques Olier et Louis Tronson. De sorte qu'en nous appliquant à analyser le rôle didactique du culte marial pour les Sulpiciens eux-mêmes, nous n'avons pu nous pencher trop longuement sur l'incidence du culte marial dans les relations entre les prêtres et les femmes.

Toutefois, en esquissant la spiritualité mariale de Marguerite Bourgeoys et de Jeanne Le Ber, nous avons soulevé certaines pistes de réflexion quant à la diffusion des valeurs mariales par l'association des prêtres diocésains et des femmes. Le culte marial de ces deux femmes, ancré dans des contextes historiques différents, reflète les changements au niveau des sensibilités religieuses, entre le début et la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui s'opèrent simultanément en France et en Nouvelle-France. Bien que la première ait été une éducatrice sans réclusion et la seconde, une mystique anachorète, la vie de ces femmes, aussi différentes furent-elles, eut un sens pour leurs contemporains. Par conséquent, la vie

mariale de ces deux femmes ne fut pas complètement marginale ou extrême par rapport aux valeurs et aux dévotions de l'époque. Leur vocation et leur piété trouvaient un écho au sein de la société, ou du moins, au sein de l'élite sociale. Aussi, est-ce pour cela que le parcours de ces femmes fut encadré par les prêtres de Saint-Sulpice, prêtres diocésains.

Dans les premiers temps de la mission montréalaise, où tout était à faire, la vie apostolique « voyageuse » de Marguerite Bourgeoys et de ses congréganistes fut valorisée comme cela l'était en France à l'époque. La mission éducatrice et apostolique de la Congrégation était fort appréciée puisque les prêtres ne pouvaient songer à éduquer les filles que par des femmes. À la fin du siècle, c'est cependant la vie mariale ascétique de Jeanne Le Ber qui correspond le mieux aux idéaux spirituels et moraux des prêtres de Saint-Sulpice. La spiritualité eucharistique, intérieure, et détachée du monde de Jeanne Le Ber reflète bien la vie réglée que les prêtres s'efforcent alors de promouvoir dans la colonie établie. Enfin, si les exemples de vie mariale de Marguerite Bourgeoys et de Jeanne Le Ber sont intégrés au discours socioreligieux des Sulpiciens, c'est afin d'en faire des véhicules de leurs propres valeurs.

À cet égard, il y aurait lieu d'étudier le culte marial d'Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers afin de nuancer l'écart entre le culte marial de Jean-Jacques Olier et celui de Louis Tronson. En effet, puisque notre recherche ne rend pas compte du développement de la piété mariale à Saint-Sulpice durant le supérieurat de Bretonvilliers, nous avons peut-être accentué l'inflexion que subit le culte marial oliérien dans la pensée de Louis Tronson. La spiritualité du deuxième supérieur de Saint-Sulpice fait sans doute le pont entre celle d'Olier et celle de Tronson. Dans une étude ultérieure, il serait pertinent de savoir si le culte marial personnel de Bretonvilliers a imprégné la spiritualité du séminaire. De plus, si le culte marial de Bretonvilliers est similaire à celui d'Olier, comme le laissent entendre ses mémoires, son ouverture à l'égard des femmes au sein des missions apostoliques est-elle comparable à celle du fondateur ? Plusieurs questions liées au développement et à la diffusion du culte marial des Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> siècle restent à approfondir.

À la lumière de cette présente recherche, nous pouvons somme toute affirmer que la construction identitaire par les valeurs mariales chez les Sulpiciens a une incidence sur leur action apostolique et civilisatrice : au XVII<sup>e</sup> siècle, le culte marial permet aux Sulpiciens de réaffirmer l'autorité cléricale au sein de la société française.<sup>3</sup> En effet, le culte marial assure d'une part la perfection religieuse des prêtres qui peuvent ensuite prétendre être les gardiens de l'orthodoxie religieuse. D'autre part, selon les représentations mariales de Jean-Jacques Olier et de Louis Tronson, nous comprenons que la Vierge Marie était un modèle religieux et une médiatrice aussi bien pour les hommes – les prêtres en l'occurrence – et les femmes puisqu'ils font des femmes et des valeurs culturellement féminines des « relais » privilégiés de la transmission de la foi catholique.<sup>4</sup> Si le perfectionnement de la vie intérieure et l'orthodoxie religieuse sont organisés, pour les hommes comme pour les femmes, autour de la Vierge Marie, les fonctions publiques et cultuelles des prêtres – la vie extérieure en somme – s'inscrivent, quant à elles, dans la continuité du Christ et ne sont par conséquent réservées seulement qu'aux hommes. Ainsi, les prêtres de Saint-Sulpice font place aux femmes dans leurs missions apostoliques et civilisatrices, mais cela se fait toujours sous la « gouverne » du clergé.

<sup>3</sup> Les prêtres de Saint-Sulpice ne sont pas les seuls à le faire. En fait, c'est toute l'Église tridentine qui réaffirme son autorité hiérarchique grâce aux dévotions pour le Saint Sacrement et la Vierge Marie, diffusées au sein de confrérie de dévotion. Voir à ce sujet : Emily Clark, « 'By All the Conduct of Their Lives' : A Laywomen's Confraternity in New Orleans, 1730-1744 », *William and Mary Quarterly*, 54, no.4 (October 1997), p. 776.

<sup>4</sup> Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2003, p.363-364. D. Deslandres, « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p. 209-224.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Sources*

Bourgeoys, Marguerite. *Les Écrits de Mère Bourgeoys. Autobiographie et Testament spirituel*. Montréal, C.N.D., 1964.

Campeau, Lucien. (ed.) *Monumenta Novae Franciae*. Montréal, Les Édition Bellarmin, vol. V et VIII.

Canada. Montréal. Archives Nationales du Québec, « Extraits des constitutions du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal », ca. 1800, *Fonds Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal* – 18 janvier 1690-28 mai 1898.

Canada. Ottawa. Séminaire de Saint-Sulpice, série II, *Correspondance générale*, Volumes dépouillés : 5,6,7 et 8.

Daveluy, Marie-Claire. *La société Notre-Dame de Montréal (1639-1663). Son histoire, ses membres, son manifeste*. Ottawa, Fides, 1965. (coll. « Fleur de Lys »).

Dollier de Casson, François. *Histoire du Montréal*. Édition et annotations par Marcel Trudel. Québec, Édition Hurtubise HMH, 1992.

Montréal. Archives du Séminaire de Saint-Sulpice. « Oraisons funèbres, sermons de circonstance et discours », *Fonds Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice*.

Olier, Jean-Jacques. *Oeuvres complètes de M. Olier*. [s.l], J.P Migne Éditeur, 1856.

----- « Catéchisme chrétien pour la vie intérieure », p. 455-506.

----- « Explication des cérémonies de la Grand'Messe. », p. 281-455.

----- « Extraits des mémoires manuscrits de M. Olier », p. 1082-1183.

----- « Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes », p. 51-167

----- « La Journée chrétienne », p. 167-281.

----- « Lettres spirituelles », p. 727- 1082.

Tronson, Louis. *Œuvres complètes de M. Tronson*. Paris, J-P Migne Éditeur, 1857, 2 volumes.

----- « Examens particuliers », t.2, p.581-920.

----- « Manuel du séminariste », t.1, p. 1-310.

----- « Retraite ecclésiastique », t.1, p. 873-1020.

(Œuvres inédites)

----- « Méditations sur la fête de la présentation à la sainte Vierge », t.2, p. 562-568.

----- « Méditations sur la prière : « O Jesu Vivens in Maria », t.2, p. 569-592.

### ***Dictionnaires et encyclopédies***

Adnès, Pierre. « Humilité ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1971, vol.7, p.1136-1188.

Attwater, Donald. *A Dictionary of Mary*. Londres, Longmans & Green, 1956, 312 pages.

De Fiores, Stefano. « Marie (Sainte Vierge) : de 1650 au début du 20<sup>e</sup> siècle ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1980, vol.10, p. 460-473.

Dupuy, Michel. « Intérieur de Jésus ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1971, vol.7, p.1870-1877.

Gauthier, Henri. *Sulpitiana*. Montréal, Imprimerie Modèle, 1926, 276 pages.

Graef, Hilda. *Mary. A History of Doctrine and Devotion*. 2<sup>e</sup> éd. Londres, Sheed and Ward, 1987 [1985], parties 1 et 2 combinées.

Koehler, Théodore. « Marie (Sainte Vierge) : du Moyen Âge au Temps Modernes ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1980, vol.10, p. 440-459.

Lévêque, Jean et Maurice Nédoncelle. « Intériorité ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1971, vol. 7, p. 1877-1903.

Lévesque, E. « Bretonvilliers (Alexandre Le Ragois de) ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1936, vol. 1, p. 1039-1040.

Molien, André. « Bérulle ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1936, vol.1, p. 1539-1581.

Noye, Irénée et Michel Dupuy. « Olier (Jean- Jacques) ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1982, vol.11, p. 737-751.

Noye, Irénée. « Saint-Sulpice (compagnie des prêtres de) ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1990, vol.14, p. 170-181.

------. « Tronson (Louis) ». *DSAM*, Paris, Beauchesne, 1991, vol.15, p. 1329-1333.

Thibaut, André. « Édification ». *DSAM*, Paris Beauchesne, 1960, vol.4, p.279-293.

### ***Monographies et ouvrages généraux***

Châtellier, Louis. *Le catholicisme en France*. Paris, S.E.D.E.S., 1995, 2 volumes.

Delumeau, Jean et Monique Cottret. *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*. 6<sup>e</sup> éd. Paris, Presses Universitaires de France, 1996 [1971], 494 pages. (coll. « Nouvelle Cléo. L'histoire et ses problèmes »).

Lanctot, Gustave. *Une Nouvelle-France inconnue*. Montréal, Librairie Ducharme, 1955, ch. « Le culte marial en Nouvelle-France », p.21-54.

Taveneaux, René. *Le catholicisme dans la France classique (1610-1715)*. Paris, S.E.D.E.S., 1980, 2 volumes. (coll. « Regards sur l'Histoire » )

### ***Ouvrages spécialisés***

Bernos, Marcel. *Femmes et gens d'Église dans la France classique (XVII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 404 pages. ( coll. « Histoire religieuse de la France »).

------.« La catéchèse des filles par les femmes aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p. 269-285.

Bilinkoff, Jodi. « Navigating the Waves (of Devotion): Toward a Gendered Analysis of Early Modern Catholicism », dans Jane Donawerth et Adele Seeff, dir. *Crossing Boundaries: Attending to Early Modern Women*. Newark, University of Delaware Press, 2000, p. 161-172.

Boisard, Pierre. *La compagnie de Saint-Sulpice : trois siècles d'histoire*. [s.l, s.n ], 1940, 2 volumes.

- Bourbon, M. *Mémoires sur la vie de M. de Bretonvilliers, second supérieur général de S. Sulpice. Suivies de quelques détails sur la vie de M. de Bretonvilliers, écrite par M. Baudran, curé de Saint-Sulpice*, [sl, sd,] 1873.
- Bremond, Henri. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*. Paris, Librairie Bloud et Gay, 1923, 11 volumes.
- Broutin, Paul. *La Réforme pastorale en France*. Tournai, Desclée, 1956, 2 volumes.
- Brown, Peter. *The Cult of the Saints. Its Rise and Function in Latin Christianity*. Chicago, The University of Chicago Press, 1981, 186 pages.
- , *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*. Paris, Gallimard, 1995, 597 p. (coll. «Bibliothèques des Histoires »).
- Caza, Lorraine. *La vie voyageuse, conversante avec le prochain*. Montréal/Paris, Bellarmin/Les Éditions du Cerf, 1982, 215 pages.
- Châtellier, Louis. *L'Europe des dévots*. Paris, Flammarion, 1987, 315 pages.
- Cliche, Marie-Aimée. *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 354 p. (coll. « Éthnologie de l'Amérique française »)
- D'Allaire, Micheline. *Les communautés religieuses de Montréal*, Montréal, Éditions du Méridien, 1997, 2 volumes.
- Dechêne, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au 17<sup>e</sup> siècle*, Librairie Plon, 1974, 588 pages.
- Delumeau, Jean. *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*. Paris, Fayard, 1989, 667 pages.
- Deroy-Pineau, Françoise. *Jeanne Le Ber. La recluse au cœur des combats*. Montréal, Bellarmin, 2000, 193 pages.
- Dupuy, Michel. *Se laisser à l'Esprit. Itinéraire de Jean-Jacques Olier*. Paris, les Éditions du Cerf, 1982, 416 pages.
- *Bérulle et le sacerdoce. Étude historique et doctrinale*. Paris, Éditions P. Lethiellieux, 1969, 441 pages. (coll. « Bibliothèque d'histoire et d'archéologie chrétienne »).
- Deslandres, Dominique. *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 2003, 603 pages.



- « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1992, p.209-224.
- « In the Shadow of the Cloister: Representations of Female Holiness in New France », dans Allan Greer and Jodi Bilinkoff, dir. *Colonial Saints: Discovering the Holy in the Americas, 1500-1800*. New York / London, Routledge, 2003, p. 129-152.
- Dompnier, Bernard. « Pastorale de la peur et pastorale de séduction. La méthode de conversion des missionnaires capucins », dans *La conversion au XVII<sup>e</sup> siècle*, Actes du XII<sup>e</sup> colloque de Marseille, Centre méridional de rencontres sur le XVII<sup>e</sup> siècle, 1982, p.257-281.
- Ellington, Donna Spivey. *From Sacred Body to Angelic Soul: Understanding Mary in Late medieval and Early Modern Europe*. Washington D.C, Catholic University of America Press, 2001, 279 pages.
- Faillon, Etienne-Michel. *Vie de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice*. 4<sup>e</sup> éd. Paris, Poussielgue-F. Wattelier, 1873 [1840], 3 volumes.
- Hoffer, Paul. *La dévotion à Marie au déclin du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1938, 415 pages.
- Krumenacker, Yves. *L'école française de spiritualité : des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*. Paris, Éditions du Cerf, 1999, 650 pages.
- Lebrun, François. « Les Réformes : dévotions communautaires et piété personnelle » dans Philippe Ariès et Georges Duby, dir. *Histoire de la vie privée*. 2<sup>e</sup> éd. Tome III : *De la Renaissance aux Lumières*. Paris, Éditions du Seuil, 1999, p.73-108.
- Létourneau, G. p.s.s., *Le ministère pastoral de Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652)*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1905, 219 pages.
- Maes, Bruno. *Le Roi, la Vierge et la Nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*. [s.l], Publisud, 2002, 633 pages. (coll. « La France au fil des siècles »).
- Pernoud, Régine. *La Vierge et les saints au Moyen Âge*. 2<sup>e</sup> éd. [s.l], Christian de Bartillat, 1991. 392 pages.
- Rapley, Elizabeth. *The Dévotes : Women and Church in Seventeenth-Century France*. Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 283 pages.
- Robert, Odile. « De la dentelle et des âmes. Les Demoiselles de l'Instruction du Puy (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) » dans Jean Delumeau, dir. *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1992. p.245-264.

- Schulte Van Kessel, Elisja. « Vierges et mères entre ciel et terre. Les chrétiennes des premiers Temps modernes » dans Natalie Zemon Davis et Arlette Farge, dir. *Histoire des femmes en Occident*. tome III : *XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2002 [1991], p. 169-232. (coll. « Tempus »)
- Simard, Jean. *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle. Les dévotions de l'école française et les sources de l'imagerie religieuse en France et au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, 264 pages.
- Simpson, Patricia. *Marguerite Bourgeoys and Montreal, 1640-1665*. Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, 247 pages.
- Tavard, Georges. *La Vierge Marie en France aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Essai d'interprétation*. Paris, Éditions du Cerf, 1998, 169 pages.
- Warner, Marina. *Alone of all her Sex : The Myth and the Cult of the Virgin Mary*. Londres, Weindenfeld and Nicolson, 1976, 398 pages.
- Wiesner, Merry E. *Women and Gender in Early Modern Europe*. Cambridge, Cambridge University Press, 1993, 264 pages.
- Young, Brian. *In its Corporate Capacity: The Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1876*. Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1986, 295 pages.

### **Mémoires et thèses**

- Caulier, Brigitte. *Les confréries de dévotion à Montréal du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. Thèse de Ph.D (Histoire), Université de Montréal, 1986, 586 pages.
- De Vaillac, Henri d'Antin, p.s.s. *Les constitutions de Saint-Sulpice*. Thèse de Ph.D (Droit canonique), Institut catholique de Paris, 1965, 3 tomes.
- Gauthier, Chantal. *Activité missionnaire en frontière de catholicité. L'exemple du Valais et de l'ancienne Rhétie (1550-1650)*. Thèse de Ph.D (Histoire), Université de Montréal et Université Blaise Pascal, 2002, 412 pages.
- Gravel-Provencher, Margo. *La spiritualité sacerdotale mariale au XVII<sup>e</sup> siècle d'après le dernier des grands bérulliens Louis-Marie Grignon de Montfort*. mémoire de M.A. (théologie), Université de Montréal, 1989, 144 pages.
- Sabart, Estelle. *La sainteté féminine par les valeurs mariales : le cas de Marguerite Bourgeoys*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Savoie Chambéry et Université de Montréal, 1999, 198 pages.

Tremblay, Louise. *La politique missionnaire des Sulpiciens au XVII<sup>e</sup> et début du XVIII<sup>e</sup> siècle, 1668-1735*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1981, 187 pages.

### *Articles de périodiques*

Bibeau, Hector. « Le climat marial en Nouvelle-France à l'arrivée de Mgr de Saint-Vallier ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22, no.3 (1968-1969), p.415-428.

Chartier, Roger. « Le monde comme représentation ». *Annales E.S.C*, no.6 (novembre-décembre 1989), p.1505-1520.

Choquette, Leslie. « *Ces Amazones du Grand Dieu* : Women in Mission in Seventeenth-Century Canada ». *French Historical Studies*, 17, no. 3 (printemps 1992), p.627-655.

Clark, Emily. « "By all the Conduct of Their Lives": A Laywomen' Confraternity in New Orleans, 1730-1744 ». *William and Mary Quarterly*, 54, no.4 (October 1997), p. 769-794.

Cunningham, A. « Women in the French School : Some No Longer So Hidden Faces ». *Bulletin de Saint-Sulpice*, 22 (1996), p.119-137.

Dinet-Lecomte, Marie-Claude. « Les Hospitalières françaises en Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ». *Revue d'histoire de l'Église de France*, 86, no.217 (juillet-décembre 2000), p. 261-282.

Dion, Marie-Paul. « La recluse de Montréal, Jeanne Le Ber », *Église et Théologie*, 22 (1991), p. 33-65.

Dompnier, Bernard. « Les missions des capucins et leur empreinte sur la réforme catholique en France ». *Revue d'histoire de l'Église de France*, 70, no. 184 (1984), p. 127-147.

----- . « Un aspect de la dévotion eucharistique dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle : les prières des Quarante Heures », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 67 (1981), p. 5-31.

Ellington, Donna Spivey. « Impassioned Mother or Passive Icon: The Virgin's Role in Late Medieval and Early Modern Passion Sermons ». *Renaissance Quarterly*, 48, no.2 (summer 1995), p. 224-261.

Godbout, Archange, O.F.M. « Les Récollets, apôtre de Marie sous le régime français ». *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Rapport*. (1953/1954), p. 13-22.

- Goichot, Émile. « Pour une histoire des *Examens particuliers* I : Notes sur la tradition manuscrite ». *Revue d'ascétique et de mystique*, 45 (1969), p. 425-450.
- « Pour une histoire des *Examens particuliers* II : Des copies à l'édition ». *Revue d'ascétique et de mystique*, 46 (1970), p. 71-98.
- « *Sacerdos Alter Christus* : Modèle spirituel et conditionnement social dans les *Examens particuliers* ». *Revue d'histoire de la spiritualité*, 51 (1975), p. 73-98.
- Greer, Allan. « Colonial Saints: Gender, Race and Hagiography in New France ». *William and Mary Quarterly*, 57, no.2 (avril 2000), p.323-348.
- Harel, Bruno. « Saint-Sulpice en Nouvelle-France de 1657 à 1676 ». *Bulletin de Saint-Sulpice*, 14 (1988), p. 189-215.
- Hayden, Michael J. and Malcolm R. Greenshields. « The Clergy of Early Seventeenth-Century France : Self Perception and Society's Perception ». *French Historical Studies*, 18, no.1 (spring 1993), p. 145-172.
- Horne, James R. « Saintliness and Moral Perfection ». *Religious Studies*, 27, no.4 (1991), p. 463-471.
- Hufton, Olwen. « Women in History : Early Modern Europe ». *Past and Present*, 101, no.3 (1983), p.125-141.
- Hurtubise, Pierre. « Aspects doctrinaux de la dévotion à la Sainte-Famille en Nouvelle-France ». *Église et Théologie*, 3 (1972), p. 45-68.
- Foster, Johanna. «An Invitation to Dialogue : Clarifying the Position of Feminist Gender Theory in Relation to Sexual Difference Theory ». *Gender & Society*, 13, no. 4 (August 1999), p. 431-456.
- Julia, Dominique. « Sources nouvelles, sources revisitées. Le traitement des sources dans l'historiographie religieuse du XX<sup>e</sup> siècle ». *Revue d'histoire de l'Église de France*, no. 217 (juillet-décembre 2000), p.409-436.
- Kleinman, Ruth. « The Unquiet Truce : An Exploration of Catholic Feeling against the Huguenots in France, 1646-1664 ». *French Historical Studies*, 4, no.2 (1965- 1966), p.170-188.
- Lagrée, Michel et Françoise Monfrin. « Histoire religieuse et sciences humaines ». *Revue d'histoire de l'Église de France*, no. 217 (juillet-décembre 2000), p. 519-538.
- Laperrière, Guy. « Les communautés religieuses au Québec : pour une approche par familles spirituelles ». *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Études d'histoire religieuse*, 67 (2001), p.167-179.

- Lemaître, Nicole. « Le prêtre mis à part ou le triomphe d'une idéologie sacerdotale au XVI<sup>e</sup> siècle ». *Revue d'histoire de l'Église de France*, 85, no. 215 (juillet-décembre 1999), p.275-289.
- Luebke, David M. « Naive Monarchism and Marian Veneration in Early Modern Germany ». *Past and Present*, 154 (February 1997), p.71-106.
- Maurault, Olivier. « Saint-Sulpice au Canada et la dévotion à la très sainte Vierge ». *Marie*, 11, no.2 (juillet-août 1957), p. 24-26.
- « Les divers motifs qui ont amené Saint-Sulpice à Montréal ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11 (juin 1957), p. 3-9.
- Oury, Guy-Marie. « Le rédacteur des « Véritables motifs » : M. Olier ? ». *Église et Théologie*, 21 (1990), p. 211-223.
- « Le sentiment religieux en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle ». *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Sessions d'études*, 50 (1983), p. 255-279.
- Partner, Nancy F. « No Sex, No Gender ». *Speculum*, 68, (1993), p.419-443.
- Provost, Honorius. « La dévotion à la Sainte-Famille en Canada ». *Revue de l'Université Laval*, 18, no. 5 (janvier 1964), p. 395-405.
- « La dévotion à la Sainte-Famille en Canada. Fête de la Sainte-Famille (1665) ». *Revue de l'Université Laval*, 18, no.6 (février 1964), p.543-552.
- Rapley, Elizabeth. « Women and the Religious Vocation in Seventeenth-Century France ». *French Historical Studies*, 18 no.3 (spring 1994), p 613-631.
- Ronzeaud, Pierre. « La femme au pouvoir ou le monde à l'envers », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 108 (1975), p. 9-33.
- Scott, Joan. « Genre: une catégorie utile d'analyse historique ». *Les Cahiers du GRIF, Le genre de l'histoire*, nos 37-38 (printemps 1988), p.125-153.
- « Women in History : the Modern Period ». *Past and Present*, 101, no. 3 (1983), p. 141-157.
- Thompson, William M. « *Toute sa substance est corrompue* : Notes on Olier's View of Sinful Humanity ». *Bulletin de Saint-Sulpice*, 22 (1996), p. 109-118.
- Vandry, Ferdinand, P.A. « La foi de l'Église de Québec en l'Immaculée Conception au temps de Mgr de Laval ». *Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Rapport*, (1953/1954), p.23-34.

Wilson, Stephen. « Cults of Saints in the Churches of Central Paris ». *Comparative Studies in Society and History*, 22 (October 1980), p. 548-575.

Winston, Anne. « Tracing the Origins of the Rosary: German Vernacular Texts ». *Speculum*, 68, no.3 (July 1993), p.619- 636.

### ***Documents électroniques***

Derome, Robert. *La médaille du baron de Fouencamps et l'iconographie de la Vierge à la Chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours*. Département d'histoire de l'art de l'UQAM. [En ligne]. <http://www.er.uqam.ca/nobel/r14310/NDdBS/index.html> (page consultée le 10 juillet 2005).

Mathieu, Jacques. « Dollier de Casson, François ». In *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne], vol. II (2000).  
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=34882&query=casson>  
(page consultée le 2 novembre 2005).

Vachon, André. « Laval, François de ». In *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne], vol. II (2000).  
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=35012&query=laval>  
(page consultée le 2 novembre 2005).

Vachon, André. « Thubières de Lévy de Queylus, Gabriel ». In *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne], vol. I (2000).  
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=34683&query=queylus> (page consultée le 2 novembre 2005).